

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 25
MONTREAL, 20 NOVEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

LIBERTÉ



LE ROI DE LA FORÊT.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 NOVEMBRE 1897

POURQUOI ?



La maman.—Ah, monsieur, c'est un méchant garçon; je ne puis l'empêcher, quoique je dise, de mettre les doigts dans son nez.

Le jeune garçon.—Pourquoi qu'tu veux, alors, si tu peux pas ?

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Ce grand roman sensationnel dont le succès au Canada, il y a quinze ans, a été si complet, n'est pas ou peu connu de la génération actuelle.

C'est pour répondre au désir exprimé par un grand nombre de ses lectrices et abonnées que le SAMEDI a décidé de commencer la publication,

... Dans un prochain numéro ...

de cette œuvre remarquable dont plusieurs éditions successives, tant en France qu'à l'étranger, n'ont pu épuiser l'intérêt.

Chacun voudra le lire parmi ceux qui ne le connaissent pas; beaucoup, qui le connaissent, le reliront avec le même plaisir qu'il y a quinze ans.

Un Numéro de Noël

Cette année, comme les précédentes, le SAMEDI offrira à ses lecteurs et abonnés, sans augmentation de prix, un NUMÉRO DE NOËL contenant 36 pages exclusivement consacrées, comme gravures et texte, à la grande fête chrétienne, avec une première page en couleurs, dont les planches ont été entièrement faites au Canada, qui sera tirée sur nos presses et offrira ainsi, aux lecteurs du SAMEDI, le premier spécimen, réellement et entièrement canadien, de ces tirages en couleurs dans lesquels nos voisins des États-Unis sont passés maîtres.

Rien n'a été négligé pour faire du NUMÉRO DE NOËL du SAMEDI un souvenir que chacun voudra posséder et qui, nous n'en doutons pas, marquera une nouvelle étape dans la série des améliorations et perfectionnements que recherche continuellement le SAMEDI quand il s'agit de satisfaire ses lecteurs.

Afin d'éviter l'encombrement et les déceptions que beaucoup ont éprouvées en ne se procurant pas, en temps opportun, ce numéro exceptionnel, nous prions les chefs de dépôts de bien vouloir nous faire parvenir, dès maintenant, leur commande de numéros supplémentaires. Cela nous évitera, comme cela s'est produit les années précédentes, de faire un tirage insuffisant, malgré nos prévisions les plus osées, et nous pourrions satisfaire tout le monde et en temps utile.

LA DIRECTION.

La cuve déborde de raisins entassés, dont on n'exprime que peu de vin. La vie! combien il en reste peu au fond du verre!
(Souvenirs et Entretiens.)

MEISSONIER.

CE QUE C'EST D'ÊTRE TROP GOURMAND

Le mendiant.—Mon bon monsieur, ne pourriez vous m'aider d'un cinq centins ?

Le monsieur.—Ça dépend. Allons, dites-moi, mon ami, êtes-vous marié ?

Le mendiant.—Oui, monsieur !

Le monsieur (à part).—Pauvre diable! (haut) Je crois bien que je vais vous donner 25 centins, mon pauvre ami !

Le mendiant (alleché).—Oui, monsieur, je me suis même marié deux fois.

Le monsieur (sévèrement).—Ah bien, mon velimeux d'crapaud, vous pouvez filer et vivement. Je ne gaspillerai certes pas mon argent pour alimenter le vice d'un imbécile comme vous.

MINUIT ET DEMIE

Elle.—Excusez-moi, Henri, voilà papa qui m'appelle.

Lui.—Mais comment donc, Eveline ?

Elle (rentrant après quelques minutes d'absence).—Ne prenez pas cela en mauvaise part, Henri, mais papa vient de me dire qu'il n'a pas encore de licence pour tenir son salon ouvert toute la nuit.

IRLANDAISERIES

Le juge (à l'officier du Shérif).—Monsieur O'Meara, où est donc le témoin Lapointe ?

L'officier.—Il est parti, Votre Honneur !

Le juge.—Parti ! Que signifie cela ? Où est-il donc allé ?

L'officier.—Je ne sais pas du tout où il est allé, il est mort !

TRÈS JUSTE

La dame de la maison (à une bonne qui vient s'engager).—Je suis bien disposée à vous prendre; mais avez-vous une expérience suffisante des enfants ?

Maggie (dédaignusement).—Je le pense, madame; n'ais-je pas été enfant moi-même ?

TRÈS DANGEREUX

Bouleau.—Comment va ta femme ?

Rouleau.—Pas très bien ! Elle a la tête troublée, cette année.

Bouleau.—Mal de tête nerveux ?

Rouleau.—Pas précisément; mais elle est après moi à peu près tous les six semaines afin d'avoir un chapeau neuf.

CHOSSES ET AUTRES

—J'ai inventé un moyen infaillible pour détruire le phylloxera.

—Allons donc. Si vous aviez trouvé ça, vous ne voyageriez pas à pieds !

UN OBSERVATEUR



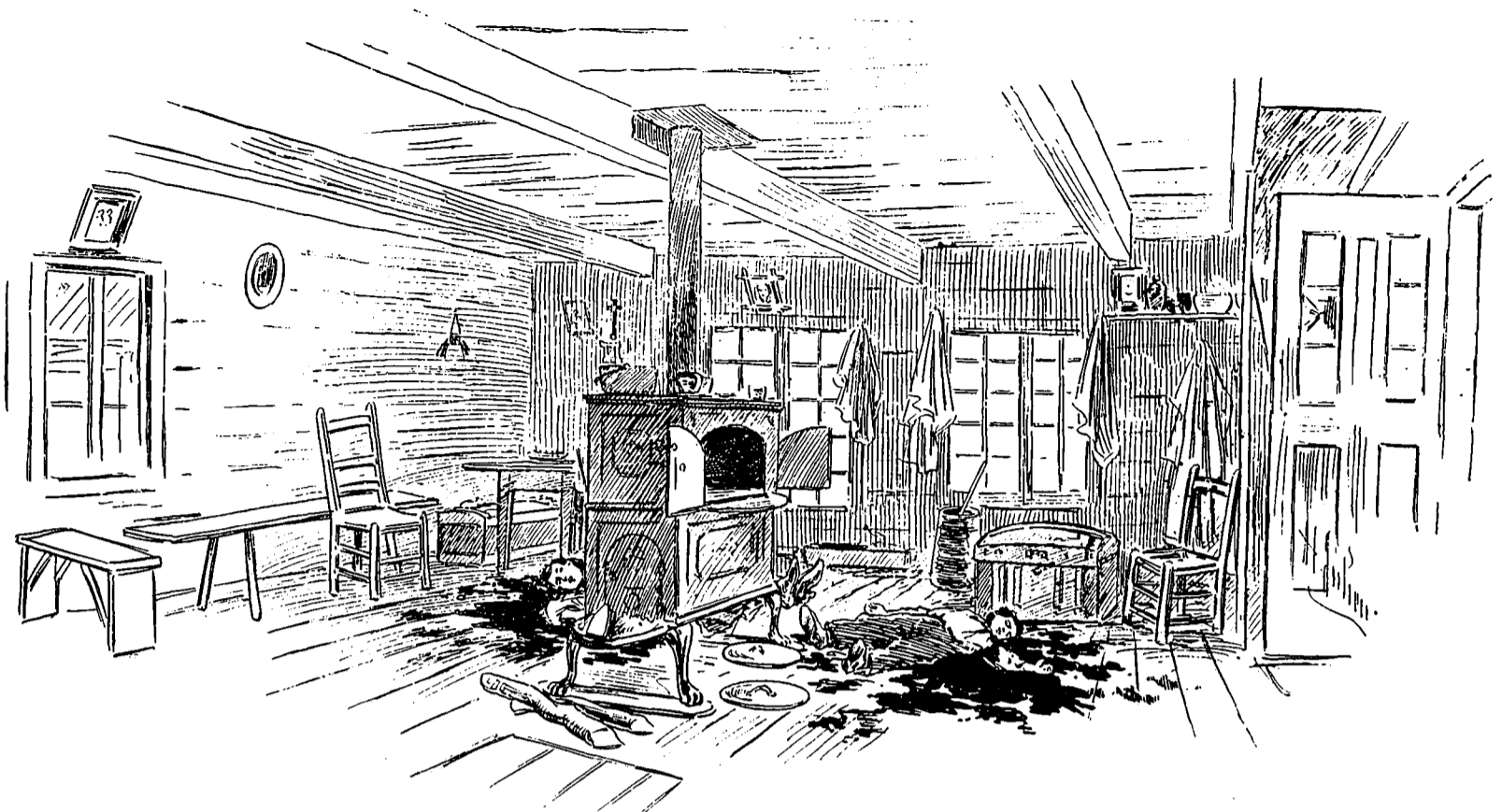
Le visiteur.—Qu'avez-vous donc dans cette cage-là ?

Jonon.—C'est une jeune cornicille.

Le visiteur.—Et qu'en voulez-vous faire ?

Jonon.—J'ai toujours entendu dire que ces oiseaux-là ça vivait cent ans et plus. Je veux voir si c'est vrai !

LE DRAME DE RAWDON



L'INTÉRIEUR DE LA MAISON DES NULTY. — (Voir à la 6e page.)

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXVI

LA CORRIDA

Ainsi qu'un ostensor auréolé de flamme,
En l'arène a surgi — brusque — le Matador
Tout vêtu de satin et tout ruisselant d'or,
Au milieu des vivats d'un peuple qui l'acclame.

Il s'avance, très fier, et l'éclat de la lame
A fait bondir le fauve alourdi qui s'endort
Proche le vieux cheval crevé du Picador,
Lamentable monture en train de rendre l'âme.

La foule exulte au grave et dur taratata,
Douze mille regards suivent la muleta,
Tantôt drapeau qui flotte ou bien loque qui traîne

Et le glaive, où se fige un peu de sang vermeil,
Avant l'œuvre de mort fulgure sur l'arène,
Dans la pourpre éclatante et dans l'or du soleil !

PAUL D'UZEZ.

INSTANTANÉS PARISIENS

VII. — POINTE SÈCHE

Dans l'ombre qui s'accumule au pied du pilier soutenant la masse des tours, dans cette ombre que semble écraser le poids des orgues, dans cette ombre empâtée comme d'encens grasse, le petit vieux qui donne de l'eau bénite est tout recroquevillé sur sa chaise haute. Le noir de son bonnet de laine tranche, cependant, sur tout le noir qui l'environne, et la houpette de ce bonnet y fait un pâté minuscule qui est le centre le plus obscur de ces ténèbres. Par opposition, la face parcheminée du bonhomme y paraît presque blanche, malgré les rides sans nombre qui la sillonnent de leurs hachures embrouillées. Mais ce qui est plus clair encore, ce qui est même la seule note claire, c'est le goupillon qui a l'air de sortir du fond pour venir au-devant de votre main. Ses quatre poils raides et mouillés sont les pistils de cette fleur noire, et l'eau bénite y tremble dans la lumière ainsi que des gouttelettes de rosée.

JEAN RICHEPIN.

ELLE NE LE CONNAISSAIT PAS

Mme Lacharité. — Nous avons fait, à notre congrégation, un arrangement merveilleux : Chacune des dames qui en font partie devra contribuer au fonds des missionnaires pour un dollar ; mais il faut que ce dollar-là soit gagné, bien gagné par un travail pénible.

Mme Bonnepièce. — Et comment avez-vous gagné le vôtre ?

Mme Lacharité. — Je l'ai eu de mon mari qui me l'a donné, hier.

Mme Bonnepièce. — Oh ! je n'appelle pas ça de l'argent gagné péniblement !

Mme Lacharité. — Vous ne connaissez pas mon mari, chère madame !

STRICTEMENT VRAI

J'étais, hier, dans le tramway de la rue Saint-Denis, lisant mon journal et fort absorbé, quand, levant les yeux, je m'aperçois qu'une dame est debout devant moi. J'esquisse le geste de me lever pour lui offrir mon siège, quand une main, celle de mon voisin, me retient et me force à me rasseoir.

— Gardez donc votre siège, monsieur, je vous prie.

— Mais, madame est debout !

— Je le sais bien, mais je connais cette dame.

— Cela ne fait rien, je...

— Restez donc, je vous en conjure, c'est ma belle-mère !

Ne surfaçons pas nos révolutions : les convulsions mêmes de la nature n'empêchent pas l'herbe de tapisser les vallées et les fleurs d'embaumer les sommets. — PHILOSOPHE.

IL A RÉUSSI



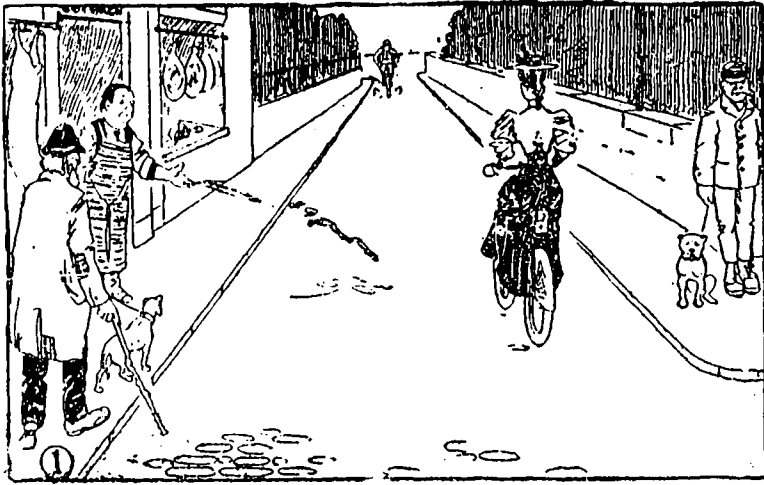
Isaacstein — Che bourrais bas fous fentre une garte te poudons te gulotte ?

Mlle Larvine (indignée). — Mais, monsieur, je suis célibataire et...

Isaacstein — Chamais che ne groirai gu'une temoiselle aussi gearmante guo fous est resdè fille ; c'est bour fous téparasser te moi !

Mlle Larvine (souriante). — Pour vous obliger, j'en prendrai une douzaine de cartes.

TRISTE HISTOIRE



Il y avait dans une ville, pas loin de Montréal, une jolie fille qui montait à bicyclette, un brave marchand de saucisses et deux messieurs, dont un aveugle, qui possédaient des chiens. Un jour que, précisément, le charentier jetait à la rue quelques chipolatas défraîchis et que les deux chiens, suivis de leurs maîtres, passaient sur les trottoirs, la belle fille parut sur sa machine.

MES CONFESSIONS

A Fred Flash, roi des pickpockets.

Je naquis, il y a quelque cinquante ans, dans un petit endroit dont le nom vous importe peu, je le suppose, et de parents pauvres, très pauvres, mais voleurs. On n'est pas parfait, n'est-ce pas ?

Je devins, aussitôt qu'il me fut possible de distinguer ma main droite de ma main gauche, avant même, je pense, expert en l'art difficile de dévaliser son prochain et, à l'exemple de Cartouche, d'illustre mémoire, je m'exerçais souvent aux dépens de l'autorité pour laquelle mes dignes parents ne m'avaient inculqué aucun respect.

Combien de fois me payais-je, en même temps que sa poire, le plaisir épatant de chiper le mouchoir d'un brave gardien de la paix, voire même d'un gendarme ! Et, si le sergot ou le pandore étaient en train de se moucher, à quelles limites n'atteignait pas ma joie.

Il est quelquefois bien bon de vivre, hein ? Mais n'anticipons pas sur les événements.

J'entrais assez tard à l'école et y fit, comme tout le monde, des études plutôt incomplètes, je dirai même fort négligées.

Un jour que le maître, auquel j'avais déjà barboté, pour me faire la main, une demi-douzaine de tabatières et tout un solda de mouchoirs bleus à carreaux, me demandait vers quelle carrière je désirais porter mes pas, je l'abrutis complètement en lui déclarant qu'entre toutes je choisirais, sans hésiter, les carrières d'Amérique. Je dois ajouter sans fard que si, moi, je lui fis, sans hésiter, cet aveu de mes plus secrètes espérances, lui en fut épaté, mais là, épaté jusqu'à la dix-neuvième cupucine.

Je quittais donc les bancs de l'école pour des études qui, assez souvent, m'amènerent sur ceux de la police correctionnelle ; mais, je vous donne ma parole d'honnête homme, que, malgré toutes les incohérences d'une jeunesse orageuse, je n'ai jamais assassiné personne. Il est vrai que l'occasion ne s'en est jamais présentée, mais enfin, c'est comme ça.

J'ai opéré un peu dans tous les mondes, dans le demi comme dans le meilleur, et j'ai toujours affectionné ce dernier pour lequel je me sentais né, question d'atavisme probablement, papa m'ayant toujours assuré que nous avions, parmi nos ancêtres, une chanoinesse, deux vicomtes et un

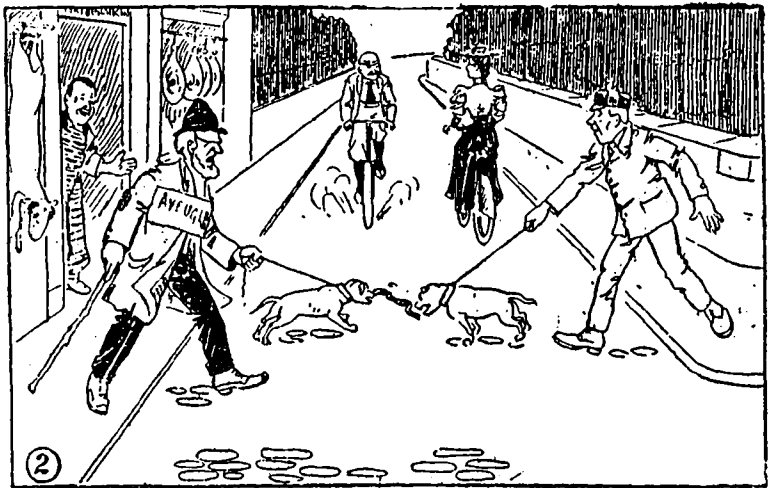
jugé à la cour de cassation. Mais, à propos des mondes divers où il me fut donné d'exercer, pas de digressions si ce n'est qu'à une certaine époque de ma vie mes exploits m'avaient rendu tellement célèbre, en Europe, que je dus essayer du Nouveau-monde ; mais ils ont, là-bas, des façons tellement brutales d'opérer, qu'après avoir assisté au lynch de deux de mes intimes amis, je m'échappai par la tangente et regagnai ma belle patrie.

Je fus un jour, jour néfaste, injustement condamné. Victime de mon bon cœur, je vous l'assure. J'avais pénétré par les toits, l'escalier étant encombré, dans une mansarde fort peu et très mal meublée, dans laquelle je ne trouvais de bonne prise qu'une valise

d'assez mince apparence que les circonstances me firent m'approprier sans en avoir vérifié le contenu. Rentré dans mes appartements, j'allume mon flambeau d'argent, — un souvenir, — et procède à l'autopsie de la valise en question. Horreur ! Elle n'avait dans le ventre, outre deux paires de chaussettes sales, trouées et dépareillées, un faux-col en celluloid, une paire de vieilles bretelles et vingt-trois bouchons à champagne, que trois dossiers volumineux que je supposais être des papiers de famille et que, curieux par nature et par profession, je me mis à dépeuiller. C'étaient les œuvres complètes d'un poète décadent ! J'étais jeune encore et, dans mon inexpérience des choses de la vie, j'eus la naïveté de me mettre à lire le manuscrit quasi-indéchiffrable de ma victime. C'est moi qui devint la sienne, mes amis, car, après avoir passé la nuit à m'ingurgiter, à fortes doses, ces élucubrations qui avaient pour titre : *Champignons et moisissures*, je devins tellement idiot que je n'eus plus qu'une idée, restituer *illico* à leur propriétaire ces poésies de haut vol.

Le lendemain, candide comme le lapin qui vient de naître, je revins dans la mansarde par le même chemin. Mais, au moment où je déposais précieusement la valise-bibliothèque sur le lit de sangle de l'auteur, ne voilà-t-il pas que cet animal, — pas le lit de sangle, l'auteur, — s'avisa de rentrer ! Il me saute à la gorge et, sans me laisser le temps de m'expli-

TRISTE HISTOIRE — (Suite)



Et, comme les deux chiens s'élançaient vers le chapelet de chipolatas, apparut à l'horizon un jeune dude sur sa béoane.

quer, amène les voisins... On m'arrête. J'en pinçais pour un an !

Sorti de prison, — car tout a une fin en ce monde, les bonnes comme les mauvaises choses, — je me remis au travail, mais sans plus jamais laisser parler mon cœur, desséché par la noire ingratitude des hommes.

Je continuais donc, comme le nègre, et avec succès, j'ose le dire, car jamais plus je ne me laissais prendre aux poèmes élégiaques ni aux vers décadents.

J'ai actuellement quarante huit ans d'âge, mais j'ai vécu tout un siècle au moins, si l'on tient compte des multiples sensations que j'ai pu éprouver dans mon existence aventureuse. Je suis robuste et bien portant, m'étant toujours soumis à un entraînement gymnastique sévère, ni jamais laissé absorber par les délices de la table. J'aime ma belle profession ; elle me fait vivre largement et j'ai même pu économiser quelques billets de mille, bien placés en valeurs de tout repos.

J'espère, avant qu'il soit longtemps, me retirer des affaires et vivre honnêtement le reste des jours que je suis appelé à passer sur la terre.

Il n'y a pas de sot métier, mais seulement de sottes gens, et toute profession qui nourrit son maître est honorable.

Comme je ne demande pas des mille et des cents, je me contenterai d'une jolie maisonnette avec un petit jardin autour. Pas loin d'une rivière, car j'aime la pêche à la ligne. Une petite vigne, quelques rentes, quelques poules et des pigeons, — je les adore les pigeons, surtout aux petits pois, — avec ça et un berceau de clématites où je pourrai, entre mes repas, fumer ma pipe en relisant Horace et Catulle, voilà tout ce que je désire ! L'auréa médiocritas du poète, quoi !

Pour copie conforme, PARISIEN.

UN CAMBRIOLEUR.

IL NE POUVAIT LE MANQUER

Un docteur de campagne qui s'en allait visiter un de ses malades, emporta son fusil pour le cas où il trouverait quelque perdrix sur son chemin. Un fermier de ses amis le rencontre et lui demande où il va.

— Je m'en vais chez Untel, il paraît qu'il est sérieusement malade.

— Comment, avez-vous donc peur de le manquer par les remèdes que vous emportez votre fusil ?

IMPOSSIBLE

La maman. — Voyons, Amélie, je croyais que la petite Louise était ta grande amie et tu ne veux pas aller jouer avec elle ?

Amélie. — Oh, maman, je t'assure que je l'étais, son amie ; mais penses-tu que je puisse jouer avec une petite fille qui habille sa poupée à la mode de l'année dernière ? C'est impossible, ça !

TRISTE ! TRISTE !



Louissette. — Comment, Hélène, as-tu perdu quelqu'un de ta famille que tu sois en deuil ?
Hélène. — Hélas ! J'ai perdu deux poupées en une semaine. La première a été mangée par le chien des Smith, l'autre est tombée sur le poêle et a été brûlée à mort.

NOUVEAU GABIER

AMÉNITES

Marin ! Je suis marin !

Après plus de deux années de cette existence-là, il y a encore des moments où je ne puis le croire. Oh ! comme il faut du temps pour oublier ! Et pourtant, me voilà au large, au commencement de la nuit ; mes jambes sont allongées contre celles de deux matelots, mes camarades ; j'entends les sifflets des seconds maîtres ; de la passerelle, quelques vagues commandements, des indications de route m'arrivent ; un homme qui veille chanto près de moi, chaque demi heure, de sa voix de somnambule, ce cri naïf des anciennes marines : "Ouvre l'œil au bossoir, tribord !" tristement, et d'autres voix lointaines, quoique venant de près, lui répondent comme un écho. Mais tout cela m'étonne encore. N'en aurai-je donc jamais l'habitude, ne serai-je donc jamais absolument, complètement pris par cette vie au point d'oublier l'autre ? Et voilà que j'évoque des nuits en mer, des nuits de jadis, quand j'étais libre (il y a des années, me semble-t-il), de belles soirées de calme, dans une goélette élégante et fine, où j'entendais de ma cabine, les hautes voiles flottes, toutes plissées après la fatigue des grands vents qui les avaient gonflées pendant le jour, et le grincement des mâts balancés par la mer, et le frottement des écoutes ; puis, quand enfin revenait la brise, les voiles subitement assurées, silencieuses, bien tendues, les commandements à hisser les focs, le grincement des poulies ; et, le long du bord, le bruit de l'eau que coupait la frêle et délicate carène, chanson de vie après la mort du calme.

Me voilà, maintenant, tout seul, sur un bateau cuirassé, en pleine Méditerranée, et ces souvenirs-là me donnent plus l'impression de la mer que je ne la ressens d'elle aujourd'hui. Hélas ! oui, je voyais plus la mer alors, j'étais plus près d'elle, je la voyais quand je voulais, comme je voulais. Et puis, est-ce vraiment un bateau qui m'emporte, cette grosse masse d'acier, lourde, sauvage, aux puissantes tourelles armées de canons, cette coque ventrue que la mer ne caresse pas, contre quoi la mer se brise comme sur un roc ? Que j'aurais voulu être marin dans le temps des corvettes, des hauts vaisseaux à trois ponts, courir dans la charmante complication du grément, à l'ombre des voiles immenses d'une frégate ! Aujourd'hui, nous nous ennuyons dans le froid de l'acier, au milieu de tous ces canons, dans ces machines effroyables, dangereuses même au repos, dans ces instruments gigantesques que nous ne comprenons pas, où nous nous sentons perdus et inutiles...

Mes voisins, appelés pour le quart, se réveillent.

Il fait froid maintenant, un peu d'embrun nous a mouillés. La lune, pure, blanche comme un morceau de linge, sort de la grande mer couleur d'ardoise, et son reflet descend, pareil à une route semée de pierres pré-



Monsieur. — Voilà du pain qui n'est pas même bon pour un chien.
Madame. — Ne le mange pas, mon chéri !

opaque qu'elle la noircit de son ombre. Le pont est couvert des escarbilles de la nuit qu'ils salissent nos pieds.

Le bateau, avec ses canons enformés dans leurs gaines, solidement amarrés à leur poste de mer, ses mâts couverts d'étuis de chausse a bien pris un air de grand voyage.

Et nous nous regardons d'une nouvelle façon ; nous avons peut-être le désir de nous mieux connaître ; les bonjours sont moins indifférents. Je sens que le départ a fait naître chez mes camarades une émotion qu'ils ne comprennent peut-être pas, mais qui leur donne plus d'expansion et de meilleurs yeux ; une fraternité nouvelle flotte autour de nous ; je ne m'étais jamais si bien senti de l'équipage.

À l'avant du cuirassé, tout au bout du gaillard, il y a un petit blockhaus, percé de meurtrières, que recherchent les matelots mélancoliques et rêveurs. Je m'y réfugie aux heures de repos. C'est que, à bord, la solitude est parfois précieuse, et, caché derrière ce petit réduit d'acier, on en peut jouir à certains moments. Dans cette existence de perpétuel côté à côté, dans cette promiscuité forcée, dans ce bateau où les hommes sont entassés et dorment hamac contre hamac, mangent coude contre coude, un refuge est rare, un petit coin en plein air, où on n'est pas vu, où on peut penser au "pays" et oublier, une minute seulement, la dure nécessité d'obéir.

Par les meurtrières de ce blockhaus, j'ai pu voir la mer, ce matin. Les lames luisantes arrivaient, couraient vers nous, montaient sur l'éperon d'acier comme sur une falaise, puis retombaient en écume blanche, mousseuse, laissant sur l'eau lisse de grands dessins de savon. Entre les lames, dans leurs creux, le cuirassé coupait l'eau en sifflant et la rejetait de chaque bord. Puis, une nouvelle vague arrivait, brusquement formée, haute, et cela devenait presque automatique, d'une régularité mystérieuse.

Et l'eau bleue arrivait toujours, toujours, et le cuirassé courait, glissait, écorasait tout ruisselant, le nez au vent, magnifique et infatigable.

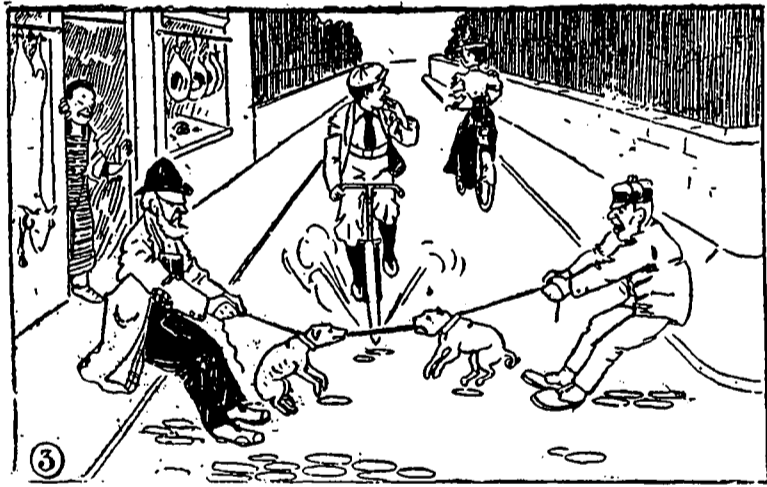
La brise m'étouffait presque, et les embruns salés mouillaient ma face glabre de matelot. Je me sentais vivre d'une vie brûlante, et les quelques minutes — des minutes étrangères à tout ce qui m'entourait — que je passai dans cette contemplation me reposèrent ; j'étais sourd aux appels, aux bruits du pont, aux roulements de tambour, j'avais enfin un peu de la liberté que donnent au matelot le vent et la mer.

GEORGES HUGO.

Que nos efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du terme, être en droit de se dire : "J'ai fait ce que j'ai pu."

L. PASTEUR.

TRISTE HISTOIRE — (Suite)



III

Fatalité ! La jeune fille était jolie, nous l'avons dit, le dude s'en aperçut et la suivit complaisamment du regard, tandis que les deux toutous, malgré les efforts de leurs maîtres se disputaient les saucisses, à la grande joie du charcutier.

cieuses, jusqu'à la grosse cuirasse du navire qui brille d'une lueur lugubre. Des matelots accoudés à l'extrême avant, contre l'inutile beaupré, chantent doucement ; et j'entends, comme au sortir d'un cauchemar, ce refrain :

A Ménilmontant !
A Ménilmontant !

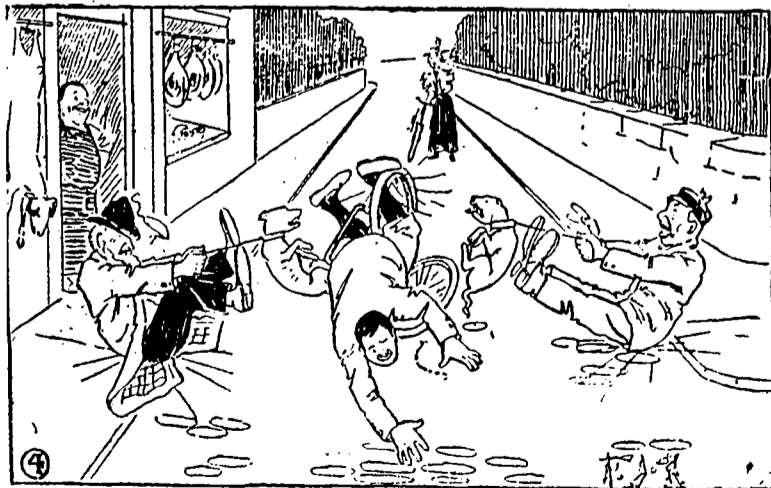
Quand il y avait des voiles, les marins ne chantaient pas cela.

**

Où sommes-nous ?

Au réveil, en montant les hamacs aux bastingages, les hommes, se frottant les yeux, se hissent, pour voir, sur la pointe de leurs pieds nus. Les vieux marins promènent leurs regards indifférents sur la grande pleine mer d'un doux gris perle, à ce lever du jour ; les jeunes embarqués, plus nerveux, se croient déjà si loin, après cette première nuit de traversée, qu'ils ont une déception devant la belle immensité : pas même une voile au loin ; la brise fait seulement moutonner la crête des lames, et, au ciel, de longs nuages pâles courent en se suivant jusqu'à la ligne estompée de l'horizon. La machine gronde, monotone, brutale ; un gros flot de fumée, aux épaisses masses mouvantes, noirâtres, mousse et feutre de poussière, sort des deux cheminées énormes, s'étale derrière nous en frôlant la mer, si

TRISTE HISTOIRE — (Fin)



IV

Le résultat ! C'est que le malheureux cycliste a ramassé une pelle de première classe, que le charcutier s'est tordu comme un tirebouchon à force de riro, que les deux chiens et leurs patrons ont roulé dans le ruisseau. Seule la beauté contemple, de loin, la catastrophe dont elle est la cause innocente.



THOMAS NULTY, LE FRATRICIDE DE RAWDON.



MLLE ROSA L'ESPÉRANCE, LA FIANCÉE DE THOM. NULTY.

Le Drame de Rawdon

Chacun a présent à la mémoire les moindres détails de cette épouvantable boucherie, un des crimes les plus abominables de nos annales judiciaires. Nous avons pensé à fixer, par quelques croquis pris sur le vifs, la mémoire de ce drame, qu'on hésite à croire possible et qui jette dans le deuil toute une famille.

Il est probable que l'instruction qui se poursuit, les dépositions des témoins, les aveux de Thomas Nulty, jetteront un nouveau jour sur cet épouvantable drame, en feront peut être ressortir le mobile.

Jusqu'à présent, on se perd en conjectures sur les motifs qui ont pu pousser un jeune homme comme Thomas, à commettre ces quatre meurtres sur ses frère et sœurs, contre lesquels il ne semblait devoir nourrir aucun ressentiment.

Plusieurs raisons ont été invoquées, aucune n'est complètement probante et la vérité, si elle doit être connue, ne ressortira que de l'amoncellement des dépositions, des témoignages de l'inculpé et de son entourage plus ou moins immédiat.

Sans vouloir nous immiscer dans cette tâche, qui appartient exclusivement à la justice, nous nous bornons à reproduire les portraits des acteurs de la terrible tragédie de Rawdon.

C'est d'abord, Thomas Nulty, l'assassin, un grand et fort joli garçon dont la physionomie insouciance ne paraît pas être celle d'un assassin.

Le père Nulty ; madame Nulty, la mère infortunée des quatre victimes.

Mlle Rosa L'Espérance, la fiancée du meurtrier.

Le détective M. Kaskill, à la perpicacité duquel on doit la découverte immédiate de l'assassin. Le grand connétable Lévesque, qui a opéré l'arrestation de Thomas Nulty.

Nous nous sommes également procuré : L'aspect extérieur de la maison du crime. L'intérieur de la même maison où ont été tués les deux plus jeunes enfants. La porte de la maison sur laquelle on peut constater les traces de l'effraction. La grange où a été commis, probablement, le premier meurtre.

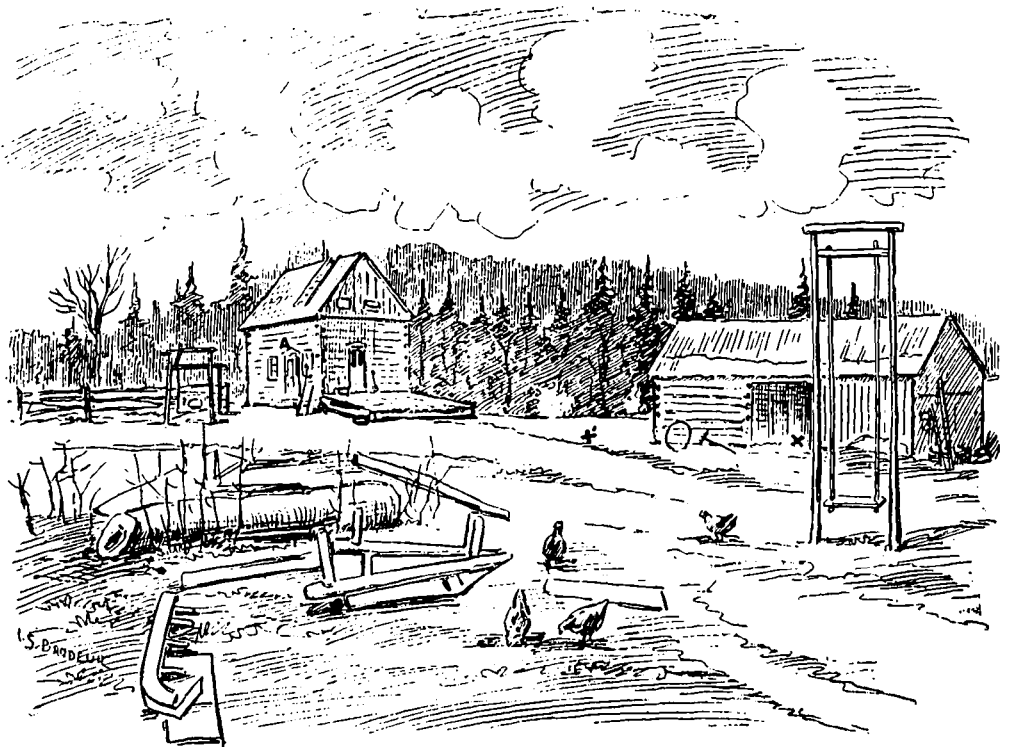
Le lit où reposent les quatre victimes de l'épouvantable boucherie. Enfin, la hache acérée, celle même du père Nulty, à laquelle adhèrent encore les cheveux des victimes.



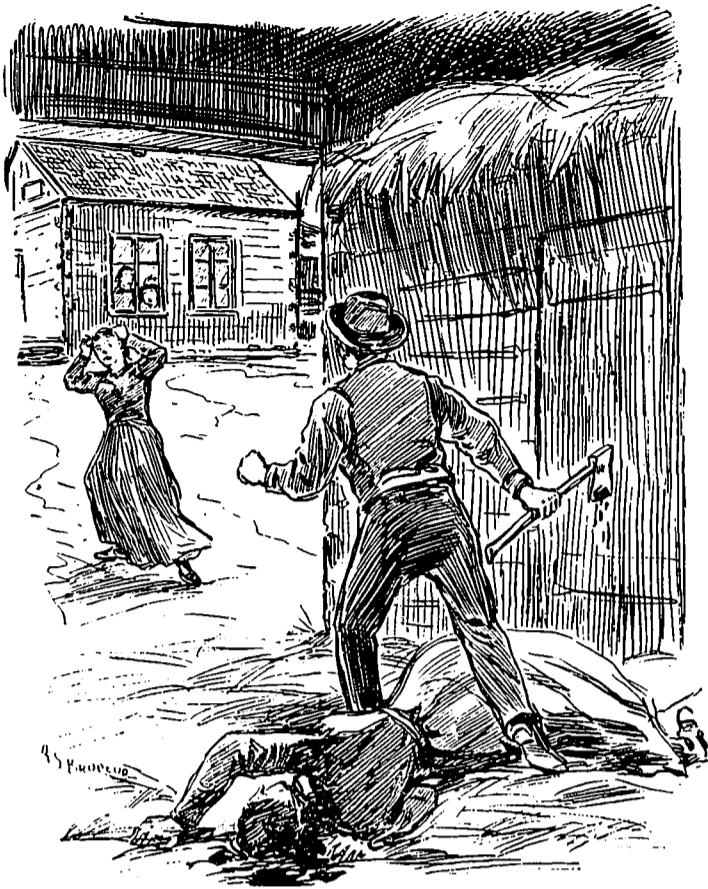
LA MÈRE NULTY.



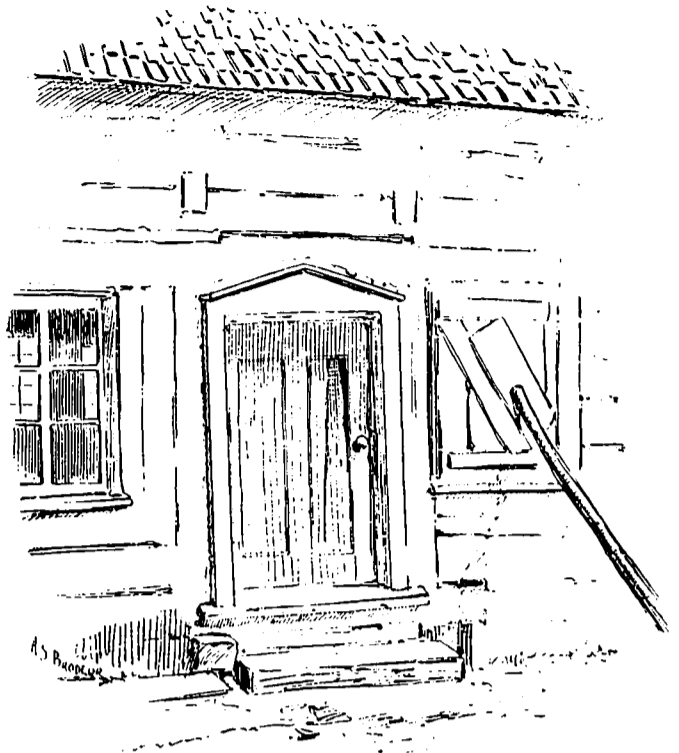
LE PÈRE NULTY.



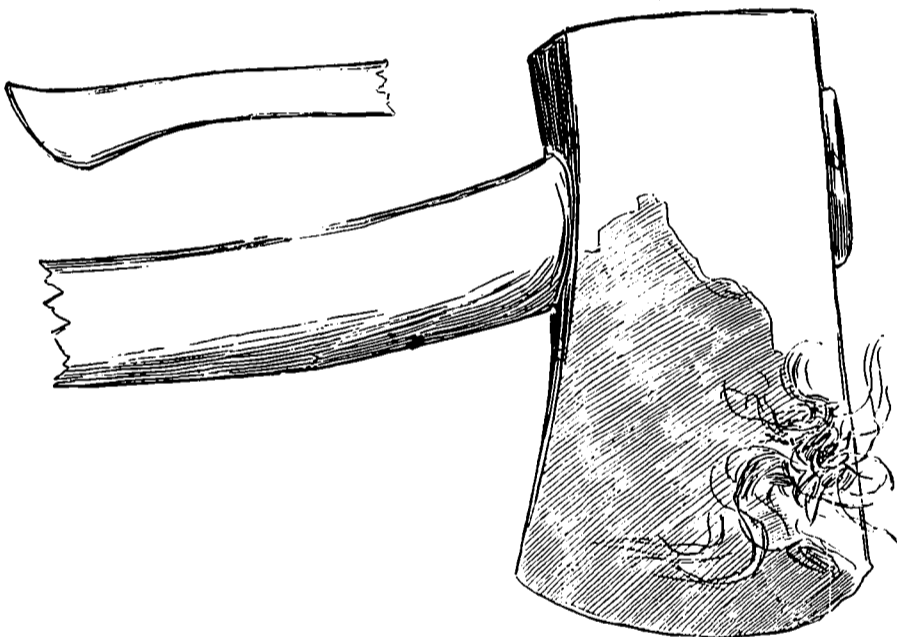
ASPECT EXTÉRIEUR DE LA MAISON DU CRIME.



LE CRIME.



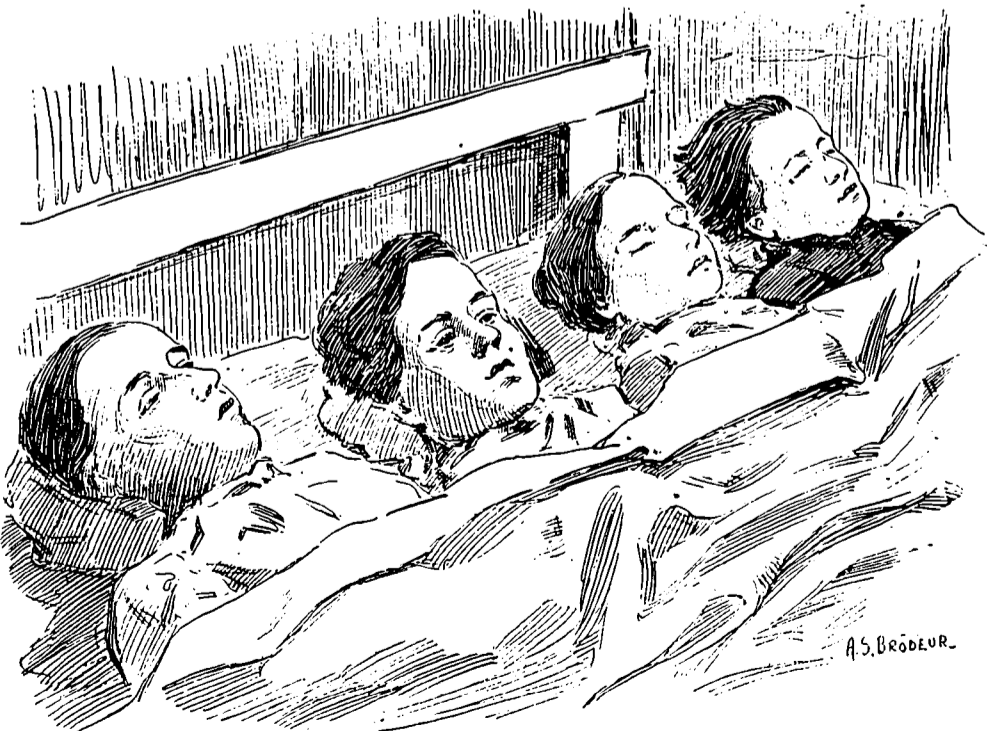
LA PORTE DE LA MAISON.



LA HACHE DONT S'EST SERVI L'ASSASSIN.



LE DÉTECTIVE McCASKILL.

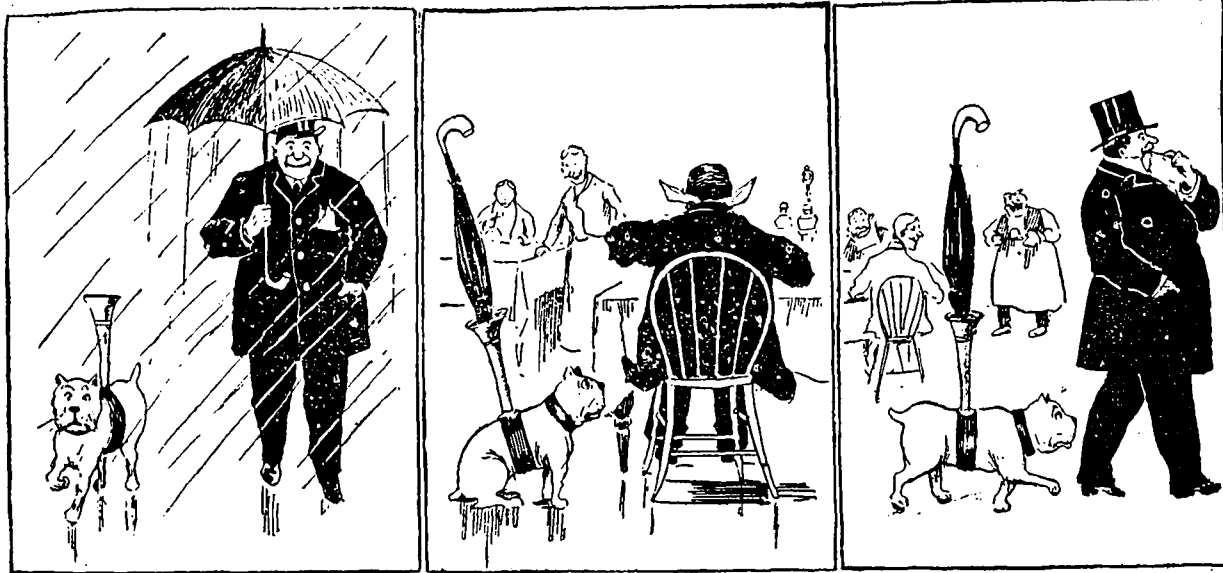


LES QUATRE VICTIMES DE LA BOUCHERIE DE RAWDON.



LE GRAND CONNÉTABLE LEVESQUE.

INFAILLIBLE



I
Mr Grosjean a inventé un instrument qui rend impossible la perte du parapluie.

II
Ainsi, le voilà lui-même qui, ayant diné au restaurant, oublie un magnifique rillard en soie que lui a donné madame Grosjean.

III
Ne le plaignez pas, l'instrument a eu son effet et son parapluie le suit docilement, absolument à sa disposition.

ENTRE AMIES

Mlle Louise. — J'ai vu, aujourd'hui, dans une vitrine de la rue St Laurent, un chapeau qui était une véritable occasion.

Mlle Clarisse. — L'avez-vous acheté ?

Mlle Louise. — Je m'en suis bien gardée ; mais je l'ai indiqué à Juliette qui l'a pris de suite.

Mlle Clarisse. — C'est bien charmant de votre part, ma chère.

Mlle Louise (trionphalement). — C'est que je savais bien qu'avec ça sur la tête elle serait laide à faire peur.

LOGIQUE

Mme Jeunemarié. — Je me demande, Julien, si la vie que tu mènes va durer longtemps ? Tu es toujours dehors, pendant que je peine jour et nuit ! C'est y ça le mariage, dis ?

Mr Jeunemarié. — Voyons, Clémentine, sois donc raisonnable ! Tu oses dire que tu m'aimes et tu trouves mauvais à ce que je m'amuse le plus que je peux !

PETIT MOUTH

A mon amie Adélaïde B...

Petit Mouth vient dormir en rond sur mes genoux. Il tourne gravement ; sa belle tête fière Vient se placer tout près des pattes de derrière, Et quand il a lixé son fin poil noir et roux, Petit Mouth vient dormir en rond sur mes genoux.

Aux grands sphinx oubliés il ressemble, parfois, Quand, devant l'âtre chaud, le soir il vient s'étendre : Ses pattes de devant s'allongent dans la cendre, Et, regardant flamber les gros morceaux de bois, Aux grands sphinx oubliés il ressemble, parfois.

C'est pour me caresser qu'il arrondit son dos, Et que comme un roseau se courbe son échine ; Que pour mieux me frôler son col souple s'incline... Aussitôt qu'il me voit prendre un peu de repos, C'est pour me caresser qu'il arrondit son dos.

Il sait très gentiment me demander son mou : A l'heure du repas, qu'il prend à la cuisine, Il tourne autour de moi, miaule et me câline, Et je lui sers tout cru son déjeuner d'un sou : Il sait très gentiment me demander son mou.

Pour la nuit, petit Mouth couche sur un fauteuil : Comme un prince de l'Inde, il s'endort dans la soie ; Mais au plus léger bruit sa prunelle flamboie, Car c'est un bon veilleur qui ne dort que d'un œil, Pour la nuit, petit Mouth couche sur un fauteuil...

BONNE COMBINAISON

Elle. — Voilà que maman est indisposée et dit qu'elle ne pourra venir au théâtre avec nous

Lui (impatiente). — Bon, et moi qui suis allé au bureau prendre trois billets d'avance. Me voilà propre !

Elle. — Ne te déssole pas et donne-en un à ton ami.

Lui. — Mon ami !

Elle. — Oui, celui que tu vas voir à chaque entracte, chaque fois que nous allons au théâtre. Comme ça il pourra venir avec nous et tu n'auras pas la peine de te déranger.

CES BONNES AMIES

J. A. ORIOR.

Jeanne. — Que mademoiselle Louise a donc une jolie petite bouche !

Clémence. — Elle' C'est un truc, tout simplement. Venez donc la voir un jour de lavage quand elle a cinq ou six épingles à linge dans le bec.

CAUSERIE

sur l'homme — (Suite)

Mon cher SAMEDI,

J'ai traité brièvement du " fat " dans ma dernière causerie, vous l'avez vu, A LA LANTERNE. Maintenant passons au suivant, le Prétentieux, ou l'Homme gonflé d'orgueil, encore une plaie pour la Société.

Toujours up to date dans son vêtement ajusté à la ligne, tout est symétrique chez lui, excepté le moral et le physique, vous le voyez continuellement, nez haut, parfumé, pommadé, droit et hautain ; à le toucher tout le petit château semblerait se démolir, c'est un *dude*.

S'attirer des compliments, pour le prétentieux, c'est la principale occupation, et de nos jours, la chose est facile, ils sont si peu coûteux... Par-tout il a la parole et vous comble de phrases, souvent embrouillées, insignifiantes et vides de sens ! il domine sur tous les sujets, même sur ce qui ne le concerne aucunement ; à la moindre occasion, il cherche à faire de l'esprit, à émettre un bon mot, qui réussit parfois... par complaisance !

À l'entendre vous croiriez voir paraître le fantôme d'un Grand Homme, à lui seul il forme une bibliothèque au complet. Il est dédaigneux d'habitude et fort critique, je ne dis pas critique fort, d'une susceptibilité des plus vives, et qui le plus souvent le rend malheureux. Nécessairement prompt, au plus petit reproche, à la moindre contradiction, ses yeux lancent des éclairs, il se froisse, ou s'irrite, ou se fâche, ou se met en colère, Monsieur ne pliera pas !

Le prétentieux ne marche que sur les échasses des Grands Principes, ce qu'il fait, ce qu'il dit, tout par principe. Mais par l'analyse cherchons son principe actif ?

Il est d'un bon caractère, tant qu'il n'est pas riqué, d'un grand cœur jusqu'à l'épreuve, complaisant, en pratique excepté, charitable quant à l'apparence, homme d'état avec intérêt, en un mot, ce n'est pas un homme, ce n'est pas une femme, c'est une grosse caisse sans fond, une apparence sans réalité.

(A suivre.)

JOE

EXPLICATION

L'ami de la maison. — Ton papa n'a pas pris de poisson, aujourd'hui ! Comment cela se fait-il, lui qui en prend tant, d'habitude ?

Le petit. — C'est que le marché était fermé quand il est revenu de la pêche.

JAMAIS



Mme Jeunemarié. — Tu sais que maman ne consentira à venir habiter chez nous que si on lui laisse le droit de payer sa pension !

Mr Jeunemarié. — Alors, dis lui qu'on ne le lui permettra jamais.

DEUX VAINQUEURS

"Donc, c'est entendu, vous jouerez dans le petit bois au bout du pré," répéta Mme Gasher à la fin d'un discours adressé à ses filles, dans le but de leur prouver qu'on ne pouvait plus leur permettre d'aller gaminier avec les autres *petites* de l'école, maintenant qu'elles étaient des demoiselles.

M. Gasher venait d'hériter d'un oncle à la mode de Bretagne, dont il n'attendait absolument rien, et cette fortune inespérée avait mis à l'envers la tête de Mme Gasher.

La conclusion de son discours fut accueillie par les sanglots des trois demoiselles, lesquelles ne comprenaient pas trop les avantages de leur nouvelle situation, mais voyaient fort bien ses inconvénients immédiats.

Sans se préoccuper de cette explosion de regrets qu'elle jugeait intempêtifs, Mme Gasher rentra, un peu vexée de n'avoir pas produit un effet plus convaincant, et pendant quelques minutes on n'entendit plus que les reniflements désespérés

de trois petits nez rougis et gonflés par les larmes. Enfin Louisa, découvrant son visage tout bouffi, remit son mouchoir dans sa poche et fit cette remarque pleine de bon sens :

"Si nous essayions de jouer toutes les trois, ça serait toujours moins ennuyeux que de pleurer."

—A quoi jouer? demanda Rosen, prête à se rallier à l'opinion de sa sœur.

—Allons dans le bois, ça nous donnera des idées."

Et elles entraînent Marie, dont le désespoir plus profond se refusait aux concessions. Ces trois martyres des préjugés sociaux n'étaient pas après tout bien à plaindre, les arbres étaient parés de feuilles nouvelles, l'herbe reverdissait semée de violettes, et un soleil tiède brillait qui faisait épanouir les pâquerettes et chanter les oiseaux.

Cet aspect joyeux des choses finit par agir sur Marie elle-même; d'après le conseil de Louisa, elle étendit son mouchoir sur un buisson pour le faire sécher et oublia ses larmes tout en faisant remarquer qu'on ne pouvait jouer ni aux barres, ni à la queue-du-loup, ni au chat-perché ni même tout simplement à cache-cache à trois.

"Eh! qu'est-ce que ça fait, jouons aux jeux héroïques!" s'écria Louisa en se campant fièrement sur ses grosses jambes potelées — presque des jambes de bébé encore — et fermant ses poings pour se préparer à un pugilat en règle;

car elle ignorait dans sa candeur que le pugilat non plus n'est pas un jeu de demoiselles; et c'est avec une conscience parfaitement tranquille, qu'elle se mit à boxer ses sœurs, moins fortes qu'elle quoique plus âgées, et qu'elle envoya l'une après l'autre rouler sur l'herbe.

Ce glorieux résultat obtenu et les victimes ayant exprimé le désir de passer à un autre exercice, elle y consentit de bonne grâce. Les trois sœurs cette année-là travaillaient avec ardeur l'histoire ancienne, étude qui leur profitait comme on voit. Rosen, pour se reposer des fatigues de la lutte, proposa un divertissement non moins classique: les courses en chars. Le manque de chars et de coursiers était le seul obstacle qui s'opposait à l'exécution de ce projet séduisant. Mais un peu d'imagination remédia à bien des difficultés: chacune des fillettes possédait une voiture de poupée, très primitive, une caisse de bois blanc, montée sur quatre roues pleines, qui fut d'une minute à l'autre élevée à la dignité de char

romain. Les coursiers ne coûtèrent guère plus de peine à trouver: sans révolte, les deux chiens de la ferme se laissèrent atteler, et on parvint à force de subterfuges à attacher le troisième char à la queue d'une chevrette blanche. Il fut décidé que les poupées monteraient les chars, rôle dangereux qu'elles acceptèrent avec un calme qui fit honneur à leur bravoure, sans cesser de sourire, sans qu'une pâleur momentanée troublât l'éclat de leurs joues fleuries. A part les incartades de la chevrette, qui montra le plus vif mécontentement quand elle s'aperçut des procédés peu loyaux dont on avait usé envers elle, tout se passa selon les traditions, et le soleil couchant assista au couronnement des vainqueurs.

Le chien Loulou et la poupée de Rosen, qui avaient eu l'avantage dans toutes les courses, furent couverts de fleurs; quant à Louisa, elle se décerna une couronne, en récompense de ses exploits au pugilat.

La cloche du dîner de la ferme interrompit ces ébats. Rosen, Marie et Louisa se mirent à courir vers la maison, traînant après elles chars et coursiers.

"Ma foi! ça n'est pas plus ennuyeux qu'une autre chose d'être des demoiselles!" remarqua Louisa qui, dans sa précipitation, avait gardé sur sa tête la couronne, insigne de son triomphe.

"Oui, mais les demoiselles ne disent pas *ma foi*, c'est un mot garçon mal élevé, dit Marie.

—Tu crois?" répliqua la petite d'un ton incrédule.

Mme Gasher, inquiète de ne pas voir paraître ses filles au premier coup de cloche, les attendait sur la porte.

"Bon Dieu! d'où venez-vous ainsi arrangées?" s'écria-t-elle stupéfaite de la tenue des gamines, ébouriffées, rouges, le chapeau sur l'oreille, la robe de Louisa en loques, car elle avait dû courir après la chevrette à travers des buissons de ronces.

—Oh! ce n'est rien, nous avons lutté! répondirent ensemble Rosen et Marie.

—Que signifie cela?"

Mme Gasher, si elle avait jamais eu quelque notion de ce qu'étaient les jeux héroïques, n'en conservait aucun souvenir.

"Nous nous sommes battues pour nous amuser, expliqua Rosen.

—Bravo! voilà donc quels jeux vous imaginez, quand on vous sépare de vos compagnes pour vous apprendre à garder une tenue convenable!" s'écria la bonne dame furieuse. Vous vous estropiez l'une et l'autre pour vous distraire.

—Non, maman, c'est moi qui les ai battues toutes les deux, dit

Louisa s'avancant avec une fierté comique, j'ai eu le prix!"

Cette attitude et la vue de la robe toute pendante d'accrocs, portèrent à leur comble l'exaspération de Mme Gasher:

"Eh bien! vous dinerez dans votre chambre, au pain sec, et vous vous coucherez, mademoiselle!"

Pendant cette explication, Loulou, avait saisi délicatement entre ses dents la poupée de Rosen, et la traînait avec des petits jappements de joie, Rosen l'aperçut à temps, la lui enleva, et suivit Mme Gasher.

Loulou faillit ce soir-là se passer de dîner, mais la rustique Louisa, partagea fraternellement son pain sec avec lui.

"Pauvre chéri! disait-elle en caressant doucement ses poils mouillés, tu vois, la roche Tarbéenne est bien près du Capitole; mais c'est égal, nous nous sommes bien amusés!"

L. LECOMTE.



Le chien Loulou fut couvert de fleurs. (col. 2).

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

DEUXIÈME PARTIE

VI

(Suite)

Ils attendaient ainsi depuis une demi-heure environ ; le soleil avait disparu, et l'ombre onvahissait le paysage confus, qui ne formait plus que de grandes masses d'un violet sombre.

Au loin, une église sonna neuf heures.

Le Rouquin tressaillit.

C'était l'heure fixée pour le rendez-vous.

Il se leva, travaillé d'impatience, fit quelques pas, sonda la route.

Mais la vieille l'avait devancé, et le tirant par le bras, lui montrait deux points lumineux, qui grandissaient rapidement.

—Regarde, fit-elle. Tu vois qu'elle n'a pas menti !

—On dirait une voiture... répliqua le Rouquin, subitement colère, en secouant rudement la vieille.

Qu'est-ce que tu nous a chanté. Si elle vient en équipage, tout est raté.

—Ne t'emporte pas. Tu me crois donc bien innocente de ne pas avoir pensé à ça ?

—Eh bien ! alors ?

—Attends, tu vas voir.

Les lumières des lanternes s'étaient rapprochées. Elles étaient maintenant à trois cents mètres environ et l'on pouvait distinguer un coupé attelé d'un cheval.

Puis, brusquement, la voiture s'arrêta ; la portière s'ouvrit, et une jeune femme descendit, enveloppée d'un grand manteau sombre.

—Comprends-tu, maintenant ? Voici la donzelle, mais elle a soin de laisser son lardin à distance, suivant nos conventions.

—Tu as raison, répondit le Rouquin, pénétré malgré lui d'admiration pour les combinaisons de la mégère.

C'est bien elle, maintenant, attention.

Il revint prendre sa place, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que miss Edith, car nos lecteurs ont déjà deviné que c'était de l'audacieuse jeune fille qu'il était question dans la conversation des saltimbanques, fit son entrée dans la clairière.

Elle avait marché vite ; le sang avivait ses pommettes, ses narines battaient, un demi-sourire retroussait ses lèvres, comme dans un défi montrant ses petites dents étroitement serrées.

Sous sa voilette mi-baissée, ses yeux clairs brillaient d'un éclat presque farouche.

Elle traversa la pelouse d'un air délibéré, et s'avança vers le Rouquin qui s'était levé avec des airs d'obséquiosité.

—Eh bien, dit-elle, vous voyez que je suis exacte.

—En effet, mademoiselle.

—A votre tour, maintenant.

—Oh ! je l'espère, mademoiselle ne doute pas de nous, fit la vieille qui s'était glissée, insinuante.

Miss Edith dédaigna de répondre.

—Où est l'enfant ? reprit-elle de sa voix claire et coupante.

—Là, dans la voiture. Il est si fatigué par la marche, le pauvre petit ! Je l'ai fait mettre au lit, répondit la vieille d'un ton d'hypocrite pitié.

—En ce cas, réveillez-le et amenez-le-moi.

—Tout de suite, mademoiselle.

Et la sorcière s'appêta à monter dans la roulotte ; mais, en passant dans l'ombre, elle avait donné un léger coup de coude au Rouquin.

On entendit un bruit de choses remuées dans la voiture, avec une rumeur de paroles incompréhensibles à cause de la porte fermée.

Miss Edith avait tiré de son corsage un portefeuille en maroquin gris et le tenait serré dans sa main.

Tout à coup, jetant les yeux autour d'elle, elle poussa un cri d'effroi.

Les deux acolytes en rampant dans l'herbe s'étaient rapprochés et touchaient presque sa robe.

Elle se demanda d'où sortaient ces hommes, qu'elle n'avait pas vus tout à l'heure et elle sentait son sang se glacer dans ses veines.

Elle se sentit prise dans un guet-apens, à la merci des misérables. L'idée lui vint de fuir.

Mais à ce moment, elle sentit la main du Rouquin s'abattre sur son épaule, pendant que de l'autre il tentait de lui arracher son portefeuille.

Miss Edith avait le sang généreux. D'une torsion de buste, elle se dégagait frémissante, et réussit à retenir son portefeuille.

Mais aussitôt elle vit le Rouquin ouvrir un large couteau napolitain, et s'avancer sur elle terrible.

Une seconde fois, il lui saisit le bras.

—Je suis perdue, pensa-t-elle dans un frisson de suprême épouvante, et fermant les yeux, elle poussa un cri déchirant.

La lame étincela une seconde, suspendue sur sa poitrine.

Mais, à ce moment, une détonation retentit.

Le Rouquin, atteint au bras par une balle mystérieuse, chancela et tomba sur les genoux avec un blasphème affreux !!

Miss Edith, stupéfaite de cette intervention surnaturelle, tourna la tête, tout affolée.

Les deux malandrins se regardaient, frappés d'étonnement.

Mais leur surprise se changea en terreur quand ils virent dégringoler en même temps, de deux châtaigniers opposés, deux ombres souples qui bondirent et vinrent tomber au milieu d'eux comme la foudre en déchargeant une grêle de balles.

C'étaient — on l'a deviné — Fil-d'Acier et Zanzibar qui, de ce poste d'observation ingénieusement choisi par le sergent, avaient assisté à toute la scène, prêts à intervenir au moment opportun.

Miss Edith poussa un cri de joie éperdue en reconnaissant le jeune homme, et tous deux échangèrent un rapide regard chargé de mille pensées.

L'Américaine avait, à cette vue, repris tout son sang froid, et tirant à son tour un revolver qu'elle portait sur elle, mais dont la soudaineté de l'agression l'avait empêchée de se servir, elle le déchargea sur les bandits qui essayaient de se protéger derrière les arbres.

Pendant ce temps, le Rouquin, étendu à terre, était parvenu, quoique blessé, à se soulever sur son bras valide et dirigeait sur la jeune fille le canon de son revolver.

Il allait presser la détente, mais Zanzibar qui le guettait lui asséna au même instant sur la tête un coup de crosse si violent qu'il tomba face à terre, le crâne fracassé.

Les autres, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à deux adversaires, revinrent au secours de leur chef, et se ruèrent, leurs couteaux à la main, sur Fil-d'Acier qui, ayant épuisé ses balles, n'avait pas eu le temps de recharger son arme.

Une mêlée s'engagea, terrible, pleine de vociférations auxquelles se mêlaient les aboiements furibonds du caniche.

Le sergent, merveilleusement souple et rompu à toutes les pratiques de la lutte, parvint, par des voltes fantastiques, à parer les premiers coups et à tenir ses agresseurs à distance.

Mais il allait infailliblement succomber quand Zanzibar, qui s'était écarté un moment, aveuglé par une volée de cendres chaudes que la vieille, avec une adresse infernale, lui avait envoyée dans les yeux, surgit tout à coup.

Comprenant le danger couru par son camarade, et n'ayant point d'arme sous la main, il leva son poing énorme et l'abattit en massue sur le front du truand.

Celui-ci ne poussa pas un cri et tomba raide, comme un bétail assommé !

L'autre, épouvanté, prit la fuite.

Alors Fil-d'Acier et Zanzibar, après cette chaude alerte, s'étreignirent dans un transport de joie, et se mirent à rire bruyamment.

Mais un aboiement de Negro leur fit tourner la tête.

—La misérable ! cria Fil-d'Acier en bondissant.

En effet, il venait d'apercevoir la vieille qui, en rampant autour de la voiture, s'était lentement rapprochée de miss Edith qu'elle s'appêtait à frapper par derrière.

Une lame brilla, rapide comme l'éclair ; la jeune fille atteinte poussa un cri, mais, au même instant, Negro plantait ses crocs solides dans les bras de la mégère, qui s'enfuit en poussant d'affreux hurlements, traînant toujours après elle le chien acharné à sa proie.

Fil-d'Acier arriva juste pour recevoir la jeune fille dans ses bras pendant que Zanzibar, dont les yeux brûlés ne distinguaient qu'à peine, courait en trébuchant dans la direction prise par la vieille.

Heureusement la lame, en transperçant l'étoffe, avait glissé sur le corset. A quelques millimètres de distance, elle perforait le poumon, et pouvait trouer le cœur.

Le coup avait été bien porté, et sans l'intervention du caniche qui avait fait dévier le bras, miss Edith eut été terriblement atteinte.

La jeune fille s'était évanouie.

Le sang coulait en longs filets rouges sur sa robe.

Fil-d'Acier, ôperdu, la déposa sur l'herbe, s'agenouilla près d'elle, mit à nu la blessure ; alors il respira, envahi d'une joie immense en voyant qu'elle ne présentait pas de gravité.

Déjà, avec un mouchoir et de l'eau fraîche, il s'appêtait à opérer un premier pansement, quand une pensée lui vint et le fit se relever palpitant.

—Et l'enfant ?

D'un bond, il sauta dans la voiture, tâtonna dans l'obscurité,

bouleversa les meubles, saccageant tout, et criant d'une voix angoissée.

—Gaston... Gaston!

Rien ne répondit.

Alors il redescendit morne, abattu, désespéré.

L'enfant n'était pas là!

VII

A cette heure chaude du jour, où les paysans sont occupés aux champs ou dans les fermes, la route départementale qui conduit de Châtillon-sur-Seine à Troyes était absolument déserte.

Seuls, quelques oiseaux, retardataires de la sieste habituelle, s'obstinaient à gazouiller dans les frondaisons mornes et comme alanguies, donnant à ce paysage, pourtant si riche, quelque apparence de vie.

Le soleil brûlait la terre de ses rayons ardents et sur le sol crayeux et blanc de la route, se profilaient à peine quelques ombres courtes portées par les bois environnants.

Une chaleur lourde d'orage pesait sur les êtres et les choses, une sorte d'anéantissement enveloppait cette nature habituellement riante et animée.

Pourtant quelqu'un allait sur cette route, un malheureux que n'occupait point le travail de la terre; un misérable, qui ne savait maintenant où reposer sa tête, et que la misère, la faim, maîtresses sans pitié, poussaient plus loin, toujours plus loin.

C'était un enfant de huit à dix ans.

Vêtu d'un pantalon troué, d'un paletot de toile qui retombait en loques sur un maillot usé jusqu'à la corde, et qui jadis avait été blanc; chaussé d'espadrilles déchirées qui teignaient le sang de ses pieds meurtris, il marchait péniblement, un peu courbé, comme écrasé sous le poids terrible de sa fatigue et de sa misère.

Sur son visage blême, aux traits émaciés, et malgré le hâle du grand air, se lisaient encore des traces de larmes récentes.

Ce malheureux enfant, ce vagabond de huit ans, c'était Gaston de Serlay.

Abandonné depuis deux jours et demi dans la petite ville de Bar-sur-Seine, c'est-à-dire depuis la veille de cette nuit terrible où miss Edith avait essayé de l'arracher à son triste sort à prix de courage et d'argent, le pauvre petit s'était mis en route tout seul.

Il allait vers le Nord, comme guidé par un secret espoir, avec l'idée fixe d'arriver ainsi jusqu'à son pays nourricier.

Si les Rouquin l'avaient ainsi lâchement abandonné c'est que, non-seulement l'aîné des saltimbanques avait pris l'enfant en grippe ou mieux en haine, mais c'est qu'il redoutait aussi qu'il ne lui attirât des désagréments à brève échéance.

La persistance qu'avaient mises certaines personnes à s'occuper de cet enfant lui faisait pressentir et craindre les recherches actives dont il était l'objet.

Gaston n'était pas seul au monde, comme il l'avait pu croire, il devait avoir, au contraire, une famille, des amis puissants, riches, qui paraissaient maintenant avoir retrouvé ses traces et s'acharner à le reprendre.

Il n'en voulait pour preuve que l'offre de cette Américaine richissime.

Dans ces conditions, Gaston devenait effroyablement gênant, il était urgent de s'en débarrasser au plus vite, et sans se compromettre.

Et quel meilleur moyen d'exécuter ce projet, sinon de l'abandonner, de le perdre?

Ceci résolu, les trois misérables Rouquin prirent rapidement leurs dispositions.

Après avoir envoyé l'enfant jusqu'à un village assez éloigné pour qu'il n'en pût revenir que dans la soirée, les saltimbanques s'empressèrent de déménager par une route opposée, après avoir fait toutefois un détour suffisant pour dépister certaines indications qu'auraient pu fournir des curieux.

Quant à Gaston, parti sans méfiance, il ne se pressa pas, jouissant avec délices de la quasi-liberté qui lui était offerte.

Quand il revint à Bar-sur-Seine, il ne trouva plus personne, et sa stupéfaction devint bientôt du désespoir.

Cela était bien excusable à son âge, car tout lui manquait à la fois, le pain et l'abri, et en un instant il se vit seul au monde, perdu dans un pays inconnu, sans ressources, sans appui.

Une crise de larmes le secoua douloureusement.

Cependant l'énergie de sa nature reprit le dessus, il se remit un peu, songea à se renseigner près des quelques habitants qui n'étaient pas couchés encore. Mais aucun d'eux n'avait remarqué le départ des forains qui s'étaient effectué vite et sans bruit.

C'est alors que persuadé de son abandon, Gaston prit la résolution, surprenante à son âge, de retourner seul vers son pays nourricier.

Malheureusement, il possédait bien peu de renseignements pour se guider; il se souvenait seulement du nom de Vasset, savait que

ce pays était proche de Gandelu, dans le département de l'Aisne, et il se rendait compte que cela était au Nord de Châtillon.

C'était tout; mais il jugea ces données suffisantes pour se mettre en route avec la confiance toute virile d'un petit homme.

Il n'avait oublié qu'une chose: c'étaient les vivres et les moyens de s'en procurer.

D'argent, il n'en avait point et n'espérait pas s'en procurer à l'aide de quelques tours qu'il savait exécuter; il était si petit!

Il dut mendier son pain dans les fermes.

Mais la nature humaine est essentiellement égoïste; Gaston ne fut pas toujours accueilli avec la pitié que commandaient son âge et sa détresse, et plus d'une fois, les vivres lui manquèrent.

Pourtant il allait courageusement.

Et c'est ainsi qu'il s'avancait, trois jours plus tard, sur la route de Troyes, brûlé par le soleil, harassé de fatigue, mourant de faim.

L'accès d'énergie qui l'avait galvanisé au début s'était vite usé sous l'influence morbide de l'isolement, de la crainte et de la souffrance, et maintenant la réaction naturelle se produisait intense et désespérante.

Il ne marchait plus, il se traînait plutôt avec peine sur le bas-côté de la route, les yeux pleins de larmes, le gossier desséché par la chaleur torride qui l'assommait.

A bout de forces, il se laissa tomber sur le revers du fossé que tapisait une herbe maigre et brûlée, et, vaincu cette fois, il exhala sa misère en convulsifs sanglots, murmurant d'une voix brisée, la tête enfouie dans ses petites mains:

—Maman, maman!... Pierre!

Puis la fatigue l'emporta sur la douleur, il s'endormit d'un profond sommeil.

Il demeura longtemps ainsi, abandonné, perdu dans cette grande nature, n'attendant plus de secours humains.

Seul, l'œil de Dieu veillait sur lui.

Maintenant le soir tombait, le soleil s'abîmait, à l'Ouest, dans de lourdes et sanglantes nuées qui, tout à l'heure, rendraient la nuit plus sombre.

Par instants des bouffées d'air chaud semblaient sortir de terre, ou bien des rafales de vent soufflaient brusquement, secouant les arbres qui se courbaient en gémissant lamentablement.

L'orage s'amoncelait.

De larges gouttes d'eau commencèrent à tomber en crépitant sur les feuilles, quelques éclairs sillonnèrent le ciel, illuminant sinistrement le paysage, qu'assombrissait, de minute en minute, l'obscurité lourde de la nuit grandissante.

Et, brusquement, la foudre éclata dans un fracas épouvantable.

Gaston, réveillé tout à coup, jeta autour de lui des regards empreints d'effroi.

Il se releva péniblement, cherchant machinalement un abri contre l'orage.

Il y avait bien le bois, mais ses profondeurs mystérieuses effrayaient le pauvre enfant.

Irrésolu, en proie à une désespérance, à une frayeur mortelles, il se laissa tomber sur les genoux en jetant un cri strident d'épouvante et d'angoisse.

Et, tout à coup, des aboiements précipités éclatèrent, semblant répondre à son appel.

Eperdu, fou de peur, l'enfant se releva, voulut fuir, se précipiter dans le bois, mais une masse noire avait surgi, bondissante.

Dans son affolement, le pauvre petit crut qu'il allait être dévoré; il courut au travers des arbres et des buissons, se déchirant, se heurtant aux obstacles qu'il ne voyait pas.

Soudain, il trébucha sur une souche, perdit l'équilibre, et tomba à la renverse.

Alors l'animal qui le poursuivait et qui, en présence de sa chute, s'était arrêté brusquement, se rapprocha d'un bond, et à sa profonde stupéfaction se mit à lui lécher les mains et le visage.

Et comme Gaston, la tête perdue, demeurait immobile, sans comprendre, le chien s'élança vers la route en aboyant.

Tout cela s'était passé si vite que le pauvre petit doutait que ce fût une réalité; le seul résultat qu'eut cet incident fut de lui rendre un peu d'énergie.

Il se releva, et marcha vers la lisière du bois avec la volonté de se remettre en route coûte que coûte. D'ailleurs, le sommeil lui avait rendu quelques forces, il pensa qu'il pourrait atteindre une ferme ou un village.

Mais il arrivait à peine sur la route que l'animal qui l'avait si fort effrayé revint vers lui, toujours bondissant et aboyant.

Encore cette fois, Gaston céda au premier mouvement instinctif de la peur, il recula précipitamment, criant d'une voix désespérée:

—Pierre, au secours! au secours!

Maman! Maman!

Il n'avait pas achevé que deux bras vigoureux l'enlaçaient et l'enlevaient de terre, avant qu'il eût le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Et l'émotion, la faim et la fatigue l'ayant définitivement vaincu, il s'évanouit, tandis qu'on l'emportait sous bois.

Quand il reprit ses sens, l'orage s'était dissipé ; près de lui, anxieusement penchés sur son visage, deux hommes épiaient son retour à la vie ; près d'eux un caniche noir, gravement assis sur son train de derrière, dardait sur lui des regards intelligents et comme interrogateurs.

Gaston eut encore une impression de crainte, mais elle fut courte.

Une joie profonde, indicible, envahit tout à coup son âme d'enfant, si rudement éprouvée, il se dressa sur son séant, regarda, et, dans un cri de délivrance tout vibrant d'affection, et où il mit tout son cœur, il jeta :

— Ah ! Pierre, mon Pierre... c'est toi ?

— Oui, mon cher petit Gaston, mon petit frère chéri... c'est moi.

En disant cela, Fil-d'Acier prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de baisers, comme l'aurait fait sa mère.

Et comme Gaston regardait étonné le rude et noir compagnon de son frère de lait, le brave Zanzibar, dont les yeux laissaient échapper de grosses larmes, Fil-d'Acier dit :

— Embrasse-le aussi, mon petit Gaston, car c'est mon ami et ce sera le tien.

C'est lui, mon cher petit, qui m'a aidé à te retrouver, il est aussi bon qu'il est fort ; et il faudra bien l'aimer, mon Gaston.

Ces bonnes paroles, dont il était depuis longtemps déshabitué, furent un baume pour la petite âme meurtrie de l'enfant ; tous les bons souvenirs de sa première jeunesse remontèrent à la surface, crevant la couche d'amertume qu'y avaient amassée les mauvais traitements.

Il entourait l'héroule nègre de ses bras, et, sans souci de sa peau noire, il attira vers lui sa grosse tête crépue, il l'embrassa plusieurs fois.

— Puisque tu es mon grand ami et celui de Pierre, dit-il, je t'aimerai bien.

— Allons, allons, mon vieux Zanzi, ferme tes écluses, dit en souriant Fil-d'Acier au brave nègre, dont les pleurs redoublaient sous un coup d'attendrissement.

Pendant ce temps Nègro, tout en frottant sa tête intelligente contre l'enfant, tournait autour du groupe, comme pour inviter son maître à partir.

La nuit s'était éclaircie, les nuages balayés par l'orage avaient fait place à des scintillements d'étoiles, et, là-bas, vers le Sud, la lune montait en un éploiement de clarté douce et pâle.

— Allons, en route, dit Fil-d'Acier, qui plaça Gaston sur ses épaules.

Il faut aller jusqu'au prochain village ; là nous souperons et nous ferons une bonne nuit.

Et ils rejoignirent la route, marchant à grands pas.

Gaston, bercé par le rythme d'une marche cadencée, s'endormit les deux bras autour du cou de son frère de lait qui demeurait silencieux.

Tout à coup, Zanzibar, comme sous le choc brusque d'une pensée triste, s'arrêta et regarda longuement son compagnon étonné.

— Maintenant, dit-il, toi va me quitter, puisque petit Gaston est là ?

— Te quitter ?... Jamais, mon vieux Zanzi ; Gaston est retrouvé, c'est vrai, mais nous n'avons pas fini.

Il reste Mme de Serlay, maintenant !

Et, puis tu sais, tu resteras avec moi encore après, si tu veux !

— Oh ! merci, merci, s'écria le nègre qui, dans sa joie, fit une cabriole si curieuse que Fil-d'Acier cependant habitué à ces extravagances partit d'un éclat de rire sonore qui éveilla Gaston.

Zanzibar qui le vit en profita pour prier Fil-d'Acier de lui laisser porter l'enfant à son tour.

Et, le prenant délicatement, il l'assit sur ses larges épaules, l'assujettit par derrière avec sa ceinture, si bien que Gaston se crut dans un fauteuil et se rendormit.

C'est dans cet équipage qu'ils arrivèrent deux heures plus tard à Châtenet, où, par bonheur, l'auberge était encore ouverte.

Ils firent un repas copieux, puis se retirèrent dans une chambre à deux lits, la seule qu'on pût leur offrir.

Et couché dans les bras de son cher frère de lait, Gaston rêva de sa prime enfance, tandis que Fil-d'Acier s'endormait du sommeil tranquille de l'homme qui a rempli honorablement sa tâche.

VIII

Cependant le père Latouche, l'ancien inspecteur habile et perspicace, ne s'était pas trompé dans les suppositions de la première heure.

C'était bien par la ligne de Lyon que les Delaroche étaient partis, et c'était à Lyon même qu'ils étaient descendus.

Mme Delaroche, bien qu'elle sentit que le terrain n'était pas aussi sûr qu'il l'eût fallu à Paris, ne partageait pas, néanmoins, les craintes presque irréflechies de son mari. Elle ne voyait pas la possibilité d'une enquête immédiate de la justice, commencée ainsi, d'après elle, sans rime ni raison. Aussi, tout en prenant quelques précautions, jugeait-elle inutile de rien exagérer.

Ils demeurèrent à l'hôtel pendant trois jours.

Puis Mme Delaroche proposa d'aller faire un tour en Suisse.

Ils passèrent quatre jours à Genève, allèrent jusqu'à Berne. Il leur semblait que ces déplacements ne pouvaient que leur servir, en déconcertant la police dans ses recherches, si elles avaient lieu.

Enfin ils revinrent à Lyon.

Delaroche tenait à cette ville ; de plus, il exigea qu'on choisit une maison dans les faubourgs, estimant que ces quartiers paisibles, et déjà à demi campagnards, présentaient plus de sécurité.

Mme Delaroche dut se résigner. Depuis quelques temps, elle rongait son frein en silence. Elle, jusque-là si impérieuse, se voyait contrainte par les circonstances à plier devant son mari.

C'est que Delaroche n'était plus le bonhomme pacifique et neutre qu'elle avait annihilé pendant des années. Son caractère, depuis le crime, s'était transformé.

La peur est un levier si puissant sur une imagination bourrelée qu'elle avait rendu des forces au passementier longtemps dominé.

Quand une contrariété le poussait à bout, quand une idée s'emparait de son cerveau, lui montrant dans un jour de cauchemar, l'arrestation, la prison et quelque horrible dénouement, alors il devenait terrible, et sa femme, muette et tremblante, baissait la tête, se résignait, essayant de le calmer par de bonnes paroles.

Mais ce rôle répugnait à l'astucieuse matrone, et un levain de haine s'amassait dans son cœur contre son insupportable complice.

Des pensées étranges, auxquelles elle n'osait pas encore s'arrêter, commençaient à hanter son esprit, et elle avait des révoltes sourdes qui l'exaspéraient tout entière, et la jetait aux pires résolutions.

En parcourant la Mulatière, faubourg situé à quelques kilomètres de la grande ville, ils découvrirent une maison isolée qui parut devoir faire leur affaire.

Les pourparlers furent vite entamés, la maison était depuis longtemps à louer et trouvait peu d'amateurs à cause de sa situation déserte.

C'était précisément ce qui convenait aux Delaroche.

Ils l'arrêtèrent donc, et moins de dix jours après leur arrivée, s'y installèrent sommairement.

Ayant tout laissé à Passy, ils durent reconstituer un mobilier, mais la dépense fut légère, car ils choisirent ce qu'il y a avait de plus modeste.

Une exception fut faite seulement pour la chambre de la jeune fille qui fut meublée plus confortablement.

Les allées et venues de cet emménagement procurèrent quelques jours d'animation ; puis tout retomba dans le train-train monotone des derniers temps, et le marteau de plomb invisible de l'expiation s'abattit plus lourdement sur les épaules des scélérats.

Mme Delaroche avait fait venir un piano pour Claire, mais la jeune fille ne s'en servait pas.

Le premier jour où on l'avait apporté, cédant à l'attraction de son art, elle s'y était assise et avait promené ses frères mains sur les touches ; mais alors, comme spontanément, un air de Chopin était venu palpiter sous ses doigts l'emportant peu à peu, l'entraînant dans son rythme d'amour mélancolique et passionné...

Elle l'avait joué à demi-ivre, comme folle ; puis brusquement s'était arrêtée, étranglée de sanglots, et elle s'était sauvée dans sa chambre, en proie à une crise nerveuse, terrible.

Depuis le piano restait fermé.

Les repas étaient silencieux, et se passaient quelquefois sans qu'une seule parole eût été échangée.

Delaroche, dans l'après-midi, allait faire un tour dans le faubourg, descendait parfois jusqu'à Lyon, puis rentrait vers le soir. Dès huit heures et demie, tout reposait dans la maison de la Mulatière.

Il avait été impossible de ne point donner à la jeune fille quelques explications sur ce brusque départ, et sur cette nouvelle existence.

D'un air résigné et triste, elle avait feint de comprendre, car le sujet était pour elle affreusement douloureux, et ces mensonges qu'elle sentaient accumulés par sa mère causaient à son cœur délicat un mal horrible.

Mais son attitude n'avait pas échappé à Mme Delaroche, et la mauvaise femme avait profondément souffert de ce coup que, par un juste retour des choses, elle portait elle-même à son enfant adoré.

D'ailleurs, Claire se fût efforcée de jouer l'ignorance que sa physiologie l'eût trahie.

Après cette période de bonheur et d'espoir, pendant laquelle elle s'était épanouie dans un rayonnement charmant de beauté et de grâce, elle était de nouveau retombée dans sa faiblesse et sa dévorante langueur.

L'anémie avait rapidement décoloré sa fleur de jeunesse.

Son visage blême et creusé de souffrance prenait des pâleurs de cire ; sa taille mince fléchissait, et dans leurs orbites profondes ses yeux reprenaient leur feu maladif.

Elle passait les journées presque tout entière dans sa chambre, ne descendant que pour les heures de repas.

Depuis la révélation de ce mystère dont elle était loin encore de

souçonner toute l'horreur, elle avait senti, sans pouvoir l'empêcher, un vide toujours plus grand se creuser entre elle et les siens.

Là, dans la petite pièce blanche et lumineuse, elle se sentait comme dans un monde à part, où les misères de l'autre ne parvenaient pas, où la tristesse se faisait moins pesante.

Alors, des heures, assise à la fenêtre, les yeux au ciel, il lui arrivait de penser, de songer aux beaux jours d'autrefois si vite évanouis, et de refaire, dans le souvenir, ce rêve d'espérance qui avait fondu entre ses doigts comme la bulle de savon que poursuit un enfant.

Ses consolations les plus réelles, elle les trouvait dans la prière. Se sentant abandonnée par la vie, elle s'était retournée vers Jésus, le père des affligés, le refuge de toutes les souffrances humaines ; et, dans ces longues oraisons intérieures, où, prosternée, elle avait confié à Dieu ses mortels chagrins et lui avait offert son cœur tout saignant des épines de l'épreuve, elle avait puisé un réconfort qui n'était pas puissant et généreux comme l'espérance, mais qui était doux et calmant comme l'huile d'un baume précieux.

Chaque jour, elle allait à l'église voisine et, de ses visites au saint lieu, sortait toujours moins sombre, le cœur inexprimablement allégé.

Un soir qu'elle revenait ainsi, elle s'arrêta un instant pour respirer la délicieuse fraîcheur de l'heure.

La journée avait été chaude, et elle se sentait un peu fatiguée.

Elle chercha des yeux autour d'elle un endroit pour s'asseoir, aperçut un banc de gazon creusé dans un remblai et vint y prendre place.

Il ne passait presque personne sur la route, qu'envahissaient déjà les ténèbres.

Le vent qui se levait entre-choquait les feuilles des arbres en un long frémissement continu, plein d'une vague mélancolie.

Parfois une lourde charrette s'en allait vers Lyon, en geignant sur les pavés, et l'on entendait dans le lointain des sifflements de locomotives qui filaient dans la nuit.

Le ciel était encore éclairé, mais de cette lumière douteuse qui semble faite d'ombre diluée, et vers l'Orient plus foncé le point d'argent d'une étoile commençait à palpiter.

Claire subissait le charme pénétrant de cet instant. Elle avait renversé la tête contre un arbre voisin, et, immobile, les yeux noyés, se laissait envelopper par le crépuscule.

A ce moment elle était plutôt calme, ne se sentant plus souffrir, alors dans une effusion soudaine, ses yeux se remplirent de larmes, et son cœur se fondit en petits sanglots doux qu'elle ne cherchait pas à arrêter.

Tout à coup, elle poussa un cri, se dressa frissonnante.

Un homme était là, qui fixait sur elle dans l'ombre deux yeux brillants.

Elle crut être le jouet d'une hallucination, mais une voix qui la fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme avait prononcé son nom.

— Georges, s'écria-t-elle, c'est vous !

Puis, à demi morte de stupeur et de joie, elle fit deux pas en chancelant et se laissa tomber dans les bras du jeune homme, qui la reçut, pâle et défaillante et couvrit de baisers sa chevelure dorée.

C'était Georges, en effet, qui venait ainsi de surgir dans l'ombre.

Quand Claire fut un peu revenue de son premier émoi, elle l'enveloppa d'un long regard de tendresse chaste à la fois et passionnée, et serrant fébrilement la main du jeune homme dans les siennes, elle murmura :

— Oh ! merci, mon ami, merci du fond de mon âme d'être venu.

C'est tout ce qu'elle put dire... Une crise de pleurs brouillait sa voix, la suffoquait.

Elle inclina sa tête sur l'épaule de celui qu'elle aimait jadis à appeler son fiancé, et Georges la ramena doucement vers le banc qu'elle avait quitté.

Ils s'y assirent tous les deux, silencieux, encore dans l'enivrement des premières minutes, les yeux perdus dans les yeux, les mains étroitement nouées, avec des frissons comme venus de loin qui les traversaient jusqu'au cœur à la même seconde.

Ce fut Claire qui la première se mit à parler.

— Dites-moi, mon ami, par quel prodigieux hasard vous trouvez-vous là devant moi, comme subitement sorti de terre ?

— Oh ! ce n'est point un miracle, ni un enchantement.

— Vous auriez dû me le laisser croire, c'eût été si beau, c'eût été la vie comme dans un rêve.

Car, je puis bien vous avouer cela, puisque je vous ai donné ma vie ; à la même minute où vous m'êtes apparu ici, à cette place même où je suis maintenant, je songeais à vous de toute la force de mon âme.

— Ange !

— Quand j'ai rouvert les yeux, car je les tenais demi-fermés et que je vous ai aperçu devant moi, pendant l'éclair d'un instant, j'ai cru à une de ces apparitions comme on en raconte dans les légendes.

— Que faisiez-vous donc là ?

— Rien, je m'étais arrêtée, un peu fatiguée, en revenant de l'église, car je suis toujours votre petite malade, vous savez, et je n'ai pas grandes forces.

Alors Georges, penché sur elle, remarqua ce qu'il n'avait point fait encore, dans le trouble des premiers transports, combien le visage de Claire était changé, et quels progrès le mal terrible qui la minait avait accomplis depuis le départ de Paris.

Cette vue lui déchira le cœur, il prit les mains de la jeune fille, et les portant passionnément à ses lèvres, les couvrit de baisers ardents et rapides, où se mêlaient des pleurs...

— Pauvre petite !... pauvre petite !... répétait-il dans l'élan de son cœur débordant d'amour et de pitié.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, répondit Claire en retirant doucement sa main, car ces caresses chaudes comme des brûlures commençaient à troubler son être, et des souffles tièdes où il lui semblait que son âme se noyait passaient sur sa face qu'elle sentait rougir subitement ; comment êtes-vous là ?

— Mais c'est bien simple. Ne vous rappelez-vous pas la lettre que vous m'avez écrite.

— Oui.

— Eh bien ! ne me disiez-vous pas dans cette lettre que vous habitiez ici à la Mulatière ?

— Oui, mais ma lettre contenait un adieu.

— Hélas ! si vous aviez ce sublime courage, Claire, pour moi, il était audessus de mes forces.

J'essayai de lutter, non pas de vous oublier, rassurez-vous, cela je le sens aussi impossible que tout au monde, mais de me pénétrer de votre résignation supérieure, de transporter mon amour dans une atmosphère surhumaine, où l'on n'a plus d'espérance que dans l'éternité.

Cela je l'ai tenté loyalement, broyant les souffrances de mon cœur mis à vif, me soulevant moi-même par un effort de volonté héroïque...

Puis, un soir, une simple fleur de vous que j'ai retrouvée dans un livre a brusquement renversé toutes mes résolutions.

Je suis tombé à genoux, j'ai crié votre nom dans la nuit, je vous ai appelée dans un jaillissement de souffrance éperdue, comme un enfant appelle sa mère, j'ai meurtri mon front contre la muraille, et le lendemain, je suis parti...

Maintenant me voilà, je vous vois, je vous sens près de moi, je respire le parfum de votre chevelure, je tiens vos petits doigts dans les miens, et je ne sais plus, il me semble que je vis ailleurs... quelque part dans le ciel... et j'ai tant de bonheur que mon cœur dilaté remplit ma poitrine à la briser...

— O mon ami ! fit Claire en s'abandonnant à l'étreinte de Georges, l'âme délicieusement bercée par la parole du jeune homme, qui vibrait dans les ténèbres... parlez encore... Depuis si longtemps ce que vous me dites, j'ai rêvé de l'entendre ainsi... C'est peut-être coupable... mais après tant de jours de souffrance et de désespoir, n'est-il pas permis à une pauvre créature humaine de savourer un peu de bonheur ?

Et elle ajouta, plus bas, entre ses dents :

— Surtout quand c'est pour la dernière fois.

Alors Georges, agenouillé dans l'attitude d'adoration chère aux amants des premières ivresses, raconta lentement avec cette volupté âpre que donne le récit de ses propres douleurs, dans quelle épouventable tristesse il avait passé ces longs mois, quelles transes lui avait fait éprouver le brusque départ de la jeune fille, et sa joie en recevant sa lettre pourtant si désolée.

Et tout en parlant, en multipliant ces détails de tendresse, ces riens indicibles par où le cœur se dévoile tout entier au cœur, il enveloppait la jeune fille d'un réseau de caresses légères et discrètes, qui faisaient tressaillir son âme intime de longs frémissements.

Puis il se fit un silence. Georges ne parlait plus.

Les yeux ivres, il contemplant la jeune fille.

Sous l'effluve de ce regard de passion, elle se sentit attirée, fascinée, et doucement, céda à la pression du bras de Georges qui l'attirait vers lui.

Le croissant de la lune se levait derrière un rideau d'arbres sombres, jetant au ciel une note de suavité exquise.

— Claire ! Claire, répéta Georges, je vous adore plus que ma vie... plus que tout !... Dieu lui-même ne peut pas vouloir qu'un amour comme le nôtre, si profond, si absolu, soit brisé pour la vie !

En disant ces mots, il se pencha frémissant vers la jeune fille et posa un baiser sur son visage ; mais dans le mouvement qu'elle fit pour se dégager, les lèvres du jeune homme touchèrent ses lèvres. Elle tressaillit sous cette caresse de feu !

L'imminence du péril où tous deux s'abandonnaient, à demi inconscients, lui apparut soudain.

Ramassant toute son énergie, elle le repoussa. Georges se leva.

— Laissez-moi, fit-elle, comme il essayait de lui reprendre les mains ; vous écouter plus longtemps serait une faute.

Sa voix, tout à l'heure molle et tendre, était redevenue triste et solennelle.

— Vous le savez, Georges, Claire Delaroché ne peut-être votre femme. Ne secouez pas la tête. Je ne suis plus ignorante comme je l'étais à Paris. Ces phrases mystérieuses que vous avez prononcées

pendant notre entrevue dans le jardin, une suite de tristes circonstances m'en ont fait deviner le sens.

Je n'ai pas encore tout appris... Je ne cherche pas non plus à savoir ; car à cette seule pensée tout mon sang se glace dans mes veines, et il me semble que je vais mourir.

Mais j'en connais assez pour comprendre qu'entre vous et moi, Georges, il y a un abîme infranchissable.

Elle prononça ces derniers mots en articulant nettement chaque syllabe par un effort de volonté extraordinaire.

Le jeune homme l'écoutait, la tête baissée, cherchant en vain quelque chose à répondre, et ne trouvant rien devant cette attitude où se révélait brusquement une femme hâtivement mûrie par la vie.

—Oui, tout à l'heure, j'ai cédé aux entraînements de votre chère personne, j'ai écouté des paroles qu'il eût mieux valu ne pas entendre, car c'est bien de la douleur amassée ; mais j'ai consulté mon cœur, et cette joie, la plus grande, la seule aussi profonde qu'il m'aura été donné de connaître en ce monde, mon cœur m'a dit de la prendre, puisque c'était pour la dernière fois.

—Que voulez-vous dire ? s'écria Georges ; déjà tout à l'heure il m'a semblé entendre cette phrase sortir de vos lèvres.

—Vous ne vous êtes point trompé.

—Alors ?

—Cela signifie, Georges, que celle qui fit ce rêve un moment d'être votre fiancée se retire de ce monde pour épouser celui vers lequel s'en vont les pauvres filles comme moi, à jamais marquées pour la solitude.

—Vous entrez au couvent ?

—Oui, mon ami.

—Comment avez-vous résolu de faire cela ?

—Oh ! bien simplement. Dans mes longues méditations de recluse volontaire, j'ai envisagé ma situation... Je ne suis plus une petite pensionnaire... Certaines pensées et certains sentiments nous mûrissent vite.

J'avais entrevu un bonheur en ce monde. Je le dis franchement et hautement à la face du ciel qui m'entend, — celui d'être votre femme, de m'appuyer à votre bras, de vous aimer de toutes les forces de mon être, de vous offrir toute une vie en échange de votre tendresse.

Ce bonheur, n'essayez pas de me leurrer, est à jamais impossible.

Il me restait un parti : celui de donner à Dieu ce que je ne pouvais dépenser sur la terre.

C'est ce que je veux faire, c'est ce que je ferai.

—Attendez au moins. Les événements nous réservent peut-être des surprises.

—Non, mon ami, ce que j'ai entendu me suffit. Un coup de hache n'est pas plus définitif.

—Et cette résolution que vous dites irrévocable... ?

—Oui, irrévocable.

—Quand comptez-vous la mettre à exécution ?

—Je n'ai point encore fixé d'époque précise. Mais ce sera sous peu. J'ai différents arrangements à prendre avec mon père et ma mère.

—Ah ! Claire, vous venez de me briser le cœur, dit simplement Georges.

Il s'assit lourdement sur le banc, et posant ses coudes sur ses genoux, enfonça son visage dans ses mains, et tout à coup, se mit à pousser ces sanglots d'homme, faits de hoquets rauques, où il semble que l'on sent la poitrine même craquer et se disjoindre.

Claire s'était agenouillée à son tour, et avec des mots maternels et des gestes de sœur, essayait d'apaiser cette grande douleur.

Georges pleura longtemps. Puis, soudain, il releva la tête, passa brusquement son mouchoir sur son visage luisant de larmes, aspira quelques larges bouffées d'air.

—Pardonnez-moi, Claire, dit-il, c'est fini.

J'étais venu ici, espérant encore malgré tout. Cette brusque décision que vous me signifiez m'a accablé. J'ai éprouvé un étouffement, une angoisse... Je ne croyais pas qu'on pouvait tant souffrir ! Maintenant c'est passé... je suis fort... que faut-il que je fasse ?

—Me ramener chez moi, à quelques minutes d'ici. Donnez-moi, votre bras.

Le jeune docteur se leva, et ils s'en allèrent à pas lents à travers le faubourg endormi.

La nuit était complètement noire. Pas un bruit ne traversait le silence qui prenait à cette heure une grandeur émouvante.

Tous deux se taisaient, sentant l'inutilité de toute parole banale après ce qu'ils s'étaient dit.

Parfois l'un ou l'autre tressaillait sous un léger frisson.

Quand ils furent arrivés devant la maison des Delaroche, Claire dégagea son bras.

Ils restèrent immobiles, face à face.

Leurs yeux n'osaient se rencontrer.

Un ouvrier légèrement ivre passa sur le chemin.

Ils attendirent qu'il se fut éloigné, heureux de cet incident qui leur permettait de reculer le dénouement. Mais il fallait y arriver.

Claire prit une résolution énergique, mit la clef dans la serrure, entr'ouvrit la porte ; puis elle tendit la main à Georges.

—Adieu... Georges, dit-elle d'une voix étouffée.

—Adieu... Claire, répondit le docteur, sombre comme la mort ; et prenant la petite main, il la colla un instant contre son cœur, et la pétrit dans une étreinte suprême.

—Alors... pour jamais, murmura-t-il, et une flamme jaillit dans ses yeux désespérés.

—Pour jamais ! répondit une voix qui s'évanouit dans l'air.

La petite main s'était retirée, la robe disparut dans un glissement presque aérien. La porte s'était doucement refermée.

Le docteur, resté seul, demeura un moment immobile.

A ce moment une pluie qui menaçait depuis quelques instants se mit à tomber, d'abord en larges gouttes espacées, puis presque aussitôt en masses abondantes, inondant la chaussée, étalant des flaques, changeant les ruisseaux en torrents.

Georges avait retiré son chapeau, et la tête renversée, recevant avec avidité l'eau du ciel qui tombait ainsi, drue et rebondissante sur son front et sur son visage, il s'en allait comme un insensé, à travers les ténèbres.

Pendant que ces événements se passaient à Lyon, M. Dubois se sentait envahi par une tristesse croissante.

Maintenant il ne sortait plus que rarement, et se confinait dans sa lugubre maison de la rue de Boulogne.

L'état de sa santé inquiétait ses serviteurs, et Baptiste, son domestique, lui avait respectueusement demandé la cause d'un affaiblissement qui lui donnait une réelle inquiétude. M. Dubois avait essayé de rassurer le bonhomme en alléguant son ancienne maladie de foie, mais il n'était point parvenu à le convaincre.

—Monsieur a quelque chose là, se répétait à lui-même le vieux serviteur, en mettant son doigt à la place du cœur, et s'il n'y a pas de changement, nous ne le conserverons plus longtemps.

En effet, les traits du vieillard étaient sensiblement altérés : des rides profondes creusaient ses joues décharnées ; ses yeux mornes s'enfonçaient sous l'arcade sourcilière, il marchait la tête toujours baissée, creusant la poitrine, et sa haute taille se voûtait chaque jour d'avantage.

Il touchait à peine aux mets qu'on lui servait, restait de longues heures en méditations dans son fauteuil, en proie aux mêmes idées, qui, tournant à l'obsession, le harcelaient la nuit de cruelles insomnies.

Après un moment d'espoir, il s'était senti repris par les plus sombres pensées. Les révélations de Latouche l'avaient atterré.

Il se disait que le policier avait deviné juste, que les Delaroche avaient dû aller jusqu'au crime, sans doute, et quand il se penchait sur cette inconnue, il en éprouvait un vertige d'horreur qui le maintenait frissonnant et pâle, la gorge étranglée d'angoisse sourde, et on l'entendait murmurer pendant longtemps ces deux seuls mots, toujours les mêmes :

—Ma fille !... ma fille !

Un après-midi qui était ainsi enseveli dans les plus noires réflexions, Baptiste entra dans le cabinet et vint poser une lettre sur le bureau.

Un coup d'œil jeté sur son maître lui fit comprendre qu'il était encore en proie aux pensées qui le tuaient ; il se retira lentement avec un regard de pitié, navré.

M. Dubois avait avancé négligemment la main.

Toutes les formes de la vie extérieure qui ne se rapportaient pas au seul objet de sa pensée actuelle le laissaient indifférent.

Mais il n'eut pas plus tôt reconnu l'écriture qu'il tressaillit, un flot de sang à la face ; avidement, d'une main qui tremblait, il déchaucha l'enveloppe et lut :

“ Mon cher père,

“ Une série d'événements, dont l'enchaînement fait croire à une implacable fatalité, m'a jeté dans une des situations les plus affreuses que puisse connaître un homme... Vous n'ignorez pas cette situation, et vous avez dû, plus d'une fois déjà, songer à ce qu'elle comportait de tortures pour votre fils... Je sais que toute idée d'union est impossible et j'aime comme un fou, j'aime à en mourir... ”

“ Ce n'est point un enfant de dix-huit ans qui vous parle, mon père, un enfant qui se guérira peut être demain de son amour comme on se guérit d'une rage de dents... ”

“ Non, c'est un homme qui a déjà vu la vie, qui a déjà souffert, et qui se sent atteint jusqu'au fond de l'être... ”

“ Les forces humaines ont des bornes... Je suis en ce moment désespéré, découragé, incapable de faire quoi ce soit... J'ai besoin de m'en aller, n'importe où, de partir droit devant moi. ”

“ Je suis en ce moment à Marseille, et c'est près du paquebot que je vous écris cette lettre qui, je le sais, vous causera beaucoup de peine. ”

“ J'ai moi-même pleuré en l'écrivant, à la pensée de votre vieillesse ainsi délaissée... Mais il le faut... J'ai besoin de cette fuite ”

dans l'inconnu pour calmer mon cœur affolé... Au revoir, mon père, et pardonnez !...

— Votre fils, malheureux jusqu'à la mort !

— Georges Montbréal

M. Dubois laissa retomber ses bras quand il eut achevé sa lecture, un nuage passa devant ses yeux.

Il demeura un moment sans mouvement, comme assommé ; puis un gémissement, profond et sourd comme un râle sortit de sa poitrine où brusquement il porta les mains.

Il venait, en effet, d'éprouver au cœur une sensation d'atroce déchirement.

L'épreuve était à son comble.

Il laissa retomber sa tête dans ses bras, et le front sur l'acajou froid de son bureau, resta un instant ainsi.

Sur l'ivoire de son crâne, on voyait le réseau des veines se gonfler, comme prêtes à crever.

Il haletait, la bouche sifflante, et tout à coup, il glissa de son fauteuil sur les genoux.

Alors, levant les yeux au ciel, dans l'élan d'une suprême prière, ce grand vaincu, écrasé, appela la miséricorde divine à son secours.

— Pitié ! cria-t-il. Pitié mon Dieu ! Vous voyez ce que j'endure depuis des mois... Abrégez mon supplice et rappelez-moi à vous !

Oui, je le confesse, c'est mon orgueil qui m'a perdu. C'est mon orgueil que je traîne devant vous pour le flétrir ; mon orgueil détestable que je foule sous mes pieds !

Oui j'ai voulu m'arroger votre droit de justicier éternel, et vous m'avez châtié, mon Dieu !... car nul sur la terre n'a le droit d'être impitoyable...

— Vous m'avez puni, j'ai perdu ma fille, et j'ai perdu mon petit-fils, et comme si la mesure n'était pas suffisante, voici que je perds aujourd'hui le dernier de mes enfants... L'expiation n'est-elle pas complète ainsi. Seigneur ? Voyez, je n'ai plus rien à vous donner... et je ne sais plus vous dire qu'un mot : " Pardon !... Pardon... Pitié !..."

Et il martelait le bureau de son front à le faire saigner ; ses phrases étaient jetées dans des hoquets, et les larmes inondaient son visage ravagé, méconnaissable, avec ses mèches de cheveux blancs éparpillées.

C'était bien un tragique spectacle que l'humiliation de cette volonté traquée et palpitante, qui se retournait vers le Juge des juges, et l'invoquait dans un cri éperdu avec des pleurs de sang !

Il se tut. Les yeux vagues, il demeurait inerte, après cette crise de désespoir, quand tout à coup une rumeur de voix bruyantes, de portes ouvertes et fermées, lui fit tourner la tête.

L'habitude invétérée de la correction lui fit, en quelques gestes rapides, rajuster le désordre de sa toilette.

A cet instant, on frappa à la porte.

Il avait à peine dit " Entrez " que la porte s'ouvrait toute grande, vivement poussée du dehors, et qu'un petit bambin de huit ans, blond et rose dans un costume de marin breton, apparut sur le seuil.

L'animation colorait ses traits, ses joues étaient pourpres et ses yeux brillaient ; mais la vue du cabinet sévère et du grand monsieur, vêtu tout de noir, l'intimida brusquement dans son élan.

M. Dubois s'était arrêté, stupéfait, le cœur battant, croyant comprendre, mais n'osant espérer.

Alors une jeune fille blonde, très élégante, qui suivait l'enfant, se pencha à son oreille, lui dit quelques mots pour le rassurer, et le poussa doucement vers le vieillard,

— Grand-père !... grand-père !... fit le petit en tendant les bras.

— Gaston !... mon petit-fils !... C'est toi !...

Et le magistrat, que l'émotion trop vive avait forcé de s'asseoir, ou plutôt à se laisser tomber dans un fauteuil, attira vers lui le gamin, et l'enlaçant dans ses bras tremblants, l'étreignit comme un fou sur sa poitrine.

Puis il se mit à le dévorer de baisers, embrassant tour à tour ses cheveux, ses joues, ses oreilles, son cou, dans une explosion furieuse de sa paternité longtemps comprimée.

— Mon Gaston... mon enfant cheri... c'est toi... Oh ! oui, c'est toi... comme tu lui ressemble !...

Quand tu regardes ainsi, je crois encore voir ses yeux... Et ta bouche et ton sourire... C'est ainsi qu'elle souriait !

Oh ! pauvre ange, que je ne voulais pas connaître... Tu devrais bien m'en vouloir...

Il prononçait ainsi des phrases hachées et ne se lassait pas de promener sur l'enfant ses mains ravies, et comme fondues en caresses.

A la porte, les nouveaux venus, que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnus, Fil-d'Acier et miss Edith, contemplaient silencieusement cette scène, le cœur remué profondément.

Quand les premières effusions se furent apaisées, le vieillard se tourna vers Fil-d'Acier, et s'excusant de son premier trouble, demanda des explications.

Alors l'ex-saltimbanque fit un récit bref des événements que nous

connaissons, parla de la part que miss Edith avait prise aux recherches et termina en présentant l'Américaine au magistrat.

M. Dubois s'inclina devant la jeune femme, et d'une seule phrase pleine d'émotion la remercia :

— C'est un peu la vie que je vous dois, mademoiselle, dit-il ; Dieu seul pourrait vous payer comme vous le méritez ; puis s'avancant vers Fil-d'Acier, il lui prit la main, et la serra d'une étreinte vibrante.

— Merci, mon ami, vous aviez fait une faute, mais il n'y a que les braves cœurs qui sachent réparer comme vous celles qu'ils ont commises.

L'enfant à ce moment s'était approché.

— Mon fils, dit le vieillard, on le prenant dans ses bras, embrasse bien fort ceux-là qui t'ont sauvé.

Et il ajouta :

— Oh ! si ta pauvre mère était là... Mais qui saura jamais ?

— Ah ! monsieur le juge, s'écria Fil-d'Acier, en interrompant avec une mâle assurance, vivante ou morte, je vous promets de vous dire où est Mme de Serlay... Et quant à ceux qui trempent dans cette affaire, je m'en charge, ils auront leur tour.

— Dieu vous entende ! fit le vieillard d'une voix profonde. Et si l'heure de la justice doit sonner qu'elle sonne !...

TROISIÈME PARTIE

I

Lorsqu'on arrive à Lyon par la gare de Perrache, située sur le Cours du Midi, les premiers établissements qui attirent le regard du voyageur sont les immenses brasseries installées à droite et à gauche de l'escalier quasi-monumental du débarcadère.

C'est un lieu de rendez-vous pour beaucoup de Lyonnais ; le dimanche surtout s'y rendent en foule les ouvriers, — les *canuts* de la Croix-Rousse.

Comme l'établissement est relativement éloigné de leur quartier, il sert de but à leur promenade.

Cet après-midi de commencement d'août, vers quatre heures du soir, la brasserie était peu garnie de consommateurs. L'absinthe, le vermouth et autres apéritifs malsains ne se prennent guère avant cinq heures.

Cependant, à quelques-unes des tables de bois ciré qui composent le matériel de cet immense café s'installaient peu à peu d'habituels clients.

Dans le fond de la salle, à gauche, deux hommes bien vêtus causaient bas gravement.

L'un deux, celui qui paraissait le plus âgé, portait une longue barbe grise, surmontée d'épaisses moustaches, qui noyait le bas de son visage, tandis que ses yeux se dissimulaient derrière des lunettes bleues.

Il était ainsi difficile de lui trouver une physionomie d'un caractère marquant d'autant plus qu'il s'enveloppait encore d'un nuage de fumée odoriférante, produit d'une superbe pipe de bruyère.

L'autre personnage, moins âgé, quoique grisonnant aussi, avait l'air sévère et les allures un peu raides qui caractérisent l'officier en bourgeois ; il fumait simplement une cigarette.

— Vraiment, dit celui dont la longue barbe blanche encadrait le visage, c'est bien à vous, mon cher Delâtre, que je dois d'avoir réussi.

— Oh ! le hasard s'en est mêlé.

— Très peu ; sans vos recherches intelligentes dans les hôtels de Lyon, et sans votre merveilleuse aptitude à vous souvenir des traits aperçus seulement sur des photographies, je restais bêtement à Genève, où je m'enferrais ; peut-être même serais-je allé plus loin encore.

— Cependant vous étiez à peu près sur la piste.

— Oui, mais déjà, j'avais dépassé le but.

Aussi, quand j'ai reçu votre dépêche vous ne pouvez vous imaginer ma joie, cela m'a rajeuni de vingt ans !

En une heure, j'ai bouclé ma malle, réglé mes comptes à l'hôtel et pris l'express.

Et cependant, moi aussi, j'avais visité quelques hôtels et pas mal de cafés à mon passage ici ; je ne suis parti pour la Suisse qu'après quatre jours de recherches, et seulement lorsque vous m'avez promis de vous occuper personnellement de cette affaire.

Par exemple, je dois à la vérité de dire qu'à Genève j'avais retrouvé la trace des oiseaux en question.

Un gros homme à l'air bête et bourru, une femme au regard sournois, une grande jeune fille mince, très jolie, l'air maladif, tous ayant un accent parisien prononcé, ce devait être, ce ne pouvait être que cela.

Malheureusement, ils n'étaient demeurés que vingt-quatre heures à l'hôtel, puis ensuite s'étaient dirigés sur Berne.

Mais à Berne, bernique ! personne ne les avait vus ; je revins à Genève bredouille.

Ah ! sans ces quinze jours de maladie qui m'ont retenu à Paris !

A ce moment, le vieillard posa vivement sa pipe sur la table, et s'interrompit subitement en voyant entrer un consommateur sur lequel il fixa des regards persistants et scrutateurs.

Guidé par ce regard, son compagnon jeta, à son tour, un rapide coup d'œil sur le nouvel entrant, mais il dit aussitôt :

— Non, non, mon cher Latouche, ce n'est pas notre homme.

M. Latouche, car c'est lui, en effet, que nous retrouvons à Lyon, affublé d'une barbe blanche et d'une paire de lunettes bleues, sourit et reprit sa pipe.

Il convient, d'ailleurs, de dire ici quel était le compagnon de l'ex-policier, et par suite de quelles circonstances les deux hommes se trouvaient attablés à la brasserie.

On se souvient qu'après la perquisition audacieusement opérée à Passy chez les Delaroche par Fil-d'Acier, Zanzibar et le père Latouche, ce dernier s'était rendu à la gare de Lyon, et avait acquis la conviction que ceux qu'il avait mission de suivre et de surveiller s'étaient embarqués à destination de cette ville.

Il se préparait à partir lui-même, dès le lendemain matin quand une malencontreuse attaque de goutte vint le clouer dans son fauteuil et l'y retint pendant quinze longues journées.

Dire ce que l'ex-policier se fit de mauvais sang pendant ces heures d'inaction forcée serait superflu.

On le devine sans peine, étant connus son caractère, son tempérament actif et l'espèce de passion qu'il nourrissait pour son ancienne profession.

Enfin, grâce à des soins énergiques, il se retrouva sur pieds, alerte comme auparavant ; il put partir.

Dix heures après son départ de Paris, l'express le déposait à Lyon-Perrache, où après s'être installé rapidement dans un hôtel confortable situé près de la place Belcourt, il commença immédiatement ses recherches.

Mais comme il venait de l'avouer, elles furent infructueuses, ou à peu près ; le seul résultat qu'il obtint fut d'apprendre la nouvelle fuite de ceux qu'il cherchait.

Le hasard, le souvenir plutôt, l'avait servi pourtant, et son séjour à Lyon ne fut pas complètement inutile.

Deux jours après son arrivée, il se trouva tout à coup, dans un café, rue de la République, face à face avec un de ses anciens collègues et amis de Paris, l'inspecteur principal Delâtre, devenu chef de la sûreté à Lyon.

Sans hésiter et après quelques mots de reconnaissance sympathique. M. Latouche ne craignit pas de confier à la discrétion du policier et de l'ami le secret de son voyage.

Il le pria même de l'aider officieusement dans ses recherches.

Delâtre promit, se mit à l'œuvre le lendemain matin, et il réussit à retrouver Delaroche, ou plutôt Merlin.

Cependant la conversation continuait, très intéressante, entre les deux hommes, quand Delâtre l'interrompit soudain d'un clignement d'œil significatif.

— Attention, dit-il en même temps, voici l'homme.

Et tournant la tête avec une négligence affectée, il désigna du regard à son collègue un gros homme au visage entièrement rasé, à la mise cosuée d'un riche rentier qui, lentement, se dirigeait vers la table qu'ils occupaient.

— Ah ! vous arrivez à merveille, mon cher monsieur Chardin, fit Delâtre d'un air affable.

— Et pour quoi cela ? demanda le nouvel arrivant, qui n'était autre que Delaroche.

— Parce que je vais pouvoir vous présenter au vieil ami dont je vous ai parlé déjà, et qui, je vous l'ai dit aussi, est un véritable guide, expert en matière financière, en même temps qu'un profond savant.

— Vraiment ; je serai très heureux dans ce cas de faire connaissance avec vous, monsieur, répliqua Delaroche en tendant la main à M. Latouche qui, d'une voix douce et déguisée, répondit très aimablement :

— Moi aussi, monsieur, car j'ai déjà eu l'honneur d'entendre parler de vous.

De plus, et sans rechercher absolument les affaires, je suis toujours heureux d'en traiter lorsqu'elles sont avantageuses, et que je sais avoir affaire à de très honnêtes gens, comme vous, par exemple.

— Enchanté, flatté, très flatté ! fit Delaroche.

Alors, vous permettez ?

En disant cela, il prit place, sans façons, à la table de ses nouvelles connaissances et commanda aussitôt une absinthe.

Puis la conversation s'engagea, lente d'abord, un peu entrecoupée, hachée jusqu'à ce qu'elle s'animât progressivement, grâce à la question d'argent que Latouche eut le talent de ne point amener lui-même.

Mais Delaroche alléché par ce que lui avait dit Delâtre, bientôt ébloui aussi par les conceptions véritablement merveilleuses d'audace

que développait savamment Latouche qui jouait serré ; Delaroche, disons-nous, en vint bientôt à désirer très vivement d'entrer en relations d'affaires avec son interlocuteur.

Latouche, très fin, avait retrouvé toute sa verve d'autrefois, toute sa science de policier hors ligne. Il se fit prier un peu d'abord ; puis, bientôt, enveloppa tout à fait son bonhomme dans les rêts de son esprit et de ses combinaisons.

Delaroche, grisé par l'appât du gain, ressaisi par cette soif de l'or qui l'avait perdu déjà, et d'ailleurs, confiant comme un imbécile vaniteux, dit à peu près le chiffre de sa fortune, l'exagérant plutôt, et laissant deviner un appétit de métal insatiable.

Il parla aussi de son intérieur, de sa femme, une femme de tête dont il fallait toujours écouter les avis, enfin de sa fille Claire, si jolie, qu'ils aimaient tant tous deux, et qu'ils voulaient très riche.

Puis il émit l'idée de se fixer définitivement près de Lyon, qu'il venait seulement de quitter après l'avoir soi-disant habité pendant trois ans.

Et comme Latouche et Delâtre l'écoutaient tous deux avec un air à la fois naïf et très intéressé, tout en ponctuant ses phrases de réflexions familières et prud'hommesques à dessein, il fut tout à fait séduit et devint expansif.

Il conclut bientôt en invitant ce cher monsieur Duchemin—nom qu'avait pris l'ex-policier de Passy—à venir déjeuner chez lui, à la Mulatière, le lendemain.

Après quelque hésitation apparente, Latouche accepta, tout en se confondant en remerciements exagérés, puis les trois hommes se séparèrent.

Le lendemain, vers onze heures du matin, le policier se présentait à Mme Delaroche sous les apparences trompeuses d'un bon vieillard, et se plaçait à table entre la maîtresse de la maison et sa fille.

Le repas fut gai, cordial.

La bonne humeur, l'indulgente bonté du nouvel ami de son mari conquièrent assez vite la méfiante Mme Merlin et, lorsque le café dégusté, Claire fatiguée se leva pour aller se reposer un peu dans sa chambre, les trois convives étaient prêts à parler d'affaires sérieuses.

Une heure plus tard, Latouche se retirait, investi de la pleine confiance de son hôtesse, et non sans avoir promis de revenir le lendemain pour terminer une opération de transfert des titres dont il allait se charger.

Cela devait donner des résultats superbes, au moins trente pour cent de bénéfice net.

Après cette opération, on en ferait une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que les Delaroche, immensément riches, pussent mener la vie seigneuriale, rêvée en leurs nuits enfiévrées.

Dès que l'ex-policier se retrouva sur la route qui va de la Mulatière à Lyon, le long du Rhône, et qu'il se jugea assez loin de l'habitation pour n'être plus vu, il ne put retenir un geste de satisfaction qui lui était familier.

— Bien joué, mon petit Latouche, fit-il en se frottant vigoureusement les mains.

Cette fois, je les tiens... Demain, il y aura du nouveau, c'est bien certain.

A moins que... reprit-il aussitôt moins allègrement, à moins que nous ayons tous commis une épouvantable erreur ?

Auquel cas, je ne serais plus qu'un vieil imbécile.

Mais ces doutes, propres aux gens prudents qui ne croient au succès que lorsqu'il est définitif, ne tinrent pas longtemps contre la véritable satisfaction qu'éprouvait l'ex-policier.

Quand il arriva, une demi-heure plus tard, sur le cours du Midi, et qu'il pénétra dans une brasserie où il savait retrouver Delâtre, celui-ci s'aperçut vite de l'expression joyeuse empreinte sur sa physionomie.

— Oh ! oh ! dit-il, je vois d'ici que cela va bien ?

— Très bien, on ne peut mieux, mon cher Delâtre.

Demain nous serons fixés au moins sur un point important qui deviendra certainement le point de départ de l'instruction.

Tout doit se déduire fatalement de ce que j'apprendrai touchant la fortune de ces gens-là.

D'ailleurs, je vais vous raconter cela en vous offrant à dîner, si vous le voulez bien.

En terminant, il entraîna son ami dehors, le conduisit dans un des meilleurs restaurants de la ville, et tous deux s'attablèrent.

Latouche dit l'accueil aimable de la soi-disant Mme Chardin, l'aménité, la grâce déployée par la jeune fille, la gaieté facile qui n'avait cessé de régner.

Enfin il en arriva au point important de son récit.

Et baissant prudemment la voix, bien qu'ils fussent éloignés des autres consommateurs, il en vint aux détails d'affaires.

Quant il eut terminé, le café fumait dans les tasses ; les deux policiers redevenus silencieux, le dégustèrent en gourmets, puis se levèrent pour se rendre au bureau télégraphique comme il venait d'être convenu.

Il était à peu près neuf heures et demie du soir quand les deux amis pénétrèrent dans le hall réservé au public.

L'heure de la fermeture était très proche, un seul employé demeurait encore à son guichet, attardé par un règlement de comptes.

Cependant Delâtre et Latouche n'étaient pas seuls dans le bureau : une jeune femme penchée sur la tablette qui sert de pupitre rédigeait d'une main fébrile une dépêche assez longue.

Etonné de sa présence, et d'ailleurs curieux comme doit l'être tout homme de sa profession, M. Latouche s'approcha discrètement, mais de façon à pouvoir lire.

Il n'avait pas achevé de déchiffrer l'adresse qu'il tressaillit violemment et que, avec une sorte d'anxiété, il se pencha vers l'inconnue pour mieux voir son visage.

Il eût peine à réprimer une exclamation de surprise en la reconnaissant tout à coup.

Cette jeune femme était Claire Delaroche et elle adressait une dépêche à M. Georges Montbréal, docteur-médecin, à Passy.

Que se passait-il donc ?

Comment cette jeune fille qu'il avait vue si tranquille, chez ses parents, le jour même, se trouvait-elle à cette heure avancée aussi loin de sa demeure ?

Il n'eut pas tout le loisir d'y penser en ce moment, car l'employé du télégraphe, pressé maintenant de partir, réclamait la dépêche qu'il adressait à Me Bernard, notaire à Paris, pour lui demander les numéros des titres ayant appartenu jadis à Mme de Serlay.

D'ailleurs pendant qu'il se penchait au guichet, la jeune femme disparut, emportant sous son bras un volumineux paquet ; c'est du moins ce que remarqua M. Delâtre qui l'observait par habitude.

Or, voici ce qui avait amené Claire Delaroche, ou plutôt Merlin, à se trouver si tard loin de la Mulatière, et dans un bureau de télégraphe.

Après le départ de M. Latouche qui, sous les traits d'un vieillard respectable, était si vite entré dans la confiance de Mme Delaroche, la jeune fille, irrévocablement décidée à exécuter le projet désespéré qu'elle avait confié à celui qui était son fiancé devant Dieu, pria ses parents réunis dans la salle à manger de l'écouter avec attention.

Elle avait l'air si tristement solennelle en disant cela que les deux misérables, qui nourrissaient pour cette enfant unique un amour allant jusqu'au culte, tressaillirent d'une égale et douloureuse impression.

Elle s'assit, parut se recueillir un instant pendant lequel toute sa vie repassa rapidement dans son esprit.

Le souvenir de sa dernière entrevue avec Georges lui revint aussi plus précis ; elle se rappela mot à mot ce qu'ils s'étaient dit en cette heure inoubliable, et son cœur se gonfla d'amertume et de joie, tout ensemble.

Dire qu'elle était tant aimée, qu'elle aimait si tendrement, et qu'il fallait qu'elle sacrifiât cet amour, qu'elle-même broyât volontairement son cœur ?

D'ailleurs, elle espérait vaguement, et tout au fond de soi que son martyre serait court.

Chaque jour sa santé, chancelante déjà, déclinait encore ; elle pensait, non sans raison peut-être, que les privations inhérentes à la vie du couvent qu'elle allait adopter suffiraient à éteindre, à briser les dernières forces que sa jeunesse opposait à la mort.

Ainsi seraient finis son rêve et son malheur ; ainsi s'enfouiraient à jamais son amour, les douloureux secrets qu'elle avait cru surprendre, et aussi la honte dont elle se sentait échappée.

Cependant avant de se séparer du monde, elle voulait tout savoir, elle voulait sonder jusqu'au fond, si horrible fût-il, l'abîme moral qu'elle avait entrevu.

Peut-être subsistait-il en elle, comme en tout être humain, surtout lorsqu'il est jeune, un ultime et secret espoir de s'être trompée.

Alors, tout ce qui semblait, à cette heure cruelle, irrémédiablement perdu deviendrait possible.

Comme les autres femmes, elle pourrait posséder sa part de bonheur et d'amour.

Il fallait avant tout qu'elle sût à quoi s'en tenir.

— Mon père, et vous, ma mère, commença-t-elle lentement, je vous ai priés de m'écouter parce que j'ai pris, depuis hier, une détermination grave.

Considérant avec réflexion l'état très précaire de ma santé qui me défend toute émotion intime ou violente, et craignant d'y être souvent exposée ici, je vous demande respectueusement de bien vouloir m'accorder l'autorisation d'entrer au couvent.

— Au couvent ! cria Mme Merlin.

— Au couvent ? répéta son mari comme un écho fidèle.

— C'est mon plus cher désir.

Peut-être pourrais-je ajouter, sans vous déplaire, que profondément déçue dans une affection qui est le secret de mon cœur, je renonce à tout ce qui peut être joie sur cette terre.

A ces mots sa voix trembla.

— Que veux-tu dire, de quelle affection parles-tu ? demanda Mme Merlin troublée.

— Vous le savez, ma mère. Mais à quoi bon le répéter, puisque moi-même, et pour des motifs qui vous touchent de très près, j'ai renoncé à cet amour, j'ai volontairement broyé mon cœur en éloignant de moi l'homme que j'aime, pour ne le point associer à ma honte.

— Que dit-elle ? fit Merlin tout ahuri et tout pâle. Quoi, des motifs qui nous touchent de près, de la honte ?

— Allons, Claire, ma chère enfant, explique-toi d'une façon plus précise, dit doucement Mme Merlin qui, elle aussi, avait pâli, et dont l'anxiété croissait de minute en minute.

Tu dois comprendre que nous ne t'accorderons le consentement que tu sollicites à une seule condition, et non pas sans un profond chagrin, crois-le.

Il faut pour cela que tu nous prouves par des arguments puissants, irrésistibles en quelque sorte, l'utilité, la nécessité de cette résolution.

Autrement cet entretien pénible devrait s'arrêter là, et sur notre refus formel, n'est-ce pas Delaroche ?

En disant cela, Mme Merlin se leva, l'air sévère.

— Je suis absolument de ton avis, ma chère femme, appuya son mari qui, lui, n'osa pas se lever, mais dont les mains tremblaient d'épouvante.

— Eh bien ! puisque vous m'y forcez, je parlerai, reprit Claire en se dressant à son tour, et en fixant sur ses parents effarés des regards brillants de fièvre et aussi de fierté dédaigneuse.

— Si, de moi-même, continua-t-elle, j'ai renoncé au seul motif que j'aie encore de vivre, c'est que je me crois désormais indigne de devenir la compagne d'un honnête homme.

Depuis que je suis sortie de pension, j'ai vu se passer devant mes yeux d'étranges choses ; malgré moi, j'ai entendu des lambeaux de conversation si épouvantables que, tout d'abord, j'ai refusé de m'y arrêter.

Mais vos déplacements continuels et précipités semblables à des fuites, vos changements de nom demeurés inexplicables pour moi, votre fortune subitement accrue, tout cela m'a forcé de réfléchir.

C'est le résultat de ces réflexions, le groupement de tous les indices que j'ai recueillis, sans l'avoir cherché, qui m'ont conduite à penser qu'il avait dans votre existence un secret honteux, criminel peut-être...

— Oh ! qui a pu te dire... quelle pensée a pu faire naître de tels soupçons ? interrompit Mme Merlin.

Claire l'arrêta d'un geste empreint d'une telle autorité que la misérable mère se tut subitement, et demeura les yeux baissés, comme déjà courbée sous le poids du déshonneur qui allait l'accabler.

— Laissez-moi continuer, ma mère ; il faut qu'à cette heure décisive, je dise tout...

Oui, je le répète, j'en suis arrivée à la presque certitude qu'entre vous et la société, entre moi et l'honneur d'un honnête homme, il y a un abîme, un crime !

Si cependant Dieu avait voulu seulement m'éprouver, si vraiment je m'étais trompée et croyez que je le souhaite du plus profond de mon cœur, expliquez-moi donc tout ce que vous avez fait depuis quelques années, dites-moi toute la vérité, éclairez le mystère qui m'environne.

J'ai le besoin et le droit de tout savoir puisque je suis votre enfant.

Oui, je veux savoir si je puis encore porter la tête haute, affronter sans rougir les regards des honnêtes gens, je veux enfin savoir si, moi aussi, j'ai le droit d'aimer, d'être heureuse et respectée.

Ou bien, continua-t-elle, la voix subitement attristée et pleine de résignation, faut-il que je passe ce qui me reste de jours à vivre en priant pour vous Celui qui peut seul vous absoudre ?

Et comme ses parents la regardaient, blêmes tous deux, angoissés et incapables de répondre à cette sorte de sommation vertueuse, elle s'assit, brisée par l'effort moral qu'elle venait de faire.

— Ma fille, dit enfin Mme Merlin d'un accent qu'elle s'efforça d'affermir et de rendre sévère, nous ne voulons pas répondre à de pareilles questions.

Les rôles seraient intervertis, comme vos paroles sont déplacées.

Si les changements volontairement et brusquement amenés dans notre existence vous ont surpris, il doit vous suffire que votre père et moi les ayons jugés nécessaires, sans que pour cela votre imagination malade vous suscitât d'aussi odieuses suppositions à notre égard.

Nous n'avons pas à nous défendre contre notre enfant, elle n'a pas à nous juger.

C'est là tout ce que j'ai à vous dire.

— Très juste, osa dire Merlin qui, voyant sa femme se diriger vers la porte, avec un air de dignité blessée, se leva pour la suivre.

Mais Claire se releva en même temps que lui, le saisit par le bras, et d'une voix où sourdaient toutes ses cruelles appréhensions, toutes ses souffrances et son désespoir, elle lui cria :

— Mon père... mon père, je vous en supplie, vous qui m'aimez, dites-moi la vérité, rassurez-moi !

— Mais... je ne puis... je ne sais... ta mère seule...

— Dites-moi seulement si j'ai le droit d'épouser sans rougir l'homme que j'aime ?

— De qui parles-tu ?

— De M. Montbréal, le médecin, le beau-fils du juge d'instruction.

— Le beau-fils du juge d'instruction ?... Jamais, jamais ! s'écria Merlin, livide, et tout tremblant à l'idée de voir un magistrat s'introduire chez lui, dans sa famille.

Puis il essaya de se dégager, de fuir, sentant bien que le peu de sang-froid, de présence d'esprit qu'il avait pu conserver jusque là s'évanouissait.

Tout à l'heure, peut-être, il allait tout dire, malgré lui :

— Mon père, je vous en prie, reprit Claire en s'accrochant aux vêtements du misérable, et en se laissant glisser à ses genoux, dites-moi tout ce que vous avez fait, et pourquoi ; affirmez-moi que vous n'êtes coupable ni l'un ni l'autre ?

Mon père, je vous supplie à genoux, parlez ; il s'agit de ma vie tout entière.

— Jamais !

Et d'un mouvement brusque qui renversa Claire sur le parquet, il se dégagea et sortit rapidement.

Pendant un instant, la malheureuse jeune fille demeura ainsi accroupie, la tête enfouie dans ses mains, en proie à une douleur, à une prostration indicibles.

Puis la réflexion lui revint peu à peu, et avec elle, sinon le calme, tout au moins la résolution.

Elle n'avait plus d'espoir qu'en Celui qui est le suprême consolateur des grands affligés.

Elle lui vouait, dès cette minute, ce qui lui restait d'années à vivre et lui consacrait, sinon tout son cœur brisé, du moins ses actes et ses moindres pensées.

Elle se releva, passa lentement dans sa chambre et s'y enferma.

Au dîner, elle ne parut pas. Merlin et sa femme, encore sous l'impression terrible de ce qu'elle leur avait dit, n'osèrent l'appeler, ils demeurèrent craintifs, inquiets.

Même ils restèrent silencieux, craignant qu'elle ne les entendit, et d'ailleurs incapables de se tracer une nouvelle ligne de conduite, de prendre une détermination.

Malgré son audace, sa finesse et sa présence d'esprit habituelles, Mme Merlin avait été surprise, démontée par la soudaineté et la précision de l'attaque de sa fille.

Il fallait maintenant qu'elle se ressaisit, qu'elle inventât quelque histoire vraisemblable et bien combinée qui détruisait à coup sûr, et pour toujours, les terribles soupçons de Claire.

Il fallait aussi qu'elle expliquât leur refus de lui laisser épouser Georges Montbréal.

Quand à Merlin, il était complètement annihilé. Le repas s'acheva comme il avait commencé, sans que le silence lourd qui pesait sur eux eût été rompu.

De temps à autre, ils se regardaient longuement avec inquiétude, puis semblaient écouter les bruits extérieurs, l'oreille tendue vers la chambre de leur fille.

Mais ils n'entendaient rien ; Claire, sans doute, était couchée, endormie.

Pendant, vers neuf heures, la nuit tout à fait venue, leur anxiété commune s'accroissant, ils se levèrent, décidés à savoir.

— Allons voir ce qu'elle fait, fit Mme Merlin à voix basse.

A ce moment précis, un bruit de fenêtre violemment repoussée, accompagné d'un coup sourd comme celui d'une chute, les fit s'arrêter et tressaillir.

Ils demeurent immobiles, indécis, n'osant plus avancer ni reculer, n'osant plus surtout pénétrer chez leur fille.

Au sentiment de honte qui les terrassait se joignait maintenant la crainte d'un malheur, d'une catastrophe possible.

Ils vinrent se rasseoir, de nouveau silencieux.

Merlin, pour essayer de se donner du courage, se versa plusieurs petits verres de rhum qu'il avala coup sur coup, puis il en fit aussi prendre à sa femme.

Sous l'influence de l'alcool un peu de sang revint à leurs joues blêmes, ils se rassurèrent par degrés.

Enfin, une heure plus tard, Mme Merlin se leva et d'un pas délibéré marcha vers la chambre de sa fille.

Enhardi par l'exemple, son mari la suivit, portant une lumière.

Quand la porte fut grande ouverte, ils regardèrent et aussitôt restèrent épouvantés sur le seuil.

Les tiroirs des meubles, grands ouverts et bouleversés, le lit non défait, la fenêtre entr'ouverte et dont les vantaux battaient sous l'effort du vent, tout cela leur fit deviner l'effroyable malheur qui les atteignait, comme un châtiment mérité.

Claire avait disparu sans laisser de traces ni d'indications, sans même un mot d'adieu, sans un regret, peut-être ?

II

Fil-d'Acier, depuis qu'il avait retrouvé Gaston, considérant la première partie de sa mission comme terminée, avait fait ses adieux aux Marckesy.

D'ailleurs ceux-ci n'avaient point cherché à le retenir, ils savaient que ce serait inutile, que la présence de Fil-d'Acier ne pouvait être que temporaire, ainsi qu'il le leur avait toujours dit.

La séparation n'en avait pas été moins pénible ; l'ex-sergent était adoré de tous, et ils se faisaient difficilement à l'idée de ne plus le savoir parmi eux, de perdre son excellent cœur, sa verve endiablée, sa bonne humeur, sa gaieté fine et délurée.

On décida de marquer par un repas exceptionnel le jour triste des adieux, et ceci dérida quelque peu les fronts rembrunis.

Quand on fut au désert et que le champagne offert par l'ex-sergent moussa dans les verres, Fil-d'Acier se leva.

Selon l'usage il porta un toast au père Marckesy, et les applaudissements calmés, il annonça solennellement qu'une personne, désirant garder l'anonyme, offrait aux forains un prêt de vingt mille francs, sans intérêts et sans délai de remboursement, pour leur permettre de donner plus d'extension à leur cirque, qui déjà prospérait.

La généreuse anonyme, c'était miss Edith Baltimore.

Fil-d'Acier lui avait tant parlé des Marckesy, et en si bons termes que, dans un de ces élans d'excentrique bonté dont elle était coutumière, elle avait décidé d'être utile à ces braves gens.

Les forains, stupéfaits d'abord, accueillirent avec des transports de joie cette offre princière, et la tristesse que leur causait le départ de Fil-d'Acier se trouva, de ce fait, atténuée en partie.

Maintenant Fil-d'Acier était revenu à Vasset, dans les champs paternels, et il n'y était pas revenu seul, il avait amené Gaston de Serlay.

L'enfant, encore maladif et pâlot, avait besoin de réparer ses forces au grand air de la campagne.

Les longs mois de privations, les mauvais traitements, les marches forcées avaient débilité son organisation fragile.

Aussi M. Dubois, bien qu'il lui en coûtât beaucoup de se séparer si vite de l'enfant retrouvé, avait-il cédé à ces considérations supérieures et remis de nouveau son petit-fils aux mains de Fil-d'Acier.

Mais pour rendre l'absence moins lourde, il se faisait adresser deux fois par semaine des lettres très détaillées, et lui-même venait assez fréquemment.

Quand à l'ex-sergent de chasseurs il n'avait pas encore repris le travail des champs d'une façon régulière.

Bien que replongé dans ce milieu rustique qui lui rappelait ses plus anciennes habitudes d'enfance, le ressaisissait par les mille liens invisibles que la vie tisse entre les hommes et les choses, il ne parvenait point à retrouver son assiette morale.

Il avait été mêlé dans ces derniers temps à de si extraordinaires événements, tant de sensations diverses avaient traversé sa vie et de si douloureuses émotions l'avaient assailli qu'il demeurait meurtri.

Et tout cela n'était pas fini. Les Delaroche restaient comme un point d'interrogation sinistre, traînant derrière eux l'ombre d'un crime.

Or, de ce côté encore, il s'était engagé vis-à-vis de M. Dubois.

Il lui avait formellement promis de retrouver les misérables, de les traquer, de leur arracher leur secret.

Mais ce n'était pas seulement ces tristes préoccupations qui le poursuivaient, l'empêchant de s'associer au calme profond que dégageait autour de lui la nature, d'autres pensées plus obscures, mais plus douces, obsédaient son esprit.

Et, par une sorte de pudeur morale, innée en lui, et qui est le propre des âmes élevées et délicates, il refusait de s'y arrêter, il avait peur d'analyser ses sentiments.

Dès qu'il se sentait assailli par ce qu'il nommait, en son langage pittoresque, "ses imaginations", il s'efforçait d'opérer en lui-même une diversion violente.

Mais il luttait contre la puissance mystérieuse qui brise tout, qui triomphe toujours.

Plus il essayait de chasser de son esprit la pensée de miss Edith, plus elle s'imposait, à la fois douce, impérieuse, tyrannique, souveraine.

Au moment même où il se croyait le plus tranquille, un mot entendu, un objet regardé par hasard, une fleur, la couleur d'un chiffon, la nuque dorée d'une fille qui traversait la route, tout cela le ramenait violemment à l'absente.

Trop primitif pour s'analyser complaisamment, il subissait sans réaction la toute-puissante magie de l'amour. Miss Edith, avec son charme primesautier, sa grâce lumineuse avait creusé un sillon profond dans le vif de son cœur.

Et c'était de cela qu'il souffrait, le gars mâle et fier, s'obstinant à résister au sortilège, et frissonnant de la tête aux pieds quand un hasard faisait prononcer le nom de l'Américaine à ses côtés.

Une fois, sa mère, perspicace comme toutes les mères, avait glissé

une allusion indiscrette sur ce chapitre, non point qu'elle songeât à miss Edith, mais se doutant que quelque jolie fille avait tourné la tête à son garçon.

Aux premiers mots, Fil-d'Acier l'avait regardée d'un tel air qu'elle s'était tue aussitôt.

Ce jour-là, le sergent s'était levé de table, à peine le repas fini, et n'était rentré qu'à la nuit, le regard farouche, les sourcils froncés.

Et la bonne paysanne n'avait point recommencé.

Il est nécessaire de dire ici que peu après l'arrivée de Fil-d'Acier à Vasset, le fidèle Zanzibar était venu le rejoindre.

Fil-d'Acier savait l'attachement sans bornes que lui avait voué le pauvre nègre, et, sentant quel chagrin profond causerait la séparation à ce cœur d'enfant, il s'était décidé à lui dire de venir le retrouver à la campagne.

Zanzibar avait bondi de joie, pour un peu, il se fût agenouillé et eût baisé les mains de son compagnon.

Maintenant il vivait à la ferme où l'on n'avait pas été embarrassé de trouver un emploi à ses bras robustes.

Il avait vite conquis une immense popularité dans le pays, et, à trois lieues à la ronde, on parlait du nègre des Lorrains.

Lui se sentait profondément heureux, du matin au soir mêlé aux travailleurs, abattant des besognes énormes, suant au soleil avec la sérénité d'un bœuf.

Le petit Gaston s'était pris d'amitié pour cette grande chose noire qu'il trouvait toujours prête à exécuter ses caprices les plus exigeants.

Tantôt il montait sur le dos de Zanzibar, le faisant partir au galop pendant un kilomètre, et le saisissant par les oreilles, le faisant tourner à droite et à gauche comme un cheval.

La noire monture se prêtait merveilleusement à ces exercices de haute école.

D'autre fois, il fallait que le nègre le prenant dans ses bras, le lançât en l'air le plus haut possible, et c'était des cascades de rire, quand l'enfant projeté par ces mains vigoureuses se sentait partir dans l'espace pour retomber sur la poitrine de l'athlète comme sur un coussin grassement capitonné.

D'ailleurs, il retombait adroitement, n'ayant pas oublié les exercices qu'on lui avait appris.

Et il arrivait parfois à Fil-d'Acier qui suivait ces jeux, assis sur banc de pierre placé devant la maison, de jeter un œil d'envie sur ces éclats bruyants, sur cette joie saine d'un enfant et d'un simple et de murmurer entre ses dents en regardant Zanzibar :

—Il est heureux, lui !

Un après-midi Fil-d'Acier prit avec lui Gaston qui, maintenant, se portait à merveille, et tous deux s'en allèrent dans les champs du côté où étaient les travailleurs.

Il faisait un temps admirable.

Dans le ciel d'un bleu profond, splendide, couraient çà et là des petits nuages pommelés, légers comme des flocons d'ouate.

La végétation puissante faisait sortir ses trésors des entailles de la terre, et c'était partout une débauche de verdure qui se mélangeaient, se fondaient, s'étageaient pour former un décor ravissant.

Le long de la rivière aux limpides circuits, les peupliers dressaient leurs fûts élancés, empanachés de feuillage d'argent que le vent faisait frissonner doucement.

Les moissons grandissantes étalaient au soleil leurs tapis de mouvants épis où les souffles creusaient de molles ondulations.

Des attelages de bœufs traçaient les sillons d'un pas méthodique et lent.

Tout enfin rayonnait de la belle joie de l'été.

En présence de ce spectacle, Fil-d'Acier se sentait comme allégé. A ce moment, il traversait un petit bois de noisetiers et la fraîcheur délicieuse de l'ombre, sans qu'il s'expliquât pourquoi, chassait pour ainsi dire l'arrière-fond d'amertume qui, maintenant, l'assombrissait trop souvent.

Quand il arriva près du champ où se trouvaient les ouvriers, il aperçut Zanzibar juché tout en haut d'un chariot de foin qu'on chargeait. A demi-nu le nègre ruisselait de sueur.

Dès qu'il vit Fil-d'Acier et Gaston, il leur adressa un bonjour retentissant.

Et comme il se retournait embrassant l'horizon d'un coup d'œil, il leva tout à coup les bras en l'air avec une expression de vif étonnement.

—O ! cria-t-il, siouperbe !... Très beau ! coup d'œil magnifique !

—Qu'est-ce que c'est ! demanda vivement Fil-d'Acier.

—Beaux chevaux... voiture... petite dame toute blanche.

—Qu'est-ce qu'il raconte ? se demanda l'ex-sergent intrigué.

Puis il courut à un monticule voisin, et la main sur les yeux, explora la route.

Zanzibar avait dit vrai.

Une victoria attelée de deux superbe chevaux noirs,—des Orloff qui avaient dû coûter vingt mille francs la paire—s'avavançait sur la route dans un nuage de poussière.

Une jeune femme vêtue de blanc, renversée sous une ombrelle aux reflets roses, occupait le fond de la voiture.

Les paysans, surpris par cette apparition d'élégance, avaient interrompu leur travail, et appuyés sur leurs fourches ou leurs faux, regardaient avec curiosité.

Mais cette curiosité se changea en stupéfaction quand ils virent tout à coup l'équipage, lancé au galop, s'arrêter brusquement devant eux, dans un cliquetis de chaînettes.

En même temps pour mettre le comble à leur étonnement, Zanzibar piquait un tête du haut de la charrette et faisait un double saut périlleux au risque de se rompre les reins.

Puis il se précipita vers la voiture, s'agenouilla dans une attitude d'adoration et prenant le bas de la robe de l'étrangère il la porta vivement à ses lèvres.

—Miss Edith, murmurait-il prosterné... oune ange du paradis du bon Dieu !

L'Américaine, car c'était elle, dut l'écarter en prenant dans ses fines mains gantées sa grosse tête crépue, puis sautant légèrement à terre, elle vint droit à Fil-d'Acier qui la regardait venir, immobilisé par la stupéfaction.

Quand elle fut près de lui, il prit vivement la main qu'elle lui tendait si gentiment et la serra en tremblant.

Il était devenu pourpre, de grosses gouttes de sueur s'amassaient aux creux de ses tempes, et sa langue paralysée se refusait à émettre aucun son.

Miss Edith, avec la pénétration innée de la femme, s'était aperçue au premier coup d'œil du trouble où sa présence imprévue avait jeté le pauvre garçon, et elle ne se pressait pas de l'en sortir, jouissant de son émotion, comme du plus flatteur et du plus sincère des hommages.

Enfin, elle en eut pitié.

—Eh bien ! je vois que vous ne m'attendiez point, fit-elle avec un joli sourire qui fit étinceler ses dents de nacre.

Oh ! je ne vous en veux pas, et c'est moi qui vous demande pardon de vous surprendre ainsi à l'improviste. Mais vous connaissez mon caractère, je suis toujours pour ce qui n'est pas ordinaire.

J'aurais pu, cela est certain, vous envoyer une dépêche bien claire, vous annonçant, avec tous les points sur les i, l'heure de mon arrivée. J'ai trouvé plus drôle de tomber du ciel, et rien que pour la réception abracadabrante que m'a servie votre Zanzibar, je ne regrette pas ce que j'ai fait.

Pendant qu'elle parlait ainsi, d'un ton enjoué, Fil-d'Acier avait eu le temps de recouvrer son sang-froid.

—Excusez-moi, miss Edith, dit-il, mais je m'attendais si peu...

—Inutile de me le dire, mon ami, je l'ai bien vu.

—Mais, puis-je vous demander par quel concours de circonstances vous vous trouvez dans notre pays ?

—Cela vous intrigue, n'est-ce pas ?

Eh bien ! je ne vous ferai pas languir trop longtemps. Connaissez-vous le château de Domfroid ?

—Oui, à une demi-lieue d'ici, tout en haut de la colline, on a de là une vue superbe.

—Il était, paraît-il, à vendre depuis six mois. Son dernier possesseur, le comte de la Fresnaye, étant mort sans enfants.

—En effet.

—Eh bien ! je l'ai acheté, tout simplement.

—Serait-ce possible ?

—Vous en jugerez vous-même, en venant m'aider dans mon installation ; car je compte sur vous, je vous en prévient.

Oh ! c'est tout à fait par hasard que j'ai découvert cela. J'attendais un jour chez Me l'Asquel, mon notaire quand je vis sur la muraille une affiche de propriété à vendre, avec vue à l'appui.

Je lis machinalement, et subitement je me souviens que Vasset est le nom du village où vous m'avez dit habiter.

Cette coïncidence me frappa. Depuis plusieurs jours déjà, — je vous l'avais promis quand nous nous sommes quittés — j'avais l'intention de venir vous voir et d'embrasser votre petit Gaston. Il y avait là un moyen tout trouvé d'arranger les choses.

Vous le savez, je ne suis jamais longue à me décider. Moins de quinze jours après ma visite au notaire, les formalités essentielles étaient accomplies, j'étais devenue châtelaine de Domfroid.

—Et, vous êtes arrivée ?...

—Hier seulement : j'ai pris juste le temps d'établir un campement sommaire, et me voilà !

Ah ça ! où donc est Gaston ?

Le petit homme, dès son arrivée, avait couru à travers champs dire bonjour au vieux père Lorrain.

On l'appela. Il revint aussitôt, ramenant le vieillard.

Et dès qu'il aperçut miss Edith, il courut à elle, se jeta dans ses bras, et elle le couvrit de baisers.

—A la bonne heure, il a une mine superbe à présent !

Puis Fil-d'Acier présenta son père qu'intimidait l'élégance de l'Américaine et qui s'avavançait en multipliant des petites révérences courtes.

Mais la jeune fille, en quelques phrases adroites, sut bientôt le mettre à son aise. En même temps, quittant la route, elle s'avavançait

au milieu des paysans, adressant un mot ou un sourire à chacun, ensorcelant tous ces simples par sa gentillesse délurée.

—Monsieur Pierre, dit-elle, en se tournant vers le sergent, je veux connaître votre mère ; est-elle en ce moment à la ferme ?

—Oui, oui.

—Et bien ! montez en voiture avec moi, nous allons la surprendre.

Fil-d'Acier n'avait point d'objections à présenter ; il obéissait, ne sachant pas, croyant vivre dans un rêve.

Et quand il fut installé dans la victoria au côté de miss Edith, les chevaux impatients l'emportèrent au grand trot vers la ferme maternelle.

La mère Lorrain jeta les bras au ciel, et se répandit en exclamations bruyantes, où défilèrent tous les saints du Paradis, quand elle vit descendre son fils en compagnie d'une si belle dame et dans un si luxueux équipage.

Et, se confondant en excuses de n'avoir point de salon, elle s'affaira, perdit la tête, renversa les chaises, faisant claquer les portes des buffets refermés.

Mais, là encore, miss Edith triompha de l'effarement de la pauvre femme par sa bonne grâce, et tout de suite elle s'invita à dîner pour le soir.

Ce fut un gros événement, et les commères du voisinage ne tardèrent pas à venir aux nouvelles sous les prétextes les plus variés.

Pendant ce temps, miss Edith, qui avait pris délibérément le bras de Pierre, se faisait montrer par le menu toutes les dépendances de la propriété, buvait un bol de lait trait devant elle dans l'étable, entraînait dans la porcherie, visitait les écuries et faisait enrager les oies stupidement affairées qui couraient battant l'air de leurs ailes lourdes.

Puis ils gagnèrent les vergers, elle s'attardant aux arbres, aux fruits encore verts, avec des fantaisies, des envies d'enfant.

Fil-d'Acier avait repris maintenant toute son aisance, et ce fut pour lui une promenade délicieuse jusqu'à l'heure du dîner.

La mère Lorrain avait pour cette solennité sorti sa plus belle vaisselle, son linge des grands jours tout parfumé de verveine et de sorpolet.

De l'argenterie sobre, des verres unis et de grands brocs posés comme des bastions de place en place, tout cela avait un charme tout particulier qui ravit miss Edith.

La cuisine ronflait ; on avait fait un massacre de volailles et les broches ruisselantes exhalaient de succulents aromes.

Et quand les travailleurs furent revenus des champs, on se mit à table.

Miss Edith à côté du père Lorrain qui, ancien militaire, avait conservé un fond de correction suffisant, et qui se présenta avec sa belle redingote pour faire honneur à l'étrangère, Fil-d'Acier près de sa mère, Gaston et enfin Zanzibar, tous deux ivres de joie.

Le repas fut gai, cordial, miss Edith déclara tout excellent, ce qui ravit la mère Lorrain. Quant à Pierre, il se demandait si tout ce qui lui arrivait n'était pas un rêve. Quoi, cette richissime Américaine était là chez lui, sous son toit de paysan ?

Alors une chaleur lui montait à la poitrine, il éprouvait une sensation délicieuse, où il lui semblait que son cœur se noyait.

—Allons, mauvais cavalier, disait tout à coup une voix rieuse, vous laissez mon verre vide.

Et Fil-d'Acier s'empressait en souriant, se replongeant dans la réalité par quelque mot drôle qui faisait rire tous les convives.

Il était dix heures quand miss Edith quitta la ferme Lorrain.

Sa voiture l'attendait, jetant sur la route sombre les ronds lumineux de ses grosses lanternes. Elle sauta légèrement, s'enveloppa d'un châle, lança un bonsoir général, et tendant la main à Fil-d'Acier la serra d'une longue pression.

—Adieu, monsieur Pierre, fit-elle dans un joli sourire tandis que ses chevaux l'emportaient dans les ténèbres.

Fil-d'Acier, immobile, restait sur la route regardant les deux points brillant qui, là bas, diminuaient, s'effaçaient dans l'ombre.

Cette journée était peut-être la plus belle de sa vie !...

Le lendemain un billet de miss Edith le pria de se rendre à Domfroid.

Il y trouva la jeune fille sur le perron, vêtue d'un coquet déshabillé blanc et rose, le visage ombré par un large chapeau de paille, garni de coquelicots.

Immédiatement elle lui fit visiter la propriété. C'était une ancienne demeure seigneuriale qui avait conservé son cachet de haut style.

Le château datait de Louis XV, ainsi qu'en témoignaient les corniches ventruës, les chapiteaux à volutes et les ornements rocailles.

Dans l'intérieur, quelques anciennes peintures avaient été respectées par le temps. Et, dans ces tonalités un peu effacées revivait, comme un reilet charmant et plus doux, l'époque des Fragonard et des Watteau.

—N'est-ce pas qu'il fait joli ici ? demanda miss Edith, contente de sa nouvelle acquisition comme un enfant qui possède un joujou tout neuf.

—Vous verrez, je ferai arranger tout cela dans le style du temps, ce sera exquis ! J'adore ces bergers, ces moutons enrubannés, ces petits amours en ribambelle ; c'est blanc, rose, vert tendre, bleu de ciel, toutes les couleurs du bonheur enfin.

Moi, j'aime le bonheur, et vous ?

Elle gazouillait ainsi à travers les pièces encore nues où son rire prenait une sonorité plus grande.

Ensuite on visita le jardin, le potager, le verger, le parc où quelques plâtres mettaient ça et là des tâches blanches dans les verdure profondes.

Mais tout cela n'était plus entretenu, sentait l'abandon.

—Nous arrangerons tout cela, dit miss Edith, et nous en ferons quelque chose de très joli... Est-ce votre avis ?

—Certainement.

—Dès demain, il viendra des ouvriers spécialistes auxquels je communiquerai mes idées.

Seulement, vous savez, je compte sur vous pour m'aider, pour surveiller.

Fil-d'Acier répondit affirmativement. Il était un peu impressionné par ces magnificences, avec lesquels son enfance ne l'avait pas familiarisé.

De plus la présence de miss Edith suscitait en lui mille impressions troublantes.

Il se rappelait les semaines passées à l'hôtel de la rue Pierre-Charon, et se sentait de nouveau perdre pied.

Quelque chose fait à la fois de lumière, de parfums et de rayons flottait autour de la jeune fille, et il éprouvait, à marcher ainsi près d'elle, une torpeur, un engourdissement tiède qui lui remémorait certaines ivresses.

Il s'efforçait de dissimuler son trouble, mais des attitudes lui échappaient. Mécontent contre lui-même, il laissait percer dans ses réponses, faites parfois d'un ton bref, comme un fond de mauvaise humeur.

A un sourire de miss Edith, il opposait, malgré lui, un froncement de sourcils. Une fois même, elle ne put s'empêcher de le remarquer.

—On dirait, monsieur Pierre, que vous vous ennuyez avec moi ?

—Oh ! miss Edith, comment pouvez-vous supposer cela ?

—Dame ! je vous raconte mes projets, je bavarde un peu comme une petite folle, c'est vrai, et vous gardez toujours un air sérieux, comme un substitut de cour d'appel.

Elle savait en disant cela, la malicieuse jeune fille, qu'elle mettait le pauvre garçon au supplice.

Il opposait les dénégations les plus vives, mais avec de mauvais arguments, et parfois, il s'empêtrait au milieu d'une phrase.

Alors venant à son secours, elle parlait d'autre chose et Fil-d'Acier respirait.

Miss Edith n'était pas seule au château, son frère et sa gouvernante étaient venus l'y rejoindre, et la solennelle Mlle Martin, avec son caractère placide, se trouvait soumise à de rudes épreuves.

Dès le lendemain, les ouvriers mandés de Paris arrivèrent, et le travail des réparations commença.

Les idées de miss Edith avaient l'avantage, dans leur tendance parfois excentrique, d'être claires et précises.

Aussi les spécialistes n'eurent-ils aucun tâtonnement, et purent-ils aller de l'avant, sans crainte, avec la rapidité d'exécution que permettent les pratiques modernes.

Les travaux marchèrent vite, et bientôt le château de Domfroid, hier encore morose et décrépité, prit un air de jeunesse et fit resplendir au soleil sa blanche façade pimpante, et ses toits d'ardoises violettes.

Fil-d'Acier passait toutes ses journées au château, et dans le brouhaha des travaux, des allées et venues, il retrouvait un peu de calme. Ses conversations avec miss Edith roulaient sur des sujets impersonnels ; d'ailleurs le rôle qu'il avait assumé, et dont il entendait s'acquitter avec conscience, absorbait son esprit et l'arrachait aux méditations dangereuses.

Ce qu'il craignait, c'était le soir, quand les ouvriers partis, miss Edith lui proposait de faire un tour de parc avant le dîner.

A cette heure, dans le silence profond des allées bordées de grands arbres, où mouraient les derniers rayons du soleil, il se sentait bientôt gagné par une mélancolie poignante qui lui serrait le cœur à le faire souffrir.

Dans ces promenades, après quelques mots péniblement échangés, les deux jeunes gens retombaient vite au silence, et Fil-d'Acier éprouvait, au moindre mouvement du bras de miss Edith appuyé sur le sien, des tressaillements involontaires.

Un soir les nuages amassés à l'occident avaient rafraîchi la température, miss Edith en entrant dans l'avenue des hêtres eut un frisson.

—Mettez-moi ma pèlerine ? demanda-t-elle à Fil-d'Acier, en lui tendant le vêtement qu'elle portait plié sur son bras.

Le jeune homme l'ouvrit et la jeta sur ses épaules, mais en retombant, le col de passementerie s'engagea dans une broche d'argent

cisé que la jeune fille portait au côté du cou, piquée dans un ruban rose thé.

Il fallut dégager la broche dont l'épingle s'était enferrée et, comme miss Edith ne pouvait atteindre en cet endroit, Pierre dut s'en charger.

Plusieurs fois, pendant cette opération délicate, les mains du jeune homme effleurèrent la peau de la jeune fille, et ces mains tremblaient, devenaient moites.

Quand ce fut fini, et que miss Edith se retourna pour le remercier, elle vit qu'il était tout pâle.

Elle ne dit rien, mais ils rentrèrent silencieux.

Une autre fois, comme ils traversaient la partie la plus inculte du parc, où l'herbe avait entièrement envahi les allées et qu'encombraient des amas de feuilles mortes et de branchages pourris, la jeune fille aperçut quelque chose de brun et de luisant qui fuyait en rampant.

Une peur instinctive s'empara d'elle ; croyant que c'était une vipère, elle jeta un cri et se rejeta violemment en arrière, mais dans ce brusque mouvement, son pied portant à faux sur une branche traînante, elle se tordit la cheville.

Fil-d'Acier la reçut dans ses bras, à demi défaillante, et dut presque la porter à un banc de gazon qui se trouvait à quelque distance.

Là, elle se remit de son alerte. Le jeune homme lui expliqua que ce qu'elle avait pris pour une vipère n'était sans doute qu'une inoffensive couleuvre, et elle se mit la première à railler ses terreurs.

Mais sa cheville la faisait souffrir, Fil-d'Acier, qui s'y connaissait, enleva le soulier, fit subir au pied quelques flexions et put la rassurer. Ce n'était pas même une entorse.

Néanmoins, elle marchait difficilement, et pour rentrer elle dut s'appuyer fortement au bras du jeune homme.

La nuit était venue, les chemins s'emplissaient d'ombre, et, sans doute, cédant à une fatigue inaccoutumée, miss Edith, à certains moments, appuyait sa tête charmante sur l'épaule de son compagnon.

Fil-d'Acier revint de cette soirée troublé jusqu'au fond de l'âme, et il se promena longtemps avant de reprendre la route solitaire qui le menait à Vasset.

Près de trois semaines s'écoulèrent pendant lesquelles les réparations du château s'avancèrent rapidement.

Les appartements s'étaient transformés comme par enchantement et devaient être bientôt prêts à habiter.

Miss Edith avait surtout veillé avec un soin tout particulier à la décoration d'un boudoir du plus pur style Pompadour qui, d'un côté, donnait de plein-pied sur la terrasse, au moyen d'une large porte-fenêtre.

De cet endroit la vue embrassait un superbe panorama ; au premier plan, la délicieuse et verte vallée du Clignon, puis, s'étagant, les verdure sombres des bois de Vaux, de Coulon, et enfin à l'horizon les collines violettes qui encaissent la vallée de la Marne.

Quand cette pièce fut terminée, miss Edith voulut l'inaugurer d'originale façon.

Elle revêtit un délicieux costume à ramage rose, dont le corsage foncé et les paniers rappelaient les élégants Lancret du siècle dernier, et c'est ainsi qu'elle reçut Fil-d'Acier.

—Eh bien ! monsieur Pierre, que dites-vous de cette idée, fit-elle en s'adressant avec un sourire de coquetterie au jeune homme qui la contemplait les yeux éblouis.

—Miss Edith, votre idée est jolie à se croire au paradis !

—Vous ne dites pas cela d'un air convaincu. D'abord vous vous occupez trop de moi, je le vois bien ; je veux que vous remarquiez avec quelle précision les détails de cette reconstitution, comme dit mon décorateur, ont été observés.

—Miss Edith, vous êtes une fée !

—Enfin, voilà un compliment ; c'est le premier dont vous daignez m'honorer ; savez-vous que vous êtes très économe de ce côté-là ?

—Excusez-moi, miss, je ne m'y connais pas, je sais très mal dire ces choses-là ; la galanterie ça n'est pas ma partie.

—Je vous en félicite. Car ce que je vous disais tout à l'heure n'était pas un reproche, bien au contraire ; j'ai horreur de ces gens qui vous sortent à tous moments des madrigaux de papillote.

—C'est de votre monde pourtant, cela, miss ?

—Et qui vous dit que j'aime mon monde. Croyez-vous que ça m'amuse cette vie toujours surveillée toujours ligottée dans un tas de petits préceptes de la civilité puérile et honnête ; où il est impossible de dire ce qu'on pense, sans le colorer d'un vernis d'hypocrisie ; où il est impossible de faire ce qu'on veut, même et surtout quand ce qu'on veut est honnête et loyal, sans être compromise ou méprisée.

—Que voulez-vous, les riches peuvent bien payer cette rançon morale ; ils possèdent tant d'autres choses.

—La belle avance, quand on ne peut s'en servir !

Je ne suis qu'une jeune fille peu expérimentée, monsieur Pierre, mais je ne sais à quoi cela tient, je me suis fait déjà des idées arrêtées sur bien des points. D'aucuns les trouvent, dans mon entou-

rage, peu à leur goût, et légèrement subversives, comme ils disent. Moi, je sens qu'elles sont logiques, et j'ai l'amour de la logique, j'ai hérité de mon père en cela, car il était intraitable sur ce point.

Quelque jour je vous raconterai son histoire.

Mon père avait pour devise ; "Fais ce que veux" avec toutes les restrictions que l'honneur impose ; et cette devise, j'en ai fait la mienne.

Ma fortune me permet de ne pas m'assujettir aux banales servitudes de la vie bourgeoise, je vais où mon cœur me mène.

—C'est bien vous cela, répliqua Fil-d'Acier, et nul n'aurait pu mieux tracer votre portrait.

Tout ce que vous venez d'exprimer est juste et fier en même temps ; mais ne pensez-vous pas que vous n'êtes encore qu'une toute jeune femme, bien faible pour résister aux mille obstacles que la société peut mettre sous vos pas ?

Ne craignez-vous pas que la vie ne soit un jour la plus forte et ne vous fasse payer cher votre indépendance d'un moment ?

—Oui, je le crains... car je suis seule.

Ce qu'il me faudrait, je le sens, c'est le bras d'un homme fort et brave, d'un homme dont le caractère aventureux et hardi ressemblerait au mien, et qui pût, quand il le faudrait, me faire un rempart de son courage et de son action.

En disant cela, miss Edith s'était levée et marchait à petits pas dans le salon. Elle vint s'arrêter à la fenêtre, et machinalement, se mit à battre une marche sur les vitres.

Elle était en proie à une agitation intérieure que tous ses gestes trahissaient ; ses yeux, dont l'iris était embruni, avaient des jaillissements d'éclairs, ses narines battaient et on voyait son corsage se soulever à coups pressés sous une respiration haletante.

Fil-d'Acier le coude appuyé sur le bras du fauteuil, les yeux fixés sur un dessin du tapis, écoutait résonner en lui avec un écho profond les dernières paroles de la jeune fille.

Elle les avait prononcées avec tant d'énergie frémissante qu'il lui était impossible de s'y méprendre.

Un grand silence était tombé sur eux.

Lui, essayait en vain de se ressaisir, mais les idées tournoyaient dans son cerveau.

Il leva les yeux timidement de peur de rencontrer le regard de la jeune fille, mais elle demeurait immobile à la fenêtre, cambrée en une pose hautaine qui lui était familière.

Le soleil qui se couchait là-bas, derrière les collines, éclairait violemment le boudoir.

Le visage de l'Américaine, ainsi frappé par les rayons, prenait une intensité d'expression admirable. Les yeux palpitaient avec des éclats de pierres précieuses, la bouche semblait une rose de sang, et les cheveux baignaient le front lumineux d'une poussière d'or.

Fil-d'Acier la contemplait avec un regard d'admiration.

Elle se retourna brusquement, saisit ce regard, et un sourire courut sur ses lèvres.

Elle vint s'asseoir dans un fauteuil qu'elle approcha de celui qu'occupait le jeune homme.

—Ne trouvez-vous pas que j'ai raison ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait un peu. Et me conseilleriez-vous d'épouser cet homme, dont je sens que j'ai besoin pour protéger ma vie, si je croyais l'avoir trouvé ?

Pierre, sans répondre, puisant dans l'extrême de la situation les forces que les natures d'énergie réservent pour ces heures-là, leva la tête.

Ses yeux clairs brillaient, et ses sourcils froncés donnaient à sa physionomie une expression d'inflexible volonté.

Miss Edith s'aperçut de ce changement, mais elle demeura frémissante devant l'obstacle.

Elle se leva brusquement, fit quelques pas dans le boudoir, puis, lentement, revint vers Pierre.

Là elle s'arrêta, à son tour le jeune homme s'était levé.

—Monsieur Pierre, dit miss Edith, je pense avoir parlé clairement tout à l'heure. Que cette façon de procéder soit peu dans les usages, qu'importe ! Qui m'aime doit me connaître et me juger d'assez haut pour mépriser ces bagatelles. Donc vous m'avez comprise ?

—Je le crois, répondit fermement Fil-d'Acier, sans baisser les yeux.

—Eh bien ! votre réponse ?

—L'honneur ne peut m'en dicter qu'une ! de miss Edith à Pierre Lorrain, le paysan, il y a un abîme.

—Alors ?

—Alors... jamais !

Il avait laissé tomber ce mot de son poids impitoyable.

Miss Edith tressaillit.

D'un geste farouche, elle mordit à pleines dents le mouchoir de batiste qu'elle tenait à la main, elle le déchiqueta, puis elle se mit à tourner dans le boudoir comme une bête engagée, brisant sur son passage une potiche de vieux Chine placée sur une console.

Enfin, aspirant bruyamment l'air, elle rejeta la tête en arrière

d'un mouvement de bête blessée, revint vers Pierre, et lui jeta ces mots :

—C'est bien... adieu!

Et quittant brusquement le boudoir, elle se précipita dans la pièce voisine, séparée seulement par une portière de satin.

Elle était à bout de forces et de volonté; la détente se produisit en une explosion de sanglots.

Pierre l'entendit, et ce fut en son cœur comme un déchirement de ses fibres intimes.

Mais il s'était promis de tenir bon; après une seconde d'hésitation il sortit, se trouva sur la terrasse et respira; il avait vaincu.

Mais la victoire était dure... La tête en feu, il se mit à marcher tout droit devant lui, sans savoir.

Il était plus de deux heures du matin quand il rentra à Vasset.

Il se coucha, et brisé, dormit d'un sommeil de plomb. Le lendemain, il venait de s'éveiller vers neuf heures, l'esprit encore accablé et lourd, quand sa mère vint le prévenir qu'un jeune homme l'attendait; un jeune homme très bien qui était venu dans l'équipage de miss Edith.

Fil-d'Acier comprit que c'était son frère que l'Américaine envoyait en ambassadeur.

Il fit répondre qu'il n'était pas là.

Puis, un instant après, il se leva, avala un bol de lait, et se prépara à partir.

Sa mère, inquiète, tournait autour de lui, cherchant des phrases, n'osant parler.

—Où vas-tu, mon fils? demanda-t-elle doucement, en lui posant la main sur l'épaule.

Mais il se dégagea presque brutalement.

—Laisse-moi, dit-il, et il s'en alla par la route, à grands pas.

Trois jours se passèrent sans incident nouveau, et sans que rien vint éclairer la situation; Fil-d'Acier n'avait pas reparu. Le matin du quatrième, la mère Lorrain, qui avait beaucoup pleuré en cachette, ressentit tout à coup une grande joie en voyant arriver son fils, croûté et poudreux, par le sentier qui aboutissait derrière la ferme.

Il entra, embrassa longuement la brave femme et demanda à manger.

—Tiens, fit la mère, voilà quelque chose qui est venu pour toi; et elle lui tendit un télégramme.

Fil-d'Acier l'ouvrit rapidement et lut, en mangeant :

“Venez, si possible, au besoin de vous ici. Demandez Corbin, 44, rue du Renard, nouveau domicile. Je tiens les Delaroche. Passez par maison Passy prendre lettres arrivées en mon absence.

“LATOUCHE.”

Fil-d'Acier annonça immédiatement à la mère Lorrain, ahurie de ces allées et venues incompréhensibles, qu'il partait pour Lyon.

Et, moins d'une heure après, il se mettait en route avec Zanzibar, dont il voulait être accompagné, en cas de besoin.

Le même jour, miss Edith venait à la ferme, et le demandait avec insistance.

Comme la paysanne lui donnait quelques explications vagues, se perdant elle-même dans ces histoires compliquées, l'Américaine aperçut la dépêche que Fil-d'Acier avait oubliée sur la table. Elle y jeta un coup d'œil.

—Je comprends, dit-elle vivement à la mère Lorrain, je sais maintenant pourquoi M. Pierre est parti. Elle ajouta quelques mots aimables de remerciement et se retira.

En quelques minutes l'énergique jeune fille avait fait son plan, et le soir même, elle prenait l'express de Lyon.

III

Le soir tombait.

Soul dans le sévère cabinet, où il se plaisait maintenant à s'isoler, le docteur Georges Montbréal demeurait assis à sa table de travail, le visage enfoui dans ses mains.

Et, malgré l'obscurité qui, peu à peu, emplissait la pièce, noyant déjà les coins de ténèbres flottantes, il ne bougeait pas, tout entier à son chagrin.

Depuis plus de deux heures, il était ainsi plongé en une mélancolie profonde, invincible.

Sa dernière entrevue avec Claire l'avait cruellement atteint.

Pourtant il aurait encore espéré peut-être, sans la dépêche qu'il avait reçue le matin même de Lyon, et qui contenait un suprême adieu d'un laconisme terrible.

La jeune fille télégraphiait ceci :

“Désespérée, viens de fuir maison paternelle, vais entrer au couvent. Adieu pour toujours, suis maintenant toute à Dieu.

“CLAIRE.”

Il avait trouvé cela en rentrant, l'après-midi, et, depuis la lecture de ces lignes cruelles, son désespoir n'avait fait que s'accroître.

Maintenant il ne pensait plus à rien, il était incapable de

raisonner. Son savoir, sa raison, son énergie s'en étaient allés à vau-l'eau, irrésistiblement entraînés dans la débâcle de ses illusions les plus pures.

Plus d'amour, partant plus d'existence possible. Claire perdue pour lui semblait emporter en sa retraite son cœur et sa raison d'être.

Il ne savait plus que faire; incapable de lutter, il demeurait accablé, terrassé par la douleur et la désespérance, les yeux rougis, les paupières gonflées par les larmes qui, lentement, coulaient sur ses mains brûlantes.

Une seule idée, une hantise plutôt, obsédait son intelligence, martelait son cerveau.

En finir avec la vie, trouver le calme éternel, l'oubli de tout.

Oui, c'est cela, il allait mourir.

Résolu, il redressa brusquement la tête, regarda un instant autour de lui, l'œil agrandi, un peu hagard, comme s'il sortait d'un rêve, puis il se leva, saisi d'un frisson involontaire.

D'un pas raide, machinal, il marcha vers la cheminée, alluma un flambeau et revint à son secrétaire qu'il ouvrit.

Dans le tiroir du fond, il prit un revolver américain, une arme de luxe perfectionnée, dont l'acier luisant jeta un éclair sinistre.

Il fit jouer le barillet, introduisit lentement six cartouches, examina très attentivement l'arme pendant une minute ou deux, et très pâle, les yeux brillant d'un éclat inaccoutumé, s'approcha de la glace en murmurant :

—Allons c'est fini, bien fini!

Déjà, sans trembler, il levait le bras à la hauteur de son visage quand une idée surgit tout à coup en son esprit.

Il ne pouvait mourir comme cela, laissant tout à l'abandon.

Il ne tenait plus à rien, c'était vrai, mais il laissait derrière lui des parents, quelques amis; et, à cette heure suprême, il y pensa.

Chacun d'eux aurait un souvenir, une part de ce qui lui avait appartenu. Claire, elle-même, bien qu'elle n'existât plus, socialement, aurait aussi quelque chose.

Il savait bien que la détermination prise par la jeune fille n'était, pour ainsi parler, que le résultat d'une cruelle fatalité, et qu'il ne pouvait mettre en doute le sincère amour qu'elle lui avait voué.

Et, en admettant même qu'elle commit une faute d'énergie en se sacrifiant ainsi, trop volontairement peut-être, et sans lutter, il tenait compte de sa faiblesse féminine, de son état maladif, et d'avance il lui pardonnait.

A ce moment unique et suprême où l'esprit semble acquérir une lucidité toute particulière, il comprit mieux qu'il devait tout absoudre.

Il s'assit, posa près de lui l'arme meurtrière et, d'une main fébrile, commença d'écrire ses dernières volontés.

On eût dit que, maintenant en règle avec l'existence qu'il avait résolu de supprimer, tranquille avec son cœur mort, il venait de retrouver, plutôt de ressaisir sa haute intelligence.

Il énuméra très vite les divers éléments qui constituaient sa fortune, fit à chacun de ceux qu'il affectionnait le don qu'il jugea le plus utile ou le plus agréable, et mit ce testament olographe sous pli cacheté.

Ensuite il écrivit une longue lettre pour sa bien-aimée, y joignit un de ses portraits, et, après l'avoir fermée de cinq cachets de cire, plaça le tout, bien en évidence, sur sa table de travail.

Alors, il se leva, prêt à en finir.

Mais comme il reprenait le revolver un coup de sonnette impérieux retentit.

Il ne bougea pas, écoutant seulement le timbre qui s'assoupissait lugubrement, mais de nouveau et plus violemment encore la sonnette se fit entendre.

Alors il se rappela qu'il avait envoyé sa domestique faire une très longue course dans le but de l'éloigner, et comme saisi brusquement d'un pressentiment, il marcha vers la porte.

Mais il s'arrêta bientôt, hésitant encore.

A quoi bon ouvrir, savoir ce qu'on lui voulait, puisque rien ne l'intéressait maintenant...

Si cependant, c'était pour un malade qu'on vint le chercher, le devoir d'humanité ne lui commandait-il pas d'ouvrir?

Ses semblables n'avaient-ils pas droit à sa science?

Eh! la science, l'humanité, des mots tout cela quand on touche à l'éternité.

Pourtant un revirement se produisit encore.

Après tout puisqu'il voulait mourir, il pouvait attendre une heure, un jour de plus.

Alors il pénétra dans l'antichambre et ouvrit la porte.

Ce fut une émotion si violente qu'il défaillit, terrassé par la joie: celle qu'il aimait, qu'il croyait à jamais perdue, lui tendait les bras.

(A suivre.)

Pour la diarrhée, la dysenterie, vents et coliques chez les enfants, le meilleur remède est le *Menthol Soothing Syrup*, le sirop calmant indispensable pour les enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

rit. un poco a Tempo

p scherzando

cre

Ped. *

scen

do

p dolce

Ped. *

p dolce

Ped. *

rit.

a Tempo

Ped. *

p dolce

Ped. *

largo assai

Ped. *

p

scherzando

Ped. *

scen

do

Ped. *

cre

do

Ped. *

mf

Ped. *

8va

Ped. *

ff

Ped. *

ELLE LE LUI A DIT



L'agent.—Avant que je ne me serve de ce merveilleux remède pour les cheveux, j'étais, au moins, aussi chauve que vous, madame. Maintenant, regardez ma chevelure !

Madame Flanigan.—Ah bien ! Encore que ma vieille tête est chauve, je la préfère de beaucoup à votre vilaine perruque rouge, espèce de malhonnête.

ÉCHOS

Dans le chant triste et lent des heures monotones
Qui berce mollement nos rêves endormis,
Mon âme entend les voix douces des cœurs amis
Et vit des parfums morts des chers lointains automnes.

La Nature a jeté sur ses décors troublants,
Un voile d'ombres bleues et de senteurs moirées.
Comme on sent bien frémir dans les pâles soirées,
Les souffles apaisés des regrets consolants !

Or, ce souffle est si pur, en l'éternelle veille
Du Souvenir priant au chevet du Passé,
Que dans les plis du cœur où l'Amour a passé,
Monte une floraison nouvelle qui s'éveille.

Plein de charme alanguï, un accord solennel
Épand discrètement ses ondes sur mon songe
Où revient voltiger toujours le doux mensonge,
Ange aux ailes d'azur, papillon éternel...

Sur mon front moins pesant, frôlât soudain l'haleine
Ensoleillée aux blonds espoirs de mes vingt ans ;
Et dans le clair obscur de mes tièdes printemps,
Fleure encor le jasmin avec la marjolaine...

L. CHAZE.

VERS LA MORT

Sous une nuit très molle de septembre, translucide, étrangement lumineuse de lune à travers une légère vapeur partout épandue, la petite gare des Verdies retentissait encore des arrêts et du passage sur les plaques tournantes des machines en manœuvres, de leurs coups de sifflets fréquents, très brefs...

Desservant une toute petite ville, presque un hameau, sur la ligne Paris-Brest, elle n'en était pas moins très importante, très mouvementée, de plusieurs voies de traverses qui venaient se raccorder à la ligne principale.

Bien qu'il demandât une attention soutenue très avant dans la nuit, le poste n'était tenu pourtant que par un chef de gare sans autres auxiliaires que quelques hommes d'équipe,—et un préposé aux divers et menus services secondaires...

Dix heures venaient de sonner. Accoudé sur son bureau, la tête dans les mains, le chef de gare actuel, M. Desdrée, dans le sommeil qui l'avait gagné, eut un sursaut de tout le corps,—comme si l'esprit eût continué à veiller, à garder la conscience du devoir !

Il se passa à plusieurs reprises la main sur le front, dont les veines saillaient, gonflées ;

—Cette névralgie qui ne me quitte pas, dit-il, d'une voix de souffrance... Quelle heure est-il donc ?... Dix heures cinq !... cinq !

Il se leva précipitamment. Les paupières lourdes, il passa sur la voie, heurta presque l'homme qui lui servait de second :

—Le train 8, sur Brest ? Vous avez sifflé le départ, Mahaut ?... Mais le voilà !

—Oui, monsieur Desdrée. Je venais vous prévenir... Je reviens de l'aiguille, parce que, André étant malade, on a mis un remplaçant...

—Bon... Nous avons deux minutes de retard.

Le train était à quai. Derrière lui d'autres, vaguement, s'entr'apercevaient, prêts à partir, ou manœuvraient. Tout le monde était monté en voiture, il porta à ses lèvres le sifflet—et haletante, la machine se mit en route, monstrueuse et harmonique sous la nuit très claire...

Depuis quarante-huit heures, le chef de gare était debout. Outre les quatre-vingts et quelques trains par vingt-quatre heures qui passaient en gare, les grandes manœuvres qui avaient lieu dans la région venaient de lui prendre deux nuits de suite les quelques heures de sommeil auxquelles il avait droit : les troupes concentrées par des trains supplémentaires.

Il reposa contre un vitrage son front douloureux, incapable de pensée, près de défaillir sous le mal qui lui vrillait les tempes...

—Ça ne va pas mieux ? demanda avec une compassion respectueuse Mahaut, qui repassait... Aussi, c'est trop ! Vous devriez demander de l'aide...

—Oui, peut-être...

Mais, soudain, traversé d'un souvenir à travers l'opacité de son esprit, il avança vers la voie, s'enquit devant lui visiblement inquiet. Il dit d'une voix d'angoisse terrible :

—Mahaut ?... Le 4, de Brest ?... Venant de Brest ?

L'autre, un gros homme doux et simple, courut à lui les mains tremblantes :

—Mais... mais, vous avez des dépêches ? un avis, monsieur Desdrée ?...

—Non !

—Il n'est pas arrivé !... Il n'était... pas arrivé !...

Ils s'étaient saisi les mains, comme pour ne pas tomber sous le poids de leur misère !... Un temps, ils se regardèrent sans se voir, sinistrement pâles de grosses larmes aveuglées...

—Il n'était pas arrivé... et le 8 est parti !... prononça lentement le malheureux chef de gare.

Et tous deux, instinctivement, tournèrent leur vue par là, vers les longs rails luisants et parallèles, maintenant déserts, et, plus loin, les suivirent entre les haies et les talus où terriblement, inéluctablement sur la même voie les deux trains remplis de vies humaines s'en venaient l'un contre l'autre !

—Oh ! c'est affreux !... Mahaut, cela ne peut pas être, cela n'est pas ? Dites-le moi...

Il implorait l'homme, le tenant embrassé avec folie... Et il éclata en sanglots...

—Ce n'est pas votre faute, monsieur Desdrée... On ne peut pas demander plus que les forces...

—Le devoir, Mahaut !... J'ai manqué à mon devoir !...

Comme si ce mot prononcé lui eût été de secours, il se ressaisit d'un coup, la douleur de tête ainsi que disparue dans son immense souffrance morale :

—Nous avons une machine sous pression, n'est-ce pas ?... Allez, qu'on la mette sur la voie, avec des wagons de marchandises, qu'on emplira de paille... pour les blessés...

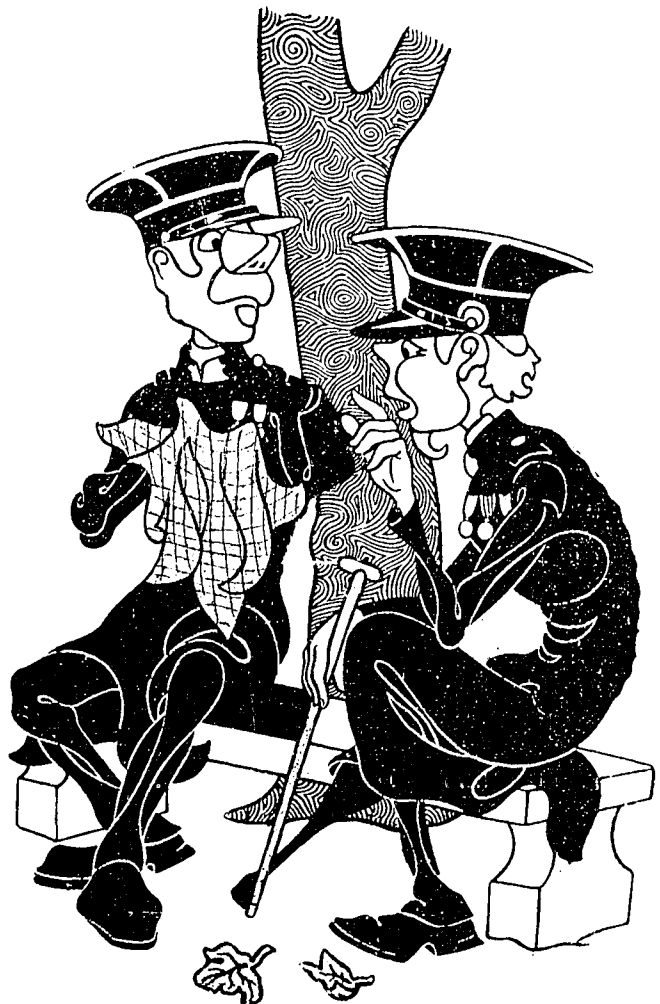
Il parut, près de tomber encore, éloigner de ses mains éternées une vision hallucinante :

—Vous comprenez, Mahaut ? Prenez aussi toute la pharmacie. Puis, vous me remplacerez...

—Où allez-vous ? Je vous en prie, dans l'état où vous êtes... Votre poste est ici !

—Non... je sais ce qu'il faut faire !... Bloquez toutes les voies, veillez ! Vite, vite, la machine, et télégraphiez !...

IMPOSSIBILITE



—Méfie-toi ; c'est une fine mouche, elle saura te tirer les vers du nez.
—Je l'en défie bien ; le mien est en argent.

POURQUOI ?



Le petit Henri. — Dis, maman, pourquoi que tu mets du camphre sur ton canotier ?
La maman. — C'est pour que les mites ne s'y mettent pas.
Le petit Henri. — Et qu'est-ce qu'elles feraient, les mites ?
La maman. — Elles mangeraient tout le poil.
Le petit Henri. — Et, dis, maman, pourquoi qu't'as pas mis du camphre sur la tête de papa, pour que les mites ne lui mangent pas les cheveux ?

Et, tandis que Mahaut allait transmettre l'ordre, M. Desdrée rentra, chancelant d'une ivresse de désespoir, monta l'escalier qui conduisait dans son appartement privé. Il attendit un moment avant de pénétrer, assura son pas, se rendit maître de lui. Puis, tout doucement, il ouvrit à travers l'ombre d'une première pièce, se dirigea lentement, avec des précautions précises, vers un petit meuble qu'il savait là, prit en un tiroir quelque chose qu'il glissa dans sa poche.

Puis, ne pesant pas, il alla vers la seconde porte, l'ouvrit encore. C'était la chambre à coucher, dans un intime désordre de sommeil sous la lueur d'une tendre veilleuse... Dans le lit, la respiration égale, madame Desdrée dormait, avec un doux visage de repos et de quiétude. Elle paraissait vingt-cinq ans peut-être, opulemment blonde ; et sa tête aux traits heureux reposait sur les cheveux et sur son bras replié, — avec douceur.

Au pied du lit, dans son berceau aux rideaux entr'ouverts, souriant à des rêves, aussi un petit enfant dormait : et, par la grâce et le teint rose, l'on eût dit la mère redevenue enfant, s'il n'eût eu la chevelure noire du père...

Et, le père demeura dans l'encadrement de la porte, tendant des bras de douleur infinie... Il regardait de toute son âme le tableau d'avenir et de bonheur, et il pleurait, — avec de passionnés et muets mouvements de lèvres qui de loin donnaient des baisers...

Quelques minutes, des siècles ! s'écoulèrent. Il parut dire adieu, de ses longues mains tremblantes, et — se dominant, aussi doucement qu'il était venu, il se retira...

Il était d'une pâleur mortelle quand il reparut sur le quai et s'approcha de la machine qui attendait, attelée à de lourds et disparates wagons... Les hommes d'équipe le saluèrent :

— Montez, monsieur Desdrée ! dit Mahaut... Nous sommes avec vous, pour vous plaindre et vous défendre.

— Merci, mes amis, merci ! Vous direz demain, demain, seulement... à ma femme...

La main au régulateur, le mécanicien attendait. Il monta, et le convoi partit, accélérant une vitesse prudente sur la voie terrible, qui, tout à l'heure, allait être obstruée par la Mort !... Penché ardemment de tout le corps, le chef de gare regardait venir à lui l'étendue étrangement distincte en tous les détails sous la vaporeuse nuit lunaire...

II

Et soudain — la nuit s'ébranla d'un épouvantable et sourd fracas...

— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !

M. Desdrée était tombé sur les genoux, écrasant sa tête entre ses mains, convulsivement.

— Courage ! monsieur Desdrée, dit le chauffeur avec une grosse émotion, tandis que le mécanicien réduisait la vitesse, attentif et méditant :

— Ce ne doit pas être loin, murmura-t-il.

Avant le tunnel, heureusement... Pas de talus...

Ils parcouraient alors une courbe assez longue, l'horizon fermé. Quelques secondes après, ils purent entendre des cris, — quelque chose comme un égorgement ! — et la vue redevenue libre, là-bas s'amoncela le tas monstrueux, chaotique et agité de vies affolées, — que faisaient mainte-

nant les deux trains aux wagons télescopés !... A l'assaut l'une de l'autre, les deux machines dominaient le tout, tressaillantes encore, encore trouées de leur grand œil rouge, — tandis que d'un commencement d'incendie montaient une fumée et de premières étincelles...

Le train de secours s'arrêta à une dizaine de mètres du lieu de l'accident. Le chef de gare descendit.

Une énergie surhumaine le possédait maintenant. Grand, serré dans la redingote d'uniforme, très pâle sous la casquette blanche, il allait d'un pas nerveux, sa névralgie disparue, l'esprit étrangement lucide...

D'un regard, le cœur, hélas, bondissant d'un triste bonheur, il put voir que la catastrophe n'était pourtant point telle qu'il avait pu augurer, en son hallucinant désespoir !... Les deux mécaniciens avaient pu renverser la vapeur — et dans les voitures, relativement peu remplies, nombre de personnes étaient étendues sur les banquettes, sommeillant au moment de la rencontre.

Mais, on avait des morts pourtant à déplorer, et plusieurs étaient plus ou moins atteints... Ceux qui étaient saufs, les plus épargnés, après la première stupeur, se dévouaient au sauvetage, grimant aux essieux torpides, plongeant aux portières éventrées d'où surgissaient des têtes pâles et sanglantes, criant indiciblement vers le ciel clairement laitoux ! criant des noms chers, criant vers Dieu !...

Au péril de sa vie, M. Desdrée s'était précipité là où le danger était le plus imminent, où, sous les machines dressées et les chaudières éclatées, l'incendie s'était déclaré !... En même temps il donnait des ordres, rapides, nets, en possession de lui-même par une réaction toute-puissante dont il n'avait pas conscience...

... Une heure d'un travail surhumain se passa. Un peu d'ordre s'était établi dans l'épouvante... On se retrouvait, des groupes s'étaient formés, — pleurant de vivre encore, pleurant aussi, hélas ! autour des victimes !

Les premiers wagons du train 4 venaient de prendre feu, — et les flammes enfin, d'or et de pourpre sinistre, ainsi qu'un immense fanal, — à peine agitées de vent éclairaient la scène de désolation !

... De proche en proche, l'on se répétait que tout le monde était maintenant retiré de dessous l'immense amas : sauf un chauffeur, — qui devait se trouver enterré sous sa machine... On comptait sept morts, dont un mécanicien, et une quarantaine de blessés.

— Ce chef de gare, là, c'est celui des Verdies ? remarqua quelqu'un... On dit que c'est à lui qu'incombe la catastrophe !

— On ne sait pas... Vous en êtes sûr ? Il vient d'être admirable, d'une audace, d'un mépris de la mort !... Tenez, regardez-le...

— Mais où va-t-il ? c'est insensé !

Sous la nuit claire, aux lueurs de l'incendie, avec des mouvements précis, s'aidant des pieds et des mains, le chef de gare escaladait la machine du train 8, — presque toute droite, immensément cabrée, ainsi qu'en un suprême et vain effort...

Il apparut debout, aux regards de tous, qui sur lui s'étaient anxieusement fixés... Il demeura un instant immobile, comme s'emplantant l'âme

PRIS AU MOT



Lui. — Je ne vous demande qu'une faveur, Mademoiselle, pour vous prouver mon dévouement. Donnez-moi quelque chose à faire pour l'amour de vous !
Elle. — Allez déclarer votre flamme à une autre fille.

DEVINETTE



—Où donc est votre camarade ?
—Je ne sais pas, capitaine, il était ici il y a une minute !

d'épouvante, comme savourant mortellement le souvenir des cris d'agonie qu'il venait d'entendre !...

Et, lentement, il porta vers sa tempe la main droite, — où l'on vit luire l'éclair d'acier d'un revolver.

—Ah !...

Avant même que, secouant la stupeur, l'on pût courir vers lui, — le coup partit !

Mais une main inopinément avait tordu son poignet, déviant l'arme... Et derrière lui, sanglante, noire de charbon, les cheveux brûlés, se dressa une terrible face : le chauffeur qu'on avait cru perdu, qui était parvenu à se dégager !... La balle n'avait qu'effleuré le front, aveuglant de sang pourtant le visage pâle du chef de gare :

—Laissez-moi, laissez-moi mourir, Denain !...

Il tenta de lutter, de reprendre le revolver. Mais Denain, le chauffeur, était un hercule ; il le terrassa, debout à son tour sur la locomotive, étrange et puissant sur le ciel et la flamme, — comme l'âme même de la machine dont rutilait le cuivre !

Il avait réussi à le descendre.

Son énergie tombée désormais, assis sur le talus, le malheureux demeurait silencieux, tandis que des gouttes de sang tombaient lentes sur sa poitrine. A genoux devant lui, Denain avec un mouchoir tamponnait la plaie, d'ailleurs sans gravité :

—Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ? Ma mort pour les morts...

—Nous savons que ce n'est pas votre faute, nous, monsieur Desdrée !... et puis, là-bas, la femme, le petit ?...

—Merci, Denain... Ah ! les revoir ! Se peut-il !...

Et pleurant, maintenant, avec une détresse infinie, — tandis qu'il sentait qu'autour de lui on lui pardonnait, — le chef de gare étreignit la rude poitrine du chauffeur.

RENÉ CHIL.

DEUX HORTICULTEURS

On voyait, il y a quelque temps, dans les Champs-Élysées, un horticulteur fort ignorant, mais qui se croyait le botaniste le plus érudit des cinq parties du monde, et affectait un profond savoir.

Pas de plantes, d'arbustes, de fleurs, de feuilles, de graines qu'il ne reconnût sur le champ, et dont il ne pût indiquer aussitôt la famille et les diverses propriétés.

Un jeune espiègle, au courant de la stupide vanterie de l'horticulteur, se promenait au bois de Boulogne. A certains petits produits noirs et de forme arrondie, il reconnut qu'il devait y avoir des lapins non loin de là ; aussitôt une idée originale lui traversa le cerveau : il prend deux ou trois de ces boules, les enveloppe dans un cornet de papier et les porte chez l'horticulteur.

—Monsieur, lui dit-il, je ne connais pas toutes les espèces de graines.

Celles-ci n'ont pas d'étiquette ; mais on m'a parlé de vous comme d'un puits de science. Pourriez-vous me dire le nom de cette graine ?

—Sans doute, sans doute, répondit le sot. C'est de la graine de laurier-rose.

—Je crois que vous faites erreur, Monsieur.

—Je ne me trompe jamais ; d'ailleurs, nous allons bien voir... Pouvez-vous sacrifier une de vos précieuses graines, jeune homme ?

—Mais je n'y vois point d'obstacle."

Alors l'horticulteur prend délicatement une petite boule noire entre l'index et le pouce, la place entre ses dents, la partage en deux parties, et, regardant l'intérieur, s'écrie tout enthousiasmé : "Je vous l'avais bien dit : c'est de la graine de laurier rose."

Le jeune homme eut une peine extrême à ne point éclater ; il sortit brusquement et se dédommagea en présence de quelques amis. Le procédé n'était point délicat ; mais il prouve du moins qu'il est dangereux d'affecter un savoir que l'on ne possède point. Avis à nos jeunes lecteurs.

Certain jardinier se tira d'affaire plus habilement. Son maître, d'un naturel plaisant, voulut mettre sa science en défaut. Il fait sécher des œufs de harengs, en remplit un petit sac et les présente mystérieusement en disant : "Antoine, pouvez-vous semer cette graine dans mon jardin ? On me l'a donné comme semence étrangère et fournissant une plante fort curieuse." Le jardinier examine, tourne et retourne le singulier produit, devine la malice de son maître et répond aussitôt : "Je crois, en effet, que ce doit être une plante nouvelle, nous allons en juger ; je vais semer un carré, et vous viendrez le voir dans quelques jours."

Deux semaines après, le jardinier appelle son maître : "Venez voir, venez voir, Monsieur, votre graine a poussé." Et il montre un superbe carré où sortaient une prodigieuse quantité de queues de harengs. Le malin jardinier les avait plantées aux frais de son maître, qui trouva le tour bien joué, et n'osa plus soumettre Antoine à une nouvelle épreuve.

CÉLIBATAIRE AGACÉ

Un vieux garçon, duquel plusieurs jeunes filles se gaudissaient, se mit en colère et leur dit :

—Vous êtes toutes de petites pataques !

A quoi l'une d'elles répondit :

—Si nous sommes de petites patates, ce sont de petites patates sucrées.

AMOUR CONJUGAL vs AMOUR PATERNEL

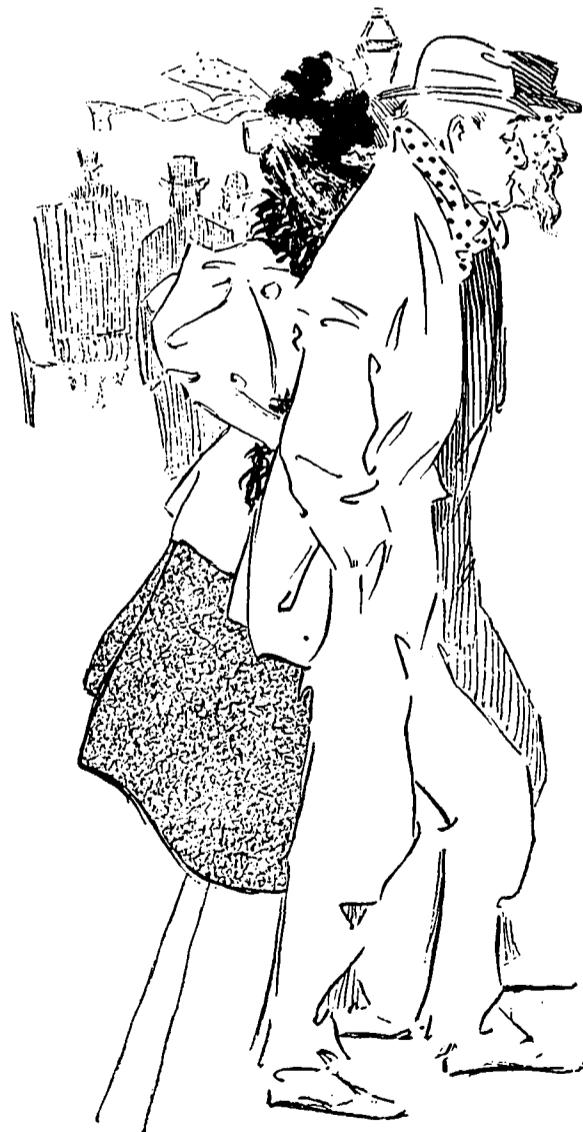
Le petit Louis.—Dis, papa, c'est donc que tu aime maman bien plus que moi ?

Le papa.—Pourquoi me demande-tu ça, Louis ?

Le petit Louis.—Parce que, maintenant, tu ne me racontes plus jamais d'histoires et que maman dit que quand tu es revenu cette nuit du club, tu lui en a raconté à elle, des histoires !

Une belle chevelure, d'une couleur égale, est toujours jolie pour l'un ou l'autre sexe ; elle peut être obtenue en employant le Rénovateur Végétal Sicilien, de Hall, pour les cheveux.

BIEN SIMPLE



Premier tramp.—Puis-tu un cocktail ?

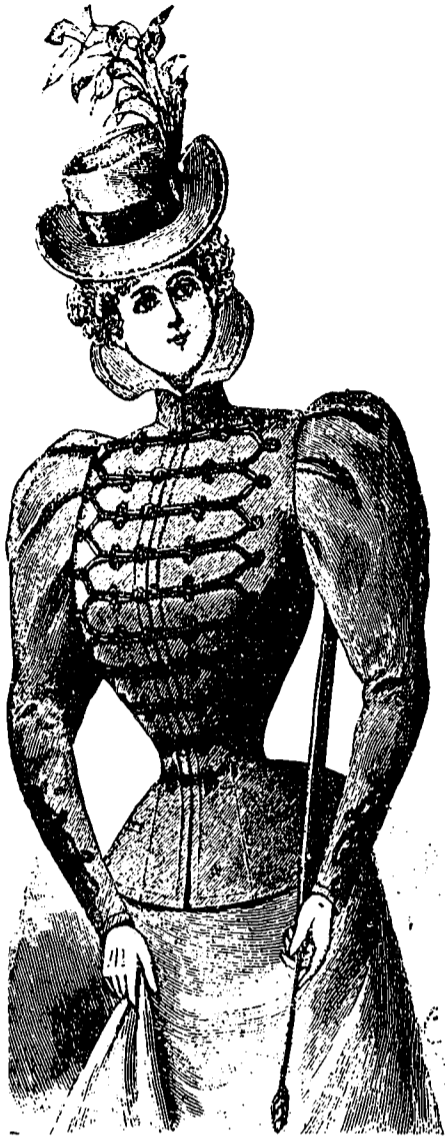
Deuxième tramp.—Peux pas.

Premier tramp.—Domage, tu en aurais goûté un nouveau de mon invention.

Deuxième tramp.—Comment est-il fait ?

Premier tramp.—Comme les autres, seulement on double la dose.

MODES PARISIENNES



JACQUETTE ZERLINE.—Elle est en drap noir, col Médicis, garnie à la hussarde de soutaché noire et de boutons milan. Matériaux : 4 verges $\frac{1}{2}$ de drap, 5 verges de doublure.

VARIÉTÉS

S'il faut en croire nos confrères de la presse américaine, un plongeur de Cleveland aurait accompli ces jours-ci un tour de force vraiment extraordinaire. Ce plongeur, du nom de Charles Myers, serait descendu à plusieurs reprises dans Thunder Bay, jusqu'à une profondeur de soixante-dix mètres, — la hauteur des tours de Notre Dame !

Or, d'après l'Allemand Siebe, qui a spécialement étudié la question, la plus grande profondeur à laquelle un plongeur soit descendu, c'est une trentaine de brasses, ce qui représente une pression de dix kilos environ par centimètre carré. On cite un certain Hooper qui a plongé sept fois à soixante mètres en vue des côtes du Brésil et qui est resté quarante deux minutes — montre en main — sous l'eau. Un Français, nommé Lambert, a plongé par cinquante mètres de fond, près des îles Canaries, pour retrouver les épaves du paquebot espagnol *Alphonso XII*.

On a calculé que la pression à laquelle avait été soumis l'Américain Myers, lors de ses dernières expériences, ne devait pas être inférieure à quatre mille kilogrammes.

Par rang d'âge.

Le pape est le doyen des souverains par l'âge, la reine Victoria en est la doyenne par la durée du règne.

Voici, par rang d'âge, les souverains actuellement régnants :

Le Pape a 88 ans ; le grand duc de Luxembourg, 80 ans ; le roi de Danemark, 79 ans ; la reine Victoria, 78 ans ; le roi de Saxe, 69 ans ; le roi de Suède, 68 ans ; l'empereur d'Autriche, 67 ans ; le roi des Belges, 62 ans ; le roi de Roumanie, 58 ans ; le prince de Monténégro, 56 ans ; le sultan, 55 ans ; le roi d'Italie, 53 ans ; le roi de Grèce, 52 ans ; le roi de Wurtemberg et le roi de Bavière, 49 ans ; l'empereur d'Allemagne, 38 ans ; le prince de Bulgarie, 36 ans ; le roi de Portugal, 34 ans ; l'empereur de Russie, 29 ans ; le roi de Serbie, 21 ans ; la reine de Hollande, 17 ans, et le roi d'Espagne, 11 ans.

Comme durée de règne, c'est la reine Victoria qui détient le record, avec soixante ans de gouvernement, et c'est l'empereur de Russie, Nicolas II, qui arrive le dernier sur cette liste, avec deux ans et demi de règne seulement.

Le cas le plus curieux, et jusqu'ici unique dans l'histoire, est celui d'Alphonse XII, roi d'Espagne, qui est âgé de onze ans et compte onze ans de règne.

PERRUQUES POUR NÈGRES

Les gens de couleur de Saint-Louis, pénétrés de la vérité de l'adage qui dit qu'à laver la tête d'un nègre on perd sa lessive, ont imaginé un autre moyen de se rapprocher autant que possible de cette race blanche qui les tient, surtout aux États-Unis, dans un état d'infériorité sociale si marqué.

La mode parmi les citoyens nègres de Saint-Louis, dont la couleur est le moins accentuée, est depuis quelque temps de dissimuler leurs cheveux crépus sous des perruques grâce auxquelles ils peuvent passer pour des blancs revenant d'un long voyage sous le soleil des tropiques.

Mais le plus piquant est que cette mode s'est étendue des "nègres pâles," si l'on peut dire, à ceux qui sont noirs comme du charbon, et il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Saint-Louis de pauvres diables de nègres allant pieds nus, mais affublés d'une perruque rousse ou blonde comme l'or.

Les coiffeurs de la ville font de superbes affaires, grâce à cette nouvelle fantaisie, digne de celles qu'ont illustrées les caricatures américaines de Darktown.

Ajoutons que ces perruques, pour blondes ou rousses qu'elles soient, ne causent d'illusion... qu'à leurs possesseurs.

PAS A CONTESTER

Le père.— Voyons, Alice, pense donc un peu que si tu te marie avec ce jeune homme, qui n'a ni rentes, ni situation, il vous est presque impossible de vivre. Attends plutôt un peu et...

Alice.— ...non, papa, nous avons bien calculé notre affaire, va, et, d'ici à un an, notre position sera passable, et dans cinq ans nous serons riches.

Le père.— Comment cela ?

Alice.— Tu sais bien la vieille poule que ma tante Josette m'a donnée ?

Le père.— Oui. Et après ?

Alice.— Après ? J'ai lu une circulaire pour l'élevage des poules et j'ai trouvé qu'une poule pouvait couvrir 20 poulets par été. Donc, après un été, nous aurons 21 poules et comme chacune aura aussi 20 poulets, ça nous fera 420 poules l'année d'après. Une année encore et nous en aurons 3,400 ; l'année d'ensuite, 168,000, et une encore, 3,528,000. Ça c'est des chiffres, il n'y a pas à contester. Eh bien, à 50 centins, l'une dans l'autre, ça fait au-dessus de \$1,500,000. On pourra te prêter de quoi payer l'hypothèque que tu as sur la maison.

SA MALADIE

Deux jeunes demoiselles sont assises dans le tramway et causent entre elles. L'une est très pâle et maigre à faire peur. A un coin de rue, elle descend du tramway. Un vieux monsieur, assis en face, dit à celle qui restait :

— Excusez moi, mademoiselle, mais je suis médecin et je crois que votre amie est bien malade ?

— Effectivement, monsieur ; chez elle c'est le cœur qui est troublé !

— Par des battements, n'est-ce pas ?

— Non, par un lieutenant du 65^e.

LA DIFFÉRENCE

Oscar (rentrant à la maison, sale, déchiré et tout en pleurs).— Hi... hi... hi...

La maman.— Oscar, je t'avais bien défendu de jouer avec ce méchant garçon de Pierre. Tu as désobéi et il t'a battu.

Oscar.— Hi... hi... Ça n'est pas moi qui est allé jouer avec lui ; c'est lui qui est venu jouer avec moi.

DEVINETTE



— Prends garde, Francis, tu vas écraser un homme !
— Un homme ! Où est-il donc ?

Une Voix Perdue.

Une bonne annonce accomplira bien des choses, mais elle ne rendra pas une voix perdue. La meilleure chose à faire pour cela, c'est de commencer, sur-le-champ, par prendre ce remède souverain pour toutes les affections de la gorge et des poumons: Bronchite, Asthme, Croup, Coqueluche, etc. Il guérit depuis plus de cinquante ans et est connu du monde entier sous le nom de

Pectoral-Cerise d'Ayer.

Bébé dine en ville chez des amis. On admire beaucoup sa tenue correcte. Les rapiers circulent; dans son assiette on met deux radis.

Fière de montrer comme il est bien élevé, sa maman lui murmure à l'oreille:

—Qu'est-ce qu'on dit?

Bébé baisse la tête et d'une voix timide:

—Y en a pas beaucoup!

SUPÉRIEUR A TOUS

Dans les affections persistantes de poitrine, comme dans le traitement des bronchites chroniques, le *Baume Rhumal* est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existants.

AVEC IMPATIENCE



Voici une dame qui attend quelqu'un avec impatience. Combien ne doivent pas attendre avec moins d'impatience leur guérison quand ils sont atteints de la maladie de l'alcoolisme. Allez chez le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou chez Mr J. H. Chasles, 513 avenue Laval, ce sont les vrais guérisseurs.

Une Recette par Semaine

COLLE POUR PORCELAIN ET VERRE

Mélez ensemble, par parties égales, de l'eau pure et de l'eau de-vie ordinaire. Dans ce mélange, délayez 2 onces d'amidon et 3 onces $\frac{1}{2}$ de craie finement pulvérisée; ajoutez 1 once de colle forte.

Mettez sur le feu, et quand le mélange est en ébullition, ajoutez 1 once de térébenthine de Venise, agitez jusqu'à ce que les substances soient parfaitement incorporées.

BL DE S.

TRIO DE PROVERBES

Quand le fou se tait, il est réputé sage.

x

Mieux vaut entretenir que bâtir.

x

Il faut puiser tandis que la corde est au puits.

SANCHO PANÇA.

Boireaux, qui vient de faire son voyage de noces en Italie, où il a visité Pompéi, raconte ses impressions à belle maman:

—Oh! oui, c'était grandiose, allez, et j'ai bien pensé à vous en contemplant ces vieilles ruines!

**

Un remède:

—Hé bien! je suis sûr que vous avez mieux dormi la nuit dernière!... Avez-vous suivi le conseil que je vous ai donné de compter jusqu'à ce...

—Oh! oui... j'ai compté jusqu'à 10.000!...

—Et alors vous vous êtes endormi?

—Non: il était l'heure de me lever!

**

Toto a des mauvaises notes en arithmétique. Son père le conduit dans une brique de chiens savants.

—Vois, Toto, comme ce caniche compte bien. Cela ne te fait-il pas honte?

—Oui, papa; mais maintenant interroge-le donc un peu sur la géographie...

**

Les marchands de cuirs de Russie aux fabricants de chaussures de France:

"Au moment où les cuirs des deux nations battent à l'unisson, sommes heureux de vous informer que nous venons de recevoir un stock important de poulain russe première qualité; souple, résistance, justesse garantis. Avis aux amateurs alliés."

PNEUMONIE ET PLEURÉSIE

Manchester, N. H., 15 Jan., 1893.

Roy & Boire Drug Co, Messieurs:—Je soussigné certifie que votre remède connu sous le nom de *Menthol Cough Syrup* est la plus excellente préparation que j'ai jamais employée contre les maladies suivantes: Bronchites Aiguës, Chroniques, Asthmatiques, Toux opiniâtre, Phtisie, Pneumonie, Pleurésie, etc. Ainsi c'est avec plaisir que je recommande cette préparation à toutes les personnes qui souffrent des maladies ci-dessus mentionnées. Votre humble serviteur.

E. N. FUGÈRE, M. D.
No 21 Rue Armory.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

ELLA DUNBAR

UNE JOLIE ET POPULAIRE ACTRICE

A ÉTÉ GUÉRIE PAR LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Mlle Dunbar recommande les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les femmes pâles, faibles, nerveuses, souffrant de débilité générale.

Les grands succès de Mlle Dunbar sur les théâtres Européens et Américains l'ont placée l'une des premières parmi les chanteuses et les danseuses. Assurément aucun remède dans le monde est recommandé aussi fortement et honnêtement que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont recommandées à toutes les femmes malades par toutes les femmes qui ont été guéries par elles. Nous ne prétendons pas qu'elles guérissent tous les maux. Elles sont une spécialité d'une grande valeur pour les maladies des femmes. Elles sont la prescription du plus grand spécialiste pour les maladies des femmes qui ait jamais existé. Elles donnent la force, la vitalité, la santé à toutes les femmes. Elles rendent roses les joues pâles, elles rendent souriantes les femmes de mauvais humeur, elles rendent lumineux les yeux ternes, elles rendent fortes les femmes faibles, elles font dormir les femmes nerveuses. Tous ces maux de tête, de côté, dans les reins, dans le bas ventre, dans les jambes disparaissent avec leur usage. Elles guérissent infailliblement toutes les irrégularités, les pertes blanches. Elles guérissent les femmes. Mlle Dunbar dit: "Le printemps dernier, après une saison couronnée d'un grand succès, je me sentais si malade (tellement nerveuse que je ne pouvais ni manger ni dormir. Je souffrais de débilité générale. La moindre chose m'effrayait. J'étais dégoûtée du travail. Je souffrais du mal de tête, de pertes blanches et d'irrégularités. Le mal de reins me faisait souffrir énormément ainsi que le mal de tête. Les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont été recommandées par une compagne du théâtre qui avait été guérie par leur usage. J'aurais pris n'importe quel remède pour devenir mieux. J'étais si misérable. Je commençai de suite à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je fus réjoui de leurs effets immédiats. Je commençai de suite à devenir mieux. Au bout de quelques semaines je jouissais de la bonne santé dont la nature m'avait douée. Je commençai à manger et à dormir comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Je n'ai jamais eu depuis ce temps un moment de maladie. Je dois ma bonne santé et ma bonne humeur aux Pilules Rouges du Dr Coderre. Je les ai recommandées à toutes mes compagnes de théâtre, qui elles aussi s'étaient rendues malades par excès de travail spécial aux artistes et toutes en ont éprouvé de très bons résultats."

Il existe aucune parole aussi forte que celle des femmes qui ont été guéries par les Pilules



Mlle DUNBAR

Rouges du Dr Coderre. Leurs recommandations sont des preuves positives; la révélation du chemin de la santé à des milliers de femmes qui languissent sous le fardeau de souffrances terribles. Ce sont des paroles d'espoir et de santé aux femmes faibles, ruinées et découragées. Elles disent à leurs sœurs malades: "Les joues roses, la santé, la force, la vigueur prendront la place des faiblesses, prostrations nerveuses et découragements parmi les femmes, si elles se servent des Pilules Rouges du Dr Coderre."

Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la prescription du plus grand spécialiste pour les maladies des femmes. Rappelez-vous aussi qu'elles ne guérissent pas tous les maux, qu'elles sont seulement une spécialité inappréciable pour les maladies des femmes. Et encore rappelez-vous que nous avons un médecin spécialiste qui vous donnera des consultations par lettre absolument pour rien. Si vous souffrez, écrivez une description complète et sans réserve de votre maladie, ne cachez rien. Notre spécialiste seul ouvre les lettres adressées au département médical de la Compagnie. Il vous donnera une foule de bons conseils, il vous donnera une description complète de votre maladie. Il vous donnera les moyens certains de vous guérir dans le secret de votre maison.

Pas d'examen à subir, pas de médecin à payer. C'est la chance unique dans votre vie. Si vous souffrez, ne la manquez pas. Notre médecin peut vous guérir, écrivez lui aujourd'hui.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Demandez, insistez, exigez de votre pharmacien pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre, alors vous aurez celles qui guérissent.

Leur prix est de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, chez tous les pharmaciens de première classe, ou nous les envoyons par la poste sur réception du montant.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boîte Postale 2306, MONTREAL, CAN.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur Propriétaire.

J. A. CARVEL, Administrateur.

Depuis une heure, une femme agace une amie avec l'intelligence de son chien, elle conclut enfin:

—C'est vraiment incroyable à quel point les chiens sont intelligents... Le mien comprend tout ce que je dis...

Alors l'autre:

—Ne m'en parlez pas... c'est au point que nous allons apprendre l'allemand, mon mari et moi, afin de pouvoir causer sans que le nôtre comprenne!

Pour indigestion et irrégularité de l'estomac chez vos enfants donnez leur toujours le *Menthol Soothing Syrup*, c'est le sirop calmant le plus recommandable pour toutes les maladies des enfants.

Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION

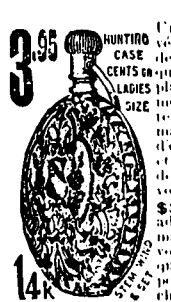
CLINTON, ONT.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?



Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il est impossible de vous en passer. Nous en avons de toute grande, pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :

Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de classes, toute garantie par Duches, fort plaquage en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs. Nous vous livrerons à votre adresse avec le droit de l'examiner, et si elle n'est pas entièrement telle que vous le souhaitez, nous la renverrons sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'agent et \$6.50. **TOUT CELA EST DE BONNE FOI**



On a lors nous vous proposons : Une montre magnifiquement gravée, boîtier de chasse, mouvement de première classe, en n'importe quelle grandeur, très fortement plaquée à 14k. La même qu'une montre en or de \$10 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyez à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient vous payez les frais de transport et \$3.95. Si vous avez tout en nous, adressez nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

Quelques jolies phrases de journalistes cueillies ça et là :

"Le char du socialisme est lancé à toute vitesse et montre les dents au vieux régime."

"Les vingt paires de souliers distribués aux pauvres ont essuyé bien des larmes."

Un lecteur facétieux nous communique cette recette sûre et infallible contre le bégaiement :

"Faire dire à un bégue six fois de suite, et d'une seule haleine, la phrase suivante :

"La dextérité et la perspicacité de cet insensibilisateur tient de la prestidigitation."

Au grand Café : Un monsieur à tournure militaire, les cheveux ras, la moustache grisonnante et la rosette à la boutonnière, s'assied à une table.

Un garçon se précipite : —Qu'est-ce que Monsieur a commandé ?

—Le 1er zouaves, mon ami, répond bienveillamment le Monsieur.

Les Pilules C. T. C. en ont guéri d'autres du mal de tête, elles vous guériront. Les Pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

CE QU'ON N'AVAIT JAMAIS VU

Un escamoteur ayant une petite table posée sur la place Walhubert, située entre le Jardin des Plantes et le pont d'Austerlitz, avait à l'aide d'un compère, rassemblé un nombreux auditoire. Ce jongleur annonçait aux braves badauds, qui s'amusaient de tout, qu'il allait faire voir à la respectable et honorable société ce que l'on n'avait jamais vu, mais que, pour cela, il lui manquait deux francs : les pièces de cinq et de dix centimes, sorties des poches des curieux, vinrent pleuvoir dans la sébile de l'escamoteur. Enfin, compte fait, il annonça qu'il ne manquait plus que vingt centimes ; aussitôt, par un mouvement spontané, cinquante centimes vinrent tomber dans la sébile. Notre homme s'habille, ouvre un panier dans lequel il avait enveloppé un petit morceau de viande, et, se dirigeant bravement vers le pont, il s'écria : "Messieurs et Dames, ainsi que je vous l'ai annoncé tout à l'heure, je vais vous faire voir ce que vous

Un jeune enfant au concert du Nouvel Alcazar :

—Ah ! papa ! regarde donc le Monsieur qui veut battre la dame qui est en robe jaune.

—Mais, mon ami, c'est le chef d'orchestre qui bat la mesure.

—Oh non ! je suis sûr qu'il l'a attrapée, la voilà qui crie !

—Non, mon ami, elle chante seulement !

Annonces relevées dans un journal hebdomadaire :

A vendre une belle jument provenant d'un gendarme.

Une jeune institutrice anglaise donnerait des leçons à des enfants pour leur montrer sa langue.

Alexandre Dumas père, sortant d'une soirée, disait être malade parce qu'il ne s'y était trouvé qu'avec cinq imbéciles. Comment se serait-il porté, s'il n'y avait eu affaire qu'à cinq hommes de génie ?

DEVINETTE



Le bûcheron qui a scié et fendu ce bois est là, mais il s'agit de le trouver.

n'avez jamais vu." Puis, il s'élança sur le pont, ayant la précaution de déposer une pièce de cinq centimes au receveur, et, prenant délicatement le petit morceau de viande, il le jette dans la Seine en criant : "Messieurs et Dames, vous n'avez jamais vu tant de bouillon pour si peu de viande !..." Les uns se tordaient de rire, d'autres voulaient se fâcher et courir après l'escamoteur, qui se sauvait à toutes jambes ; mais ils en furent empêchés par l'invalides de service, parce que, au préalable, il eût fallu payer le droit pour passer sur le pont. Pendant ce temps, le paillasse qui servait de compère à l'autre avait pris la fuite de son côté. On pense bien qu'ils se sont rejoints sur un autre chemin...

Un garçon de café sans place s'est vu réduit à entrer dans l'administration des pompes funèbres.

Aussitôt en fonctions, il voit arriver un individu correctement vêtu.

—Monsieur désire.
—Une bière.
—Brune ou blonde ?

Un patriote, que la proclamation de l'alliance russe a rempli de joie, revient de la chasse le carnière vide.

Apercevant un merle, il se dispose à mettre en action le dicton relatif au défaut de grives.

Mais à peine a-t-il ajusté, qu'on le voit abaisser son arme et se découvrir, en proie à une profonde émotion...

L'oiseau roublard s'était mis à siffler... l'Hymne russe !

LUI A SAUVÉ LA VIE

Montréal, P. Q., 14 Sept., 1896.

Roy & Boire Drug Co. Messieurs :—Je souffrais depuis longtemps d'un rhume opiniâtre qui menaçait ma santé. J'ai essayé différents remèdes afin de me soulager, mais en vain, lorsque l'on me parla du *Menthol Cough Syrup*, j'en achetai une bouteille, laquelle je crois être la première vendue ici, et j'ai été complètement guéri.

C'est avec plaisir que je le recommande au public.

C. F. BEAUCHEMIN,

Surintendant de la

Cie Téléphone des Marchands.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

ETABLIS EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,

... A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux

Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

Un de nos amis, en villégiature dans une petite ville d'eaux, a reçu une carte-réclame ainsi libellée :

J. CAQUELARD

Professeur de Vélocipède

Fabrique de Timbres en caoutchouc

Représentant de commerce

Entrepreneur de Fêtes Publiques

Violoniste, Graveur

Fait le service de table

Lieutenant de Pompiers

A Forges les Eaux (Seine-Inférieure)

On peut dire que voilà un heureux mortel qui ne manque pas de cordes à son arc !!!

A une soirée de musique.

—De qui cet *Ave Maria* ?

—De Gounod, chère Madame.

—Et les paroles ?

\$1000 de récompense à celui qui produira un sirop plus agréable au goût et qui guérira la toux et le rhume aussi promptement que le *Menthol Cough Syrup*. Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Vous croyez que j'ai peur de vous, disait un gamin de 13 à 15 ans à un homme d'un poids respectable. En ai-je fait courir de ces gros hommes, déjà !...
—Vous, crapaud que vous êtes ?
—Oui, moi ! il est vrai que j'étais devant.

A la police correctionnelle.
Le président.—Prévenu, quelle est votre profession ?
Le prévenu.—Frotteur, mon président.
Le président.—Mais vous avez été condamné un grand nombre de fois.
Le prévenu, aimable et spirituel.—Oui, mon président, j'ai ciré tous les parquets de la Seine !

L'ironie des mots.
—Monsieur fait à sa femme une scène atroce :
—Votre conduite est infâme !... Vous êtes une créature sans foi, sans probité, sans cœur...
Un domestique, placide, paraissant sur le seuil :
—Madame est servie !

Un anglais prend une leçon de français, il analyse le mot cage.
—Cage, substantif féminin.
Puis réfléchissant :
—Comment se fait-il alors qu'on dise : les oiseaux chantent dans les beaux cages ?

Dans un restaurant à vingt-cinq sous.
Le Client.—Eh bien ! et mes pommes ? Voilà une heure que je les attends !
Le Garçon.—Voilà, Monsieur, elles sautent !
Le Client.—Alors, faites-les donc sauter jusqu'ici...

On parle de Napoléon Ier.
—C'était un homme prodigieux... il savait tout... sauf la musique, ajoute le farceur.
—Mais si ! proteste Calino, mais si, il savait aussi la musique ; à preuve son fameux *Duo des Pyramides*.

Monsieur votre action est remboursable au pair.
—Comment faire... le mien est mort ?

Lu sur un écriteau, en face du cimetière :
A louer
Joli appartement
Avec vue
sur un superbe jardin
orné de statues

M. de Calinaux fils, frais émolu des bancs de l'Université, en est à son premier flirt.
—Votre nom, mademoiselle ? demanda-t-il à une jolie blonde.
—Hélène, monsieur.
—Hélène !... Mais alors, nous nous entendrons très bien : je sais justement le grec !...

Le spiritisme étant à l'ordre du jour, Patirof et Crétinus ne peuvent manquer de s'y intéresser.
—Moi, dit le premier, j'affirme qu'un esprit m'est apparu un jour en rase campagne.
—Sous quelle forme ?
—Sous la forme d'un âne...
—Parions que c'était votre ombre ! répliqua aussitôt l'incorrigible gâteux.

Le marquis de Calinaux collabore à un journal mondain auquel il voulait transmettre, hier, par dépêche, le compte rendu d'une fête champêtre.
Le télégraphiste refuse de prendre son article à cause de l'orage qui interdit toute communication.
—Parfait ! dit le marquis. J'aurai le temps de corriger ma prose.
Et il tend au télégraphiste cette dépêche :
"Revue du Grand Monde, Paris. Impossible télégraphier à cause de l'orage."

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Dr BERNIER
DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

Nouvelle édition du . . .
JEU DE POKER
— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.
Adressez :
"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL.

Rencontré hier le fameux Calino sur la rue.
—Tiens, ce cher ami ! mais pourquoi donc portez-vous ces deux parapluies ?
—Voilà : c'est que, si j'en oublie un quelque part, il me restera toujours l'autre.

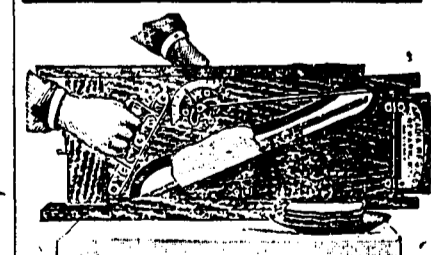
Sur le boulevard :
—Eh bien ! cher, comment va ?
—Pas trop bien. J'ai chassé toute la journée et je suis perclus de douleurs.
—Je connais ça : des douleurs *lié-vralgiques*.

Quelle chaleur ! J'en suis phoque.
—Vous voulez dire : J'en suffoque ?
—Pardon, mame Camus, je connais ma langue. C'est-y vrai qu'on dit : "Souffler comme un phoque ?" Bien, alors puisque la chaleur me fait souffler !

Au guichet du chemin de fer.
Une dame.—Un billet, monsieur s'il vous plaît.
L'employé.—Où allez-vous, madame.
La dame.—Chez ma tante Jacqueline.

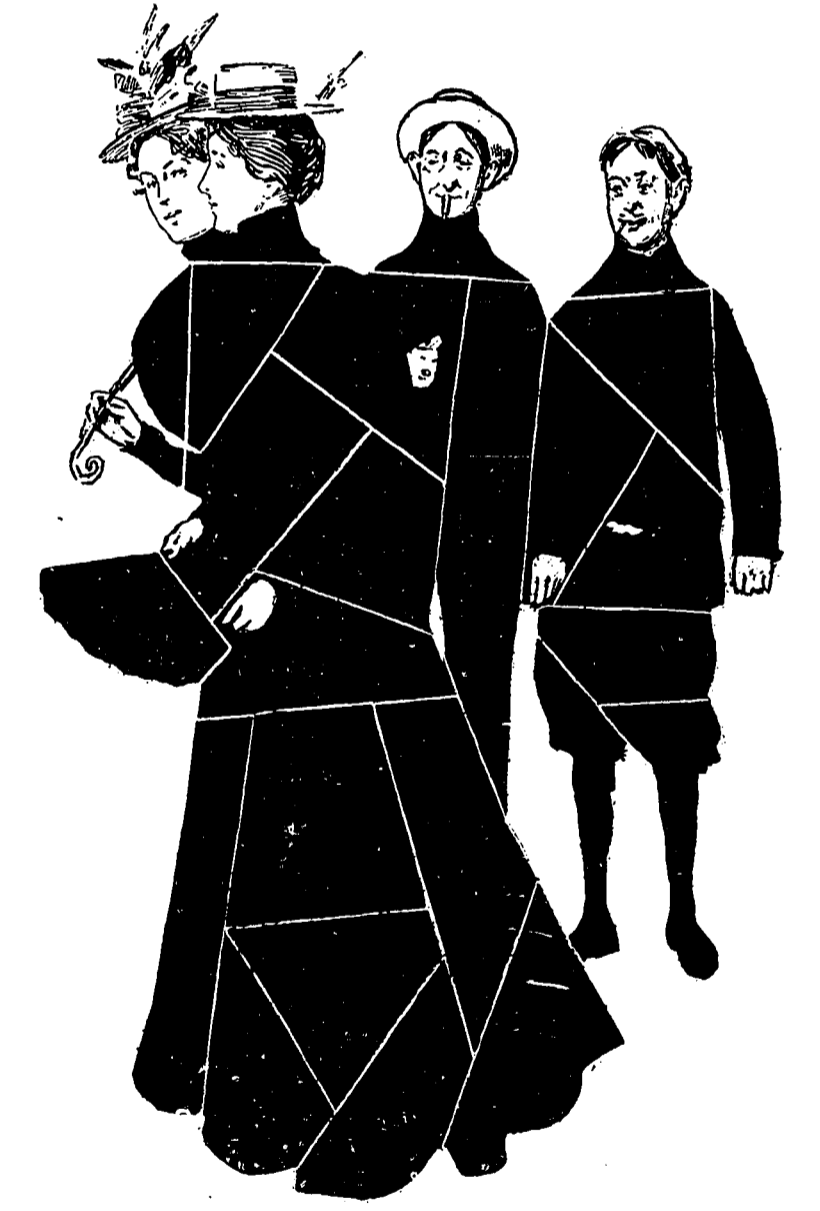
UN JUGEMENT TÊMÉRAIRE
En chemin de fer, de Paris à Versailles.
Un gros monsieur, jouant l'homme d'importance, se prélassait sur une banquette des secondes, à côté d'un cultivateur de Puteaux, un de ces hommes de travail et de peine à qui le surnom de *croquant* est resté dans le pays.
A un moment, le gros monsieur veut prendre son mouchoir et ne le trouve pas. Il cherche, il se fouille, pas de mouchoir ! Il se retourne vers le bonhomme et brutalement il lui dit :
"Est-ce vous qui m'avez pris mon mouchoir ?"
L'homme regarde fixement notre homme, en haussant les épaules.
Quelques minutes après, l'autre retrouve son mouchoir.
"Je vous demande pardon, dit-il brusquement à son voisin ; je me suis trompé, je vous avais pris pour un voleur."
—Nous nous étions trompés tous deux, lui répond le paysan : moi, je vous avais pris pour un homme bien élevé."

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 103



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.
Ont trouvé la solution juste : Mlle R H, Emile Brasseur, Arthur Payette, Alexandre Raymond (Montreal), Louis Bevette, imprimeur (Farnham, Q), Jos Campeau (Mile End, Q), W Deschamps (Québec, Q), Elzéar Desrosiers (Brunswick, Me), Jos D'Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Me), Mme J S Aubin, Mme Angelina Cantan, A Blais, Charles Lirette, Raymond Lirette (Lowell, Mass), Joseph Derbès (Nouvelle Orléans, La), Julien Desnoyers (Waitsfield, Vt), Mme Dr J A Pinaut (Clari, N B).
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centims en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU D^r CODERRE**

PILULES POUR **GUERISON CERTAINE**
DE **Noix Longues** DE TOUTES Affections bilieuses, De **McGALE** Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

L'ongle Rapineau entre dans un débit de tabac avec son nouveau. Ce dernier lui offre un cigare.

—Merci, je ne fume pas ; mais à la place je prendrai un timbre-poste.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m.
et 4 heures à 6 heures p.m.
Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2209 23. ED F. G. DANIEL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

A la Chambre.
Le président.—Voyons, Messieurs, voyons, vous vous traitez entre vous de pleutres, de voleurs et d'idiots... qu'est-ce qu'il vous restera à dire à vos électeurs ?

Pensée d'Album sur le quatorze Juillet :
— Pourquoi diable fête-t-on la prise de la Bastille plutôt que toute autre prise !...

IUS RENFORCENT LE CORPS . . .

Les bains Inco-russes aux BAINS LAURENTIENS contribuent à donner des forces au corps, en éliminant du système les impuretés et les matières délétères, lesquelles sont toujours une source de dérangements, de maladies et de faiblesse.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
JOURS DES DAMES : Le lundi matin et le mercredi après-midi.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

—Qu'est-ce que la Foi, demandait-on hier soir au jeune Loupiau ?
—C'est le jeudi.
—Comment cela ?
—Oui, le jeudi c'est la fois qu'on ne va pas en classe.

On disait devant un célibataire endurci :
—Je ne comprends pas qu'un homme se laisse mener par une femme...
—Surtout à la mairie ! ajouta-t-il.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 105



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : LE CAPITAINE LACHALOUPE ET SES DEUX FILLES.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 25 novembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain

... SONT ...
FIN DE SIECLE
ESSAYEZ - LES !
DIX Cents

30 pour cent
... DE ...
COMMISSION
Pour la vente des Billets de la
Société . . .
Nationale de
Sculpture . .
à des agents responsables
GROS LOT \$1,500.00
PRIX DU BILLET, 10c
Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.